

OEUVRES POSTHUMES
DE
PAUL VERLAINE

III
VERS INEDITS
CRITIQUE ET CONFERENCES
APPENDICE

TEXT DÉFINITIF COLLATIONNÉ SUR LES ORIGINAUX

PRÉFACE DE MAURICE MONDA

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1929

II A I FI TIRI

*Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10*

AVERTISSEMENT

Ce troisième volume d'Œuvres posthumes est le fruit d'une récolte abondante, mais laborieuse. Il nous a fallu, en effet, consulter les multiples publications auxquelles Verlaine collabora, tant en France qu'en Belgique et en Angleterre pour parvenir à ajouter cette pierre nouvelle au monument déjà si imposant, élevé à la gloire de cette âme à la fois simple et vaillante, de ce grand pêcheur dont l'art apparaît si irréfléchi et si spontané.

Les poèmes recueillis dans ce volume, qui, à vrai dire, offrent surtout l'intérêt de la curiosité, ont été conçus à toutes les époques de la vie mouvementée de Verlaine, les premiers vers datent du Parnasse contemporain qui venait de l'accepter dans son cénacle (les passages Choiseul aux odeurs de jadis), les derniers furent écrits quelques moments avant son départ.

Quant à la prose, beaucoup plus importante, elle

— — — — —
nous confirme le Verlaine, non seulement critique, que nous connaissons, mais encore l'érudit que ses nombreux détracteurs n'ont longtemps. Les articles parus dans les Revues anglaises, en particulier, dénotent une finesse de jugement que beaucoup de ses admirateurs ne soupçonnaient pas, et il eut été dommage de les laisser dormir dans un oubli qui menaçait d'être éternel

Peut-être existe-t-il encore des bribes cachées dans des feuilles éphémères ? Cela est fort possible, certains séjours du poète en province ou à l'étranger étant encore assez mal établis. Nous serions surpris cependant d'apprendre dorénavant d'importantes découvertes

En tout cas, nous les accueillerions avec joie, car rien ne nous est indifférent de ce qui touche à celui dont la poésie « a la simplicité d'une prière et comme telle, est accessible à tous »

MAURICE MONDA.

VERS

LE BON DISCIPLE ¹

Je suis élu, je suis damné !
Un grand souffle inconnu m'entoure
O terreur ! *Parce Domine !*

Quel Ange dur ainsi me bouri
Entre les épaules tandis
Que je m'envole au Paradis ?

Fièvre adoralement maligne,
Bon délire, benoît effroi,
Je suis martyr et je suis roi,
Faucon je plane et je meurs cygne !

Toi le Jaloux qui m'as fait signe,
Tout me voici, voici tout moi !
Vers toi je rampe encore indigne !
— Monte sur mes reins, et trépigne !

1 Poème trouvé dans le portefeuille d'Arthur Rimbaud

ASPIRATION

Des ailes ! Des ailes !
(HUCKERT)

Cette vallée est triste et grise un froid brouillard
Pèse sur elle,
L'horizon est ridé comme un front de vieillard
Oiseau, gazelle,
Prêtez-moi votre vol ! Éclair, emporte-moi !
Vite, bien vite,
Vers ces plaines du ciel où le printemps est roi,
Et nous invite
A la fête éternelle, au concert éclatant,
Qui toujours vibre,
Et dont l'écho lointain, de mon cœur palpitant
Trouble la fibre
Là, rayonnent, sous l'œil de Dieu qui les bénit,
Des fleurs étranges,
Là, sont des arbres où gazouillent comme un nid
Des milliers d'anges,
Là, tous les sons rêvés, là, toutes les splendeurs
Inabordables,
Forment, par un hymen miraculeux, des chœurs
Inénarrables,

Là, des vaisseaux sans nombre, aux cordages de feu,
Fendent les ondes
D'un lac de diamants où se peint le ciel bleu
Avec les mondes,
Là, dans les airs charmés, volètent des odeurs
Enchanteresses,
Enivrant à la fois, les cerveaux et les cœurs
De leurs caresses
Les vierges, à la chair phosphorescente, aux yeux
Dont l'orbe austère
Contient l'immensité sidérale des cieux
Et du mystère,
Y baisent chastement, comme il sied aux péris,
Le saint poète,
Qui voit tourbillonner des légions d'esprits
Dessus sa tête
L'âme, dans cet Éden, boit à flots l'idéal,
Torrent splendide,
Qui tombe des hauts lieux et roule son cristal
Sans une ride
Ah ! pour me transporter dans ce septième ciel,
Moi, pauvre hère,
Moi, frêle fils d'Adam, cœur tout matériel,
Loin de la terre,
Loin de ce monde impur où le fait chaque jour
Détruit le rêve,
Où l'on remplace tout, la beauté, l'art, l'amour,
Où ne se lève
Aucune gloire un peu pure que les siffleurs
Ne la déflorent,

Où les artistes pour désarmer les railleurs
Se déshonorent,
Loin de ce baigne où, hors le débauché qui dort,
Tous sont infâmes,
Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor
Plus loin des femmes,
Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,
Ouvre ton aile !
Éclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,
Oiseau, gazelle !

10 mai 1861

FADAISES

Daignez souffrir qu'à vos genoux, Madame,
Mon pauvre cœur vous explique sa flamme

Je vous adore autant et plus que Dieu,
Et rien jamais n'éteindra ce beau feu

Votre regard, profond et rempli d'ombre,
Me fait joyeux. s'il brille, et sinon, sombre

Quand vous passez, je baise le chemin,
Et vous tenez mon cœur dans votre main

Seule, en son nid, pleure la tourterelle
Las, je suis seul et je pleure comme elle

L'aube au matin ressuscite les fleurs,
Et votre vue apaise les douleurs

Disparaissez, toute floraison cesse,
Et, loin de vous, s'établit la tristesse

Apparaissent, la verdure et les fleurs
Aux prés, aux bois, diaprent leurs couleurs

Si vous voulez, Madame et bien-aimée,
Si tu voulais, sous la verte ramée,

Nous en aller, bras-dessus, bras-dessous,
Dieu ! Quels baisers ! Et quels propos fous !

Mais non ! Toujours vous vous montrez revêche,
Et cependant je brûle et me dessèche,

Et le désir me talonne et me mord
Car je vous aime, ô Madame la Mort !

21 juillet 1861

UN SOIR D'OCTOBRE

L'automne et le soleil couchant ' Je suis heureux '
Du sang sur de la pourriture '
L'incendie au zénith ' La mort dans la nature '
L'eau stagnante, l'homme fiévreux '

Oh ' c'est bien là ton heure et ta saison, poète
Au cœur vide d'illusions,
Et que rongent les dents de rats des passions,
Quel bon muir, et quelle fête '

Que d'autres, des pédants, des niais ou des fous,
Admirent le printemps et l'aube,
Ces deux pucelles-là, plus roses que leur robe ,

Moi, je t'aime, âpre automne, et te préfère à tous
Les minois d'innocentes, d'anges,
Courtisane cruelle aux prunelles étranges

PROMENADES ET INTÉRIEURS

LXII

Bien souvent dédaigneux des plaisirs de mon âge,
J'évoque le bonheur des femmes de ménage
Ayant changé de sexe en esprit bien souvent,
Un cabas à mon bias et mon nez digne au vent,
J'ai débattu les prix avec les revendeuses
Bien souvent j'ai, sous l'œil des bourgeoises grondeuses,
Et non sans quelque aplomb qu'on ne saurait nier,
Dirigé cette danse exquise du panier
Dont Paul de Kock nous parle en mainte parabole
La nuit vient je m'endors et j'aime Rocambole

LXIII

Le sous-chef est absent du bureau, j'en profite
Pour aller au café le plus proche au plus vite,
J'y bois à petits coups, en clignottant les yeux,
Un mazagran avec un doigt de cognac vieux
Puis je lis — (et quel sage à ces excès résiste?) —
Le Journal des Débats, étant orléaniste

Quand j'ai lu mon journal et bu mon mazagran,
Je rentre à pas de loup au bureau Mon tyran
N'est pas là, par bonheur, sans quoi mon escapade
M'eût valu les brocards de plus d'un camarade

RETOUR DE NAPLES

Don Luis Maria Juan José Benito,
Marquis de Santarem y Peñas en Castilles,
Borgne — écoute la messe en croquant des pastilles
Et croise sur son sein cuirassé son manteau

Sa lame que son poing étreint d'un rude étai
A coutume, terreur des plus âpres bastilles,
D'être aux cimiers revêche et courtoise aux mantilles,
Et sur sa dague on lit en rouge « Yo mato »

Il revient de très loin, le haut marquis¹ Les îles
Illyriaques, et l'une des deux Siciles
Ont souvent retenti de son nom exalté

Depuis lors un « souci » mystérieux le ronge
Bien que parfois l'amour encore le berce en songe
D'une Napolitaine au beau rire effronté¹

J -M DE HEREDIA¹

¹ Ce poème « façon de Heredia » est extrait d'une lettre adressée par Verlaine à Émile Blémont, 13 juillet 1871

FAUT HURLER AVEC LES LOUPS''

Théâtre des Folies Hainaut

*Chansonnette par M Pablo de Herlañes,
Chantée par Edmond Lepelletier*

1^{er} COUPLET

Je m'suis marié le cinq où l'six
D'Avril ou d'Mai d'l'atinée deignière,
Je devins veuf le neuf ou le dix
D'Jun ou d'Juillet, j'm'en souviens guère
— Ah ! mon bonhômme ! me dnez-vous,
Quel malheur ! que j'te trouve à plaindre !
— Il faut hurler avec les loups !
J'vas geindre !

2^e COUPLET

Bien que la pert' de ma moitié
Fut pour mon âme un coup bien rude,
Qué qu'temps après j'me suis r'marié,
Histon' d'en pas perdr' l'habitude

— Ah ' mon bonhomm', me direz-vous,
C'te fois-ci, ton étoil' va r'luire
— Il faut hurler avec les loups ' '
J'vas rire ' '

3^e COUPLET

Mais à part qu'elle est chauv' tandis
Qu' l'aut' s'contentait d'un g'nou modeste,
Joséphin' c'est, quand je vous l dis,
L'même caractère que feu Célesté
— Ah ' mon bonhomm' me direz-vous,
Pour le coup t'as de la veine à r'vendre,
— J'veux plus hurler avec les loups '
J'vas m'pendre '

Les écrevisses ont mangé mon cœur qui saigne,
Et me voici logé maintenant à l'enseigne
De ceux dont Carjat dit « C'ÉTAIT UN BEAU TALENT,
« MAIS PAS DE CARACTÈRE », et je vais, bras ballants,
Sans limite et sans but, ainsi qu'un fiacre à l'heure,
Pâle, à jeun, et trouvé trop chose par Gill qui pleure
« Mourir, — dormir ! » a dit Shakespeare, si ce n'est
Que ça, je cours vers la forêt que l'on connaît,
Et puisque c'est fictif, j'y vais pendre à mon aise
Ton beau poète blond, faune barbizonnaise !

Ιησους Χριστους Θεου Υιου Σωτηρ

Tu ne parles pas, ton sang n'est pas chaud,
Ton amour fécond reste solitaire
L'abîme où tu vis libre, est le cachot
Où se meurt depuis six mille ans la Terre

Ton œil sans paupière et ton corps sans bras
Prêche vigilance et dit abstinence
Tu planas jadis sur les Ararats,
Confident serein du Déluge immense !

Tout puissant, tout fort, tout juste et tout saint
Tu sauvas Jonas, tu sauvas Tobie,
Sauve notre cœur que le mal enceint,
Sauve-nous Seigneur, et confonds l'Impie !

VERS DORÉS

L'Art ne veut point de pleurs et ne transige pas,
Voilà ma poétique en deux mots elle est faite
De beaucoup de mépris pour l'homme et de combats
Contre l'amour ciard et contre l'ennui bête

Je sais qu'il faut souffrir pour monter à ce faite
Et que la côte est rude à regarder d'en bas
Je le sais, et je sais aussi que maint poète
A trop étroits les reins ou les poumons trop gras

Aussi ceux-là sont grands, en dépit de l'envie,
Qui, dans l'âpre bataille ayant vaincu la vie
Et s'étant affranchis du joug des passions,

Tandis que le rêveur végète comme un arbre
Et que s'agitent, — tas plaintif, — les nations,
Se recueillent dans un égoïsme de marbre !

LE MONSTRE

J'ai rêvé d'une bête affreuse et d'un grand nombre
De femmes et d'enfants et d'hommes que dans l'ombre
D'une nuit sans étoile et sans lune et sans bruit
Le monstre dévorait ardemment, et la nuit
Était glacée, et les victimes dans la gueule
Du monstre s'agitaient et se plaignaient, et seule
La gueule, se fermant soudain, leur répondait
Par un grand mouvement de mâchoires

C'était

Non loin d'un fleuve Autour, des masses étagées,
Lourdes et divergeant par confuses rangées
Dans une obscurité blafarde que piquait
Çà et là la lueur diffuse d'un quinquet
Probable, dénonçaient le centre d'une ville,
Tandis que, violent tour à tour et servile,
Un murmure très sourd venu de tout côté
Semblait le cri lointain d'un peuple épouvanté !
Ténébreuse, gluante et froide, cette bête
Faisait corps avec l'ombre, en sorte que la tête
Était seule visible, et c'était bien assez
Pour l'épouvantement de mes sens convulsés

Et voici- sous un front étroit deux yeux que bride
Une profonde, noire et chassieuse ride,
Méchamment luisaient gris et verts, et clignotants ,
La peau, flasque, était jaune et sale, et de longtemps
Je n'oublierai l'horreur du muse, comparable
Au muse du mammoth le plus considérable ,
Et cela reniflait et soufflait, et dessous
Grognait la gueule vaste et ceinte de crins roux
Dont le hérissément formait deux pointes, presque
A l'instar d'un homard qui serait gigantesque,
Et, visqueux, le menton s'allait continuant
En longs poils, tout pareils à ceux d'un bouc géant
Des dents-étincelaient, longues, blanches et minces
Et j'ai vu que le monstre avait comme deux pinces
Qu'il manœuvrait ainsi que des bras de levier,
Pour pêcher je ne sais dans quel sombre vivier,
Et porter, à sa gueule ouverte qui s'abaisse,
La pâture dont j'ai plus haut marqué l'espèce
Et le sang dégouttait, tiède, le sang humain,
Tiède, avec un bruit lourd de pleurs sur le chemin,
Lourd et stupéfiant, dans l'infâme nuitée
D'une exécrable odeur laiteuse et fermentée
Mes narines Tel fut mon rêve J'ai crié
— Et je ne me suis pas encore réveillé.

AU PAS DE CHARGE

I

Les petits tambours de l'an II
Joyeux garçonnets hasardeux
Que les balles n'effrayaient guère,
Ces tapins de la bonne guerre
Ne sont pas si morts qu'on le croit
Et dans la lutte qui s'accroît,
Iront frappant sur la peau d'âne

M Devinck, que l'on condamne
A se porter, las ' candidat
Avec l'impéri al mandat
D'obéir à tous les ministres,
D'applaudir à tous les sinistres
Et d'approuver tous les chaos,
Regrette ses doux cacaos

Je crains qu'Ollivier ne se blouse
En s'imaginant que la blouse
Et le paletot voteront
En faveur de son double front

Ce nouveau Janus pourrait être
Désabusé, Morny, son maître,
Ne pouvant plus, du haut du ciel,
« Ecarter », cette fois, Bancel

*
* *

Cependant les poètes rêvent
Et leurs chants ailés nous enlèvent
Dans les cieux immenses et clairs,
Ceints de rayons et d'éclairs
Voici venir l'œuvre du Maître
Dont l'éclat tournant nous pénètre
D'un tremblement religieux

*
* *

Avant-hier, le dernier vestige
Du temps si fécond en prestige,
Qui vit Brumaire et Waterloo,
Vint de l'autre côté de l'eau
Poser mainte et mainte immortelle
A la grille devant laquelle
On est si fier d'être Français
Coulez mes larmes, — sans excès !

*
* *

Le Poète prodigieux,
Cette fois encore relève
Ceux que tient opprimés le glaive

Ou la loi des forts et, vengeant
L'Humanité, sur le méchant,
Fait luire, large éclair de haine,
Les trente-deux dents de Gwynplaine

II

Peuple, il faut voir tout en rose
Sadowa n'a pas eu lieu
Si le commerce va peu,
Les vieux partis sont en cause

Ce sont eux encore qui,
Hors du chemin de ceinture
Tombent la candidature
De Gregoro Ganeski

Les « passions subversives »,
Qui vont nous éclaboussant,
Nous font un besoin pressant
De salutaires lessive

Ce qu'on ne peut envier,
Malgré la louange extrême
Qu'il se décerne à lui-même,
C'est le destin d'Ollivier

Le progrès poursuit sa marche,
Voyez Godillot fournit
L'armée, et Pie fait son nid,
Dansons, Français, devant l'arche

Entonnons des *Hosanna* ;
Qu'à nos fronts brillent les roses,
Cachant les marques moroses
Que le sable y dessina

DES MORTS

2 juin 1833 et avril 1834

O cloître Saint-Meriy funèbre ! sombres nues !
Je ne foule jamais votre moine pavé
Sans frissonner devant les affres apparues

Toujours ton mur en vain reciepit et lave,
O maison Transnonnain, coin maudit, angle infâme
Saignera, monstrueux, dans mon cœur soulevé

Quelques-uns d'entre ceux de Juillet que le blâme
De leurs frères repus ne décourage point,
Trouvent bon de montrer la candeur de leur âme

Alors dupes ? — eh bien ! ils l'étaient à ce point
De mourir pour leur œuvre incomplète et trahie
Ils moururent contents, le drapeau rouge au poing

Mort grotesque d'ailleurs, car la tourbe ebahie
Et pâle des bourgeois, leurs vainqueurs étonnés,
Ne comprit rien du tout à leur cause haie

C'était des jeunes gens francs qui riaient au nez
De tout intrigant comme au nez de tout despote,
Et de tout compromis désillusionnés

Ils ne redoutaient pas pour la France la botte
Et l'éperon d'un Czar absolu, beaucoup plus
Que la molette d'un monarque en redingote

Ils voulaient le devoir et le droit absolus,
Ils voulaient « la cavale indomptée et rebelle »,
Le soleil sans couchant, l'Océan sans reflux

La République, ils la voulaient terrible et belle,
Rouge et non tricolore, et devenaient très froids
Quant à la liberté constitutionnelle

Ils étaient peu nombreux, tout au plus deux ou trois
Centaines d'écoliers, ayant maîtresse et mère,
Faits hommes par la haine et le dégoût des Rois

Ils savaient qu'ils allaient mourir pour leur chimère,
Et n'avaient pas l'espoir de vaincre, c'est pourquoi
Un orgueil douloureux crispait leur lèvre amère,

Et c'est pourquoi leurs yeux réverbéraient la foi
Calme ironiquement des martyres stériles
Quand ils tombèrent sous les balles et la loi

Et tous, comme à Pharsale et comme aux Thermopyles,
Vendirent cher leur vie et tinrent en échec
Par deux fois les courroux des généraux habiles.

Aussi, quand sous le nombre ils fléchirent, avec
Quelle rage les bons bourgeois de la milice
Tuèrent les blessés indomptés à l'œil sec

Et dans le sang sacré des morts où le pied glisse,
Barbotèrent, sauveurs tardifs et nasillards
Du nouveau Capitole et du Roi, leur complice

— Jeunes morts, qui seriez aujourd'hui des vieillards,
Nous envions, hélas ! nous vos fils, nous la France,
Jusqu'au deuil qui survit vos humbles corbillards

Votre mort, en dépit des serments d'allégeance,
Fut-elle pas pleurée, admirée et plus tard
Vengée, et vos vengeurs sont-ils pas sans vengeance ?

Ils gisent vos vengeurs à Montmartre, à Clamart,
Ou sont devenus fous au soleil de Cayenne,
Ou vivent affamés et pauvres, à l'écart

Oh ! oui, nous envions la fin stoïcienne
De ces calmes héros, et surtout jalousons
Leurs yeux clos, à propos, en une époque ancienne

Car leurs yeux contemplant de lointains horizons
Se fermèrent parmi des visions sublimes,
Vierges de lâcheté comme de trahison,

Et ne virent jamais, jamais, ce que nous vîmes

CHANT D'AMOUR BRUTAL

Quand le dernier tissu de fine broderie
Descend de ton épaule et découvre tes seins,
Lorsqu'il tombe à regret de ta hanche nouée
Et s'attarde à voiler la courbe de tes reins,
Quand tu laisses jusqu'à tes pieds choir la batiste,
Sans faire un mouvement, sans prononcer un mot,
On croirait voir surgir quelque rêve d'artiste
Du sein pâle et veiné d'un marbre sans défaut

Le marbre se fait chair, et tu redeviens femme,
Et, d'un geste coquet relevant tes cheveux,
Tu fais de ton regard étinceler la flamme,
Et tu te jettes toute entre mes bras nerveux
Je te tiens, laisse-moi sur ta gorge et tes lèvres,
Par des baisers brûlants et forts comme le vin,
Puiser la folle ardeur des amoureuses fièvres,
Laisse-moi m'enivrer à ce contact divin

Ah ! mon cœur bat, ma bouche est aride, altérée
Autour de moi, tout fuit, non, rien n'existe plus
Que le rouge qui monte à ta joue empourprée,
Et les tressaillements lascifs de tes seins nus !

Rien ' rien, sinon les mots que ta bouche murmure
A l'heure où le plaisir luit en tes yeux mi-clos ,
Quand je vois ondoyer ta blonde chevelure,
Et ton cœur se pamer en de joyeux sanglots ' !

Encor ' je veux encor te revoir ' Que m'importe
Mes amis d'autrefois, mes rêves de demain ' !
A peine ai-je fermé derrière moi ta porte,
Lorsque j'ai fait cent pas, dix pas sur le chemin,
O Mia, je voudrais revenir à ta bouche,
Puiser ce doux poison d'amour et de plaisir ' !
A ce souvenir seul, loin de toi, sur ma couche,
Je me tords dans l'angoisse infame du désir ' !

A MA FEMME

Grande amie, aujourd'hui l'épouse de mon cœur,
Toi qui fis mon délice en mes jours de langueur,
Or, maintenant quelque force m'est revenue
Et je puis défier la tentation nue,
Rose et Noire en dehors de toi, bien entendu,
A qui mon corps, vaillant et douloureux, est du,
Tout mon corps et toute mon âme et tout cet être
Qui t'approche aujourd'hui, ton servant mais son maître,
Et communie en toi par tels tours innocents
Désormais, Reine Légitime de mes sens,
Que te voici, car Dieu nous veut voir, car il aime
A nous voir à toujours, avec ou sans emblème,
Unis, ce qui nous fait des anges à ses yeux
Tout, aussi bien, nous tient de lieux précieux,
Tout nous a mariés, ta maturité même,
Épanouie exprès en une fleur suprême,
Et ce même passé, souvent à déplorer,
Luxures, trahisons, qu'il faudra réparer,

Et surtout ce malheur qu'en sainte tu partages
D'un courage charmant par quoi tu t'avantages,
Ce malheur tout physique ou je suis, tout moral
De là d'où tu plaças ton vraiment auroral
Et comme virginal mode de m'être bonne,
Ne le cédant en exactitude à personne,
Que dis-je ? toujours là, près du triste chevet
Où l'on crut par moments que mon sort s'achevait
Oui, tout nous fiançait, tout fit les justes noces
De notre avenir calme après les choses atroces
Où nous usions la chair et l'esprit, en enfants
Vieillis que nous étions déjà, fous, triomphants
D'un reste de jeunesse encore bien usurpée
Mais qui se sert du fer péiira par l'épée !
Heureusement que sur moi seul le mot divin
S'accomplit presque sous tes yeux — Mais il est vain
De parler Agissons Usons de patience
D'abord Il le faut bien Puisque l'âpre science
Et l'âpre maladie, en leurs mornes combats,
Me piétinent, champ de bataille aux mille pas
Et puis, soyons joyeux, ou plutôt sois joyeuse,
Toi dont la joie éperle une gamme soyeuse
Moi je suis résigné, presque content, content,
Comblé, puisque tu vas m'en sourire d'autant
Ah ! nous serons heureux mieux qu'avant la sagesse
Raisnable est bien là pour nous faire largesse
D'un bonheur jusqu'au bout au lieu de ce plaisir
Où tu te méfiais et qui m'était désir
Pur et simple, avec, bien, pour tant, déjà la flèche
Au cœur d'une amour étonnée et pure et fraîche

Mais tout cela c'est du futur Vite au présent,
Nous ! Et puis, te voilà, de tes yeux apaisant
Ma fièvre, avec ma main sur ta main qui s'y laisse,
Embrassons de bras lents, — acomptes et promesse !

Hôpital Broussais, 26 août

A MONSIEUR ET MADAME T

La Mort qui nous possède et nous tient sous sa peau
Mais dont l'horreur nous est tellement coutumière
Que nous n'y pensons pas ou, lors, n'y pensons guère,
Sans quoi tous sécheraient, sur le champ, de stupeur,

A moins d'être les saints d'un temps pire ou meilleur
Qui dans elle voyait la bonne avant-courrière
La Mort prend mille aspects cruels, et dans sa guerre
Implacable, a le geste effroyable ou railleur

Mais l'atroce, c'est quand une famille unie,
Belle, se trouve encor embellie et bénie
D'un frais enfant, fleur de printemps éclore dans

Les soucis, désormais 'consolés de l'automne,
Et que l'autre, avec son hideux rictus atone,
Vient désoler l'automne et tuer le printemps

Hôpital Broussais, 7 septembre 1893

LONDRES

Un Anglais correct, bien mis, beau, lingé
VICTOR HUGO

Un dimanche d'été, quand le soleil s'en mêle,
Londres forme un régal offert aux délicats
Les arbres forts et ronds sur la verdure frêle,
Vert tendre, ont bien loin des brumes et l'air des gar,

Tant ils semblent plantés en terre paysanne
Un soleil clair, léger dans le ciel fin, bleuté
A peine On est comme en un bain où se pavane
Le parfum d'une lente infusion de thé

Dix heures et demie, heure des longs services
Divins Les cloches par milliers chantent dans l'air
Sonore et volatil sur d'étranges caprices,
Les psaumes de David s'ébrouent en brouillard clair

Argentines comme on n'en entend pas en France
Pays de sonnerie intense, bronze amer,
Font un concert très doux de joie et d'espérance,
Trop doux peut-être, il faut la crainte de l'Enfer

L'après-midi, cloches encor Des files d hommes,
De femmes et d'enfants bien mis glissent plutôt
Qu'ils ne marchent muets, on dirait économes
De leur voix réservée aux amen de tantôt

Tout ce monde est plaisant dans sa raide attitude
Gardant, bien qu'erronné, le geste de la foi
Et son protestantisme à la fois veule et rude
Met quelqu'un tout de même au-dessus de la loi

Espoir du vrai chrétien, riche vivier de Pierre,
Poisson prêt au pêcheur qui peut compter dessus,
Saint-Esprit, Dieu puissant versez-leur la lumière
Pour qu'ils apprennent à bien comprendre enfin Jésus

Six heures Les buveurs regagnent leur buvette,
La famille son home et la rue est à Dieu
Et dans le ciel sali quelque étoile seulette
Pronostique la pluie aux gueux sans feu ni lieu

CRAINTES

Jésus, mon sincère retour
Après la fuite abominable,
Pourra-t-il expier un jour
Les crimes dont je suis coupable ?

Crimes, surtout crimes d'esprit,
Doutes, tiédeurs et sécheresses,
Ma foi caduque ne les prit
Pas en oraison Les paresseuses

Vinrent et vinrent les froideurs,
Las ! et la désertion toute
Depuis, rôdeurs et maraudeurs
Furent mes compagnons de route

Quand le malheur qui me sauva
Aux grands jours de votre victoire
Sur mes démons, se retrouva
Devant moi, témoin de ma gloire

D'alors et de ma honte ici,
Qui me ramena dans la voie,
Où j'allai, contrit et transi,
Mais, peut-etre, hélas que ma joie

De me croire en grace rentré
Exulte à tort, et qu'il se mele
A mon repentir franc, navré,
Pourtant de la chose charnelle

Ah, Seigneur, si je me trompais³
J'ai tant peur des tours de l'Immonde,
Ah, oui¹ pour encor votre paix,
Encor moi séquestré du monde

Hôpital Broussais, septembre 1893

BIBLIO-SONNETS

I

BIBLIOPHILIE

Le vieux livre qu'on a lu, relu tant de fois '
Brise, navré, navrant, fait hideux par l'usage,
Soudain le voici fiais, pimpant, jeune visage,
Et fin toucher, délice et des yeux et des doigts

Ce livre cru bien mort, chose d'ombre et d'effrois,
Sa résurrection « ne surprend pas le sage »
Qui sait, ô Relieur, artiste ensemble et mage,
Combien tu fais encore mieux que tu ne dois

On le reprend, ce livre en sa toute jeunesse,
Comme l'on reprendrait une ancienne maîtresse
Que quelque fée aurait revirginée au point ,

On le relit comme on écouterait la Muse
D'antan, voix d'or qu'éraillait l'âge qui nous point
Claire à nouveau, la revoici qui nous amuse

12 octobre 1895

BIBLIOMANIE

Lire n'est rien faut avoir lu , faut , l'a fallu '
 Pour que si vous lisez dans les livres, qu'honore
 La reliure gaie ou sombre, que décore
 Encore un blason fier ou tendre au choix élu,

Pourriez, hélas ' contaminer d'un doigt poilu
 D'amateur brut le vélin noble que, sonore
 Abstraitement, la gloire emplit, glaive ou mandore,
 D'un grand héros ou d'un poète très relu '

C'est vrai qu'étant à la fleur de votre bel âge,
 Vous auriez tort — quand l'Amour vous laisserait cois
 Un instant — de ne pas lire, — tels autrefois

Nous ' les exploits et les beaux vers, quittes, hommage
 Suprême, à vénérer, dès dûment reliés,
 Leur majesté, leur force et.. leurs dos repliés '

III

BIBLIOTHÈQUES

Meuble sublime ou ridicule, ou tous les deux,
Qui, mon goût consulté, serait plutôt modeste
Et de proportions, et de luxe, et du reste,
Salut, Bibliothèque, antre auguste et hideux !

Mais les livres, ici, n'en point parler vaut mieux ,
Le logis, le local, indigent ou céleste,
Seul, nous veut occuper d'un œil profond ou leste,
Et déjà l'examen me convainc d'être vieux

Car je hais la dorure et la fioriture
Sur l'acajou trop dense ou tels autres bois lourds
Tout au plus des pattes en cuivre et des chefs d'ours ,

Ou bien du bois de rose aux coins, où se torture
Le rococo de Boulle et celui de Boucher
Ou des planches au long d'un mur, où tout niche !

IV

L'ARRIVÉE DU CATALOGUE

L'Amateur reçoit son courrier ' fiévreusement,
Même avant de toucher aux plis qu'il sait intimes,
Il court aux Catalogues et, rapidement,
Non encore rapidement, sans trop de crimes

Projetés ou conçus pour l'amour de sublimes
Emplettes, et voici qu'il tombe, justement '
Sur celui du libraire aux malices ultimes
Qui ne vend pas trop cher pour vendre sûrement

Et d'une main fiévreuse, mais honnête, dame,
On est honnête ' et comme il a vu tel bouquin,
Qu'il convoite depuis tant d'ans ' un vrai béguin '

Il envoie au Négociant un télégramme
« Gardez-le-moi — C'est fait », répond avant la nuit
Un petit bleu

Le bon Client s'évanouit

ÉDITION ORIGINALE CONTEMPORAINE

Un Maupassant complet ! Première édition !
Seul un livre fait faute à la collection
Cas déplorable, d'autant plus qu'on n'est pas riche
Et vendez donc pour que tel se fâche ou se fiche !

Or la maison Tellier dont il est question
Quel « topo » rabâché jusqu'à profusion !
Encore, il faut l'avoir Autrement, triste affiche
Et triste boniment, à moins que l'on ne triche

Mais voici qu'on l'annonce en un lieu sérieux
Couverture ! broché ! conservé dans les mieux !
Non coupé ! Prix 100 francs

Tout de même on se livre
On aligne le prix C'est dur et curieux
« Car aurons-nous du tout le prix de ce seul livre ! »

DÉSAPPOINTEMENT

Le bon, ou plutôt le mauvais bibliomane
Est entré d'une humeur massacrant aujourd'hui,
Pourtant dans la suspension la lampe a lui,
Autour de l'abat-jour dont son reflet émane,

Sur un dîner servi comme il n'est que chez lui,
Mais sur des tons d'Abner et des airs d'Orosmane,
Il proclame qu'il n'a besoin que de tisane
Et mange comme quatre, en train contre l'ennui'

Serait-ce qu'il serait le jouet d'une chance
Adverse, qu'à la Bourse aux bouquins il perdit
Faute de rente ou d'achat bien vus, son crédit?

Non, il est furieux, plein de vœux de vengeance,
Parce que, dans tel livre, il n'a su retrouver
Les titres au porteur, dont, hier, il put prouver

VII

PAUCA MIHI

Bon pied, bon œil, or je ne les ai plus, '
 Puisque je rampe en vertu d'une arthrite,
 Et que je vois si peu, grâce à l'invite
 De verres à me trahir résolu,

Mon estomac, jadis divin et plus,
 Plonge — depuis quand donc? — dans la piteute
 Pour n'en jamais, même sans nulle cuite,
 S'en tirer que par ô quels trucs fallus !

Le dé-cou-ra-ge-ment, enfin ! commence
 À m'envahir très sérieusement
 Ce serait fait pour s'ennuyer vraiment,

Si je n'avais eu cette chance immense,
 En ce malheur triplement réussi
 De devenir biblio-chose aussi !

VIII

LES QUAIS

Quais de Paris ! Beaux souvenirs ! J'étais agile,
J'étais, sinon bien riche, à mon aise, en ces temps
J'étais jeune et j'avais des goûts très militants,
Tel, un bon iconographobibliophile

Loin de moi l'orgueil sot de me prétendre habile,
Même alors ! Mais c'étaient de précieux instants,
Perdus ou non dans des déboires persistants
Pour les prix et le reste ! Et pas la moindre bile !

La Seine s'allongeait Elle s'allonge encor
Comme un serpent jaspé de vert, de noir et d'or
Le vent frémit toujours L'aimable paysage !

Mais bouquiner, n'y plus songer ! De vils pisteurs
Pour les libraires ont exercé leur ravage,
Et les boîtes ont fait la nique aux amateurs

IX

BIBLIOPHOBES

I

La Femme, en qui l'on doit mettre tout son amour,
Tout son espoir et toute — au fond — sa confiance,
Néanmoins contriste le cœur, ombre et nuance,
Du bon bibliophile, encor que bien né pour

La paix et le repos promis au jour le jour
A qui du Livre fait un peu sa vie, et lance
Dans ce gouffre ingénu de calme et de silence
Son ancienne fièvre et les faits d'alentour

La Femme, ange et démon, suivant le vieux distique,
Est naturellement soumise et despotique,
Et naturellement plaintive et dure aussi !

Allons donc, allez donc quand, au cœur d'un chapitre
Écrit Dieu sait combien ! imprimé sous quel titre !
Interrompu, ne pas lui dire, enfin ! Merci !

II

Voilà que tout le long, le long de ce signet
Que l'on a disposé pour des fins sérieuses,
Et peut-être, l'on n'est plus jeune curieuses '
Un insecte, d'ailleurs joli, s'insinuant

Dans cette œuvre d'un art qui, pour être muet,
Ne s'en montre pas moins éloquent, voix joyeuses
A l'œil, concert des reliures somptueuses
Dans le Livre en un mot — délicat et fluët,

En argent, qui serait du vif-argent, si mince
Et vif ! Un poisson tout petit, beau comme un prince,
Et d'un trait svelte et pur qu'on ne saurait nier,

En royal manteau blanc tout luisant, onde et flamme
C'est la Mite Il faudrait vite écraser l'infame
Mais il est si gentil qu'on devrait l'épargner

X

BIBLIOTAPHE

I

Monsieur le curé dit sa messe congrûment
Quand il stoppe soudain c'est un bibliotaphe ¹
« Je serais éloquent si j'étais polygraphe ¹ »
Tant il y a d'erreurs dans son agissement

Heurts sans but du ciboire, échange des burettes
A tort et à travers, et tant d'et coeteras ¹
C'est, vous dis-je, un bibliotaphe dont les bras
Sont tombés à l'aspect d'enluminures blettes

Un peu, mais si du temps ¹ dans ce missel, pourtant
Connu de lui, vieux serviteur concomitant
Jusque-là cru banal, et voilà qu'il révèle

Des mérites dont la Fabrique a peu cure, elle ¹
Et talonné par le scrupule et le péché,
L'abbé va droit se confesser à l'Évêché

¹ Parodie d'un vers d'Arsène Houssaye parlant d'une femme
« Je serais éloquent si j'étais géographe »

II

(Suite a M. le Curé dit sa messe)

L'Évêque, poivre et sel, a souri dès l'abord
« Eh quoi, mon cher ami, vous convoitez ce livre,
« Achetez-le Je ne crois pas qu'en sous de cuivre
« Non plus que d'or le prix en soit d'un poids bien fort »

Et l'abbé « Mais c'est que Monseigneur aurait tort
« De croire, d'un côté, ce livre, qui se livre
« Pour un morceau de pain, qu'il se vende à la livre,
« Mon plus borné fabricien est plus retord

« Que cela de donner un missel rarissime,
« Précieux, ancien, joli ' pour un patard,
« Et de l'autre que ma bourse ne soit minime

« A l'excès » Et rêveur descendu d'une cime,
Familiier et grattant un peu ses cheveux gris
L'Évêque bas « Allez, je payerai le prix »

III

Episode de 1870-71

Le Colonel et sa traduction d'Horace,
Son exemplaire avec quel souci relié,
— Coins fins, or mis au point, — d'un art presque oublié,
Sont tombés de cheval dans le combat tenace

Un hussard de la Mort à terre s'est rué,
Lettré, qui sur l'Horace a mis sa main rapace
Le Colonel, alors, sur ses reins se ramasse
Et d'un coup de son revolver, l'a, tôt, tué

Mais lui-même il se sent mourir de sa blessure
Et, ne voulant mourir sans que rien le rassure
Contre le retour d'un tel voleur que ci-dessus,

Il détruit des cinq coups qui lui restent le Livre
Qui brûle et se consume à ses côtés En sus,
La bataille en ce lieu même arrive et se livre

DÉBUT D'UN RÉCIT DIABOLIQUE

Les yeux de l'infini cette nuit étaient bleus,
Mi-fermés et venant aux nids déjà frileux
Le reve gazouilleur des nuits tièdes encore,
Et les derniers vents de l'été, berceau sonore,
Sur le ciel clair charmeraient ces sommeils délicats

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

La plus noble d'esprit, la plus grande de cœur ,
Partant la plus charmante et la plus douloureuse
Des femmes, c est encore le poète vainqueur
Du rythme souple et sûr et de la rime heureuse

Nous t'aimons et nous te louons, chaste amoureuse,
Toute passion forte et divine langueur,
Poète au verbe plein par cette langue creuse,
Notre muse attendrie en ce vil temps moqueur

Tu vécus de souffrir et mourus à la tâche ,
Tes premières chansons furent pour l'amitié
Où ta jeune âme offrait sa meilleure moitié

Le délire des sens, dont toute chair rabâche,
T'inspira des accents que nul n'égallera,
Et ton œuvre de mère à jamais survivra '

POUR UNE AFFICHE DU SALON
DES « CENT »

« Or, revenus des villes d'eaux
Nous qui ne sommes pas des « dos »,
Moréas regarde une jambe
Et moi je me gobe de dos,
Mal guéri par les villes d'eaux
Mais Moreas demeure ingambe ' ,

20 septembre 1894

CONQUISTADOR

Mon cœur est gros comme la mer
Pour avoir quitté l'être cher,
Gros comme elle et comme elle amer

La mer, il faut que je la prenne,
Le cœur brave et l'âme sereine,
Bien que m'exilant de la reine

M'exilant, mais pour revenir
Plus heureux me dit l'avenir,
Encore que le souvenir

Mais mon cœur est gros comme l'onde
Soulevée en masse profonde,
Sein immense où s'endort le monde

Or sans frayeur que d'être loin
De l'être si cher, et sans soin
Autre que son moindre besoin,

Je m'embarque par la tempête
Dans cette espérance inquiète
Du trésor dont je suis en quête

Pour le lui rapporter gaïement,
Or, argent, perle, diamant,
Avec mon cœur en supplément

L'eau fait rage, la mer est grosse,
Terrible, et s'abaisse et se hausse,
Tantot basse comme une fosse,

Tantot s'érigeant en tombeau,
Tandis que, courageux et beau,
Le marin lutte contre l'eau

Mais pendant l'ouragan sans treve,
Bercé comme un enfant qui reve,
Que la mer se creuse ou se lève,

Voyant en songe des tas d'or
Empli d'infinis corridors,
Pour ma souveraine, je dors

London, november 1893

LONDON BRIDGE

Regarde ces flots noirs, ce grande fleuve de boue
Roulant tous les débris fangeux de la Cité
Tu verras par moment briller une clarté,
Une paillette d'or où le soleil se joue

Et si tu peux, regarde à présent dans mon cœur ' '
Peut-être y verras-tu quelque vague lumière ,
C'est comme un souvenir de sa beauté première,
Et c est assez, vois-tu, pour le rendre meilleur

Car l'espoir est pareil au soleil qui se joue ,
Tous deux ont le pouvoir de créer ces clartés
Quelques rêves divins pour les cœurs dévastés
Et quelques reflets d'or pour les fleuves de boue ' '

ÉCRIT EN MARGE
DE « WILHELM MEISTER »

En dépit des clichés et des poètes blonds
Et des bas bleus, jetant, par des chemins de Tendre,
Leur style et leur bonnet à qui les veut entendre,

A la Mignon pâlotte, œil noir sous des cils longs,
Je préfère cent fois, cent mille fois Philine
Avec son rire franc et sa grâce féline

Elle est châtaine, elle est petite, et porte au mieux
Son babil de perruche, et sa rondeur de caille
Aussi, comme menant par le nez jeune et vieux,
Elle fait des amants qu'elle trompe, et s'en raille

Elle va, vient, revient, et son chapeau de paille
S'envole, et le soleil empourpre ses cheveux,
Et, rythmant son allure et les bonds de sa taille,
Ses mules à talons font un clic-clac joyeux

21 novembre 1889, *Jeune et Vieux*

IMPROMPTU

(Sonnet inachevé)

Je n'aime pas les bicyclettes
Beaucoup plus que les omnibus,
Ni que des litres déjà bus,
Ni que tels trop nombreux abus,

Ni que ce terme gigolettes,
Pour désigner telles fillettes,
Gentes mangeuses de galettes
Nôtres .

Ni, hélas ! mes propriétaires,
Trop nombreux aussi, dur souci
Parmi d'autres soucis, aussi

Excusez les fautes taires
De goût non moins que
Mais on est si bête au Quartier !

LA MORT

A Victor Hugo

Telle qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille
Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,
Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,
Siffle, et, fendant les airs, vous frappe sans pardon

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,
Passant comme un tonnerre au milieu des humains,
Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
Et tenant une faux dans ses livides mains

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire
Tout le monde obéit, dans le cœur des mortels
Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !
Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels .

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire
Tu vois sur l'univers planer ce noir vautour,
Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)
Magnanime génie, dans ton cœur, à son tour³

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,
Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus,
Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,
Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus

12 decembre 1858

ÉCRIT ENTRE CHAMBÉRY ET AIX

Au cher hôte, le révérend D^r H. Cazals et à son cher Vicaire

Deux minutes plus tard
Je restais à Saint-Pierre,
Amis, chez Blanc-Bolbard
En vidant la soupière.
Pour votre gai pochar
Dites une prière !

Adieu ! Adieu !

Ave ! le voilà loin,
O Monsieur le Vicaire
Pour le soulô du coin
Lisez votre bréviaire ! !

L'APOLLON DE PONT-AUDEMER

Un solide gaillard ' dix-huit ans larges bras,
Mains à vous arracher la tête de l'épaule
Sur un front bas et dur, cheveux roux, coupés ras
Puis, à la danse, il a, ma foi, crâne air, le drôle '

Les enfants poussent drus aux filles qu'il enjôle,
Dans la puberté fière et fauve, le beau gas
Va, comme dans sa pourpre un roi qui sait son rôle
Et parle à voix hautaine, et marche à vastes pas

Plus tard, soit que le sort l'épargne ou le désigne
On le verra, bon vieux, barbe blanche, œil terni,
S'éteindre doucement, comme un jour qui finit

Ou bien, humble héros, martyr de la consigne
Au fond d'une tranchée obscure ou d'un talus
Rouler, le crâne ouvert par quelque éclat d'obus

IN THE REFRESHMENT ROOM¹

I'm bor'd immensely
In this buffet of Calais,
Supposing to be, me your lover
Loved, — if, true² — you are please

To weep in my absence
Aggravated a telegram
Tiresome where I count and count
My own bores for your sake

But what is morrow to me³
I start to morrow to London
For your sake, it, then, suddenly,
That sadness, so heavy, falls down

1 AU BUFFET — Je m'ennuie immensément — Dans ce buffet de Calais, — En supposant que je suis votre amant — Aimé ? Si cela est, vous devez être contente

De pleurer mon absence — Aggravée d'un télégramme — Ennuyeux, où je compte et recompte — Mes propres ennuis à cause de vous

Mais qu'est demain pour moi ? — Je pars demain pour Londres — A cause de vous, et, aussitôt — Cette tristesse, si lourde, tombe

REÇU

Par les mains de Salis, cabaretier select,
J'ai, moi, poète pur, reçu cinquante balles
Qu'il m'a remises, dans un geste si correct,
Qu'il le faut chanter sur le fifre et les timbales
En même temps que le très charmant procédé
De Monsieur de la Souderie, et la gentille
Intention d'A de Rothschild, homme fadé '
Et je signe de ma main, aussi très gentille
Mardi-Gras du Chat-Noir

VIEUX COPPÉES

Endiguons les ruisseaux les pies burent assez
Bonsoir lecteur, et vous lectrice qui pensez
D'ailleurs bien plus à Worth qu'aux sons de ma guimbard,
Agréez le salut respectueux du barde
Indigne de vos yeux abaissés un instant
Sur ces cent vers que scande un rythme équilistant¹
Et vous, protes, n'allez pas rendre encore pire
Qu'il ne l'est, ce pastiche infame d'une lyre
Dûment appréciée entre tous gens de goût
Par des coquilles trop navrantes — Et c'est tout' —

1 Neologisme forge par Verlaine d'après les mots *equidistant* et *equilateral* (Voir *Correspondance de Verlaine*, t I p 154 note 1)

POÈMES D'ARTHUR SYMONS

Traduits par Paul Verlaine

PRÉLUDE AUX LONDON NIGHTS

I

Ma vie est comme un music-hall,
Où dans l'impuissance de la rage,
Enchaîné à ma stalle par un enchantement,
Je me vois moi-même sur la scène
Danser pour amuser un music-hall

C'est moi qui fume cette cigarette
Et qui regarde les danseuses tourner, et pourtant
C'est moi-même que je vois
A travers la fumée de la cigarette

Moi-même qui tourne et sautille,
Peint, douloureusement gai,
Une chanson vide sur les lèvres
Dans un rôle de jour de fête
Moi, moi, cet être qui tourne et sautille

La lumière flambe dans le music-hall,
La lumière, le bruit qui nous fatiguent
L'heure suit l'heure, je les compte toutes,
Criardes et bruyantes
Ma vie est comme un music-hall

II

AUX AMBASSADEURS

A Yvette Guilbert

C'était Yvette Les joyeux Ambassadeurs
Étincellent, ce Dimanche de la fête des Fleurs
Il y a des fleurs aussi, des fleurs vivantes qui éclosent
Une nuit ou deux avant que les parfums ne s'en aillent
Et toutes les fleurs de toutes les voies de la cité,
Rient avec Yvette, ce jour des jours
Rire avec Yvette ? Mais je dois d'abord oublier,
Avant de rire que j'ai entendu Yvette
Car les fleurs se fanent devant elle voyez, la lumière
Meurt sur cette pauvre joue et la laisse pâle
Et un frisson glacé me prend comme elle chante
La pitié pour les êtres humains dont on n'a pas pitié,
Une tristesse au delà de toutes les larmes, des pleurs
Qui reproduisent les rides de la suprême grimace

III

PRIÈRE A SAINT ANTOINE DE PADoue

Saint Antoine de Padoue que j'ai porté
Suis moi en effigie, écoute ma prière
Bon saint qui trouve ce qui est perdu, j'ai perdu
Rapporte-moi mon cœur je l'ai perdu hier !

IV

DANS LA VALLÉE DE LLANGOLLEN

Aux champs et aux prés encore !
Il y a un oiseau qui chante à mon oreille
Messager, messager !
La verte chanson fraîche que je tiens à entendre

Ce me siffle du haut d'un arbre
Messager, messager !
C'est la voix du jour,
C'est la voix de l'herbe et des arbres

C'est la joie de la Terre
Du haut du ciel, des arbres,
La voix d'un oiseau me chantant dans l'éclat du soleil
Messager, messager !

CRIMEN AMORIS

(Première version)

MYSTÈRE

Dans un palais, soie et or, dans Echatane,
De beaux démons, des satans adolescents,
Aux sons d'une musique mahométane,
Font litière aux sept péchés de leurs cinq sens

C'est la fête aux sept péchés, qu'elle est belle '
O les désirs rayonnants en feux brutaux '
Les appétits, pages prompts que l'on harcèle
Promenaient des vins roses dans des cristaux

Visages d'or, corps de marbre et pieds d'argile
Jetaient leur immense sur les tapis.
O qui dira dignement la danse agile
Et les plaisirs aux yeux des femmes tapis '

Et la bonté qui s'essorait de ces choses
Était vraiment singulière, tellement
Que la campagne autour se fleurit de roses
Et que le ciel paraissait en diamant

Or, le plus beau d'entre tous ces mauvais anges
Avait seize ans sous sa couronne de fleurs,
Croisant ses bras sur ses colliers et ses franges,
Il songeait, l'œil plein de flammes et de pleurs

En vain, la joie alentour était immense,
En vain les Satans, ses frères et ses sœurs,
Pour dissiper cette morose démençe,
Le consolaient avec des mots caresseurs

Il résistait à toutes câlineries,
Et le souci mettait un papillon noir
A son beau front chargé de bijouxeries,
O l'immortel et terrible désespoir !

Il s'écriait « O vous laissez-moi tranquille ! »
Puis les ayant baisés tous bien tendrement
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile
Leur laissant aux mains des pans de vêtement

— Le voyez-vous, sur la tour la plus céleste
Du haut palais, avec une torche au poing ?
Il la brandit comme un héros fait d'un ceste,
D'en bas on croit que c'est une aube qui point

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre
Qui se marie aux claquements clairs du feu,
Et que la lune est extatique, d'entendre ?
« O je serai celui-là qui créera Dieu

« Nous avons trop souffert, tous, anges et hommes,
« De cet exil aux si mornes desaveux
« Humilions, o misérables que nous sommes,
« Tous nos elans dans le plus simple des vœux

« O les Pécheurs, o les saints ouvriers tristes
« De vos travaux pour quelque maître tétu,
« Que n'avez-vous fait en habiles artistes
« De vos efforts, la seule et même vertu '

« Vous le saviez, qu'il n'est point de différence
« Entre ce que vous dénommez Bien et Mal,
« Qu'au fond des deux vous n'avez que la souffrance
« Je veux briser ce pacte trop anormal

« Il ne faut plus de ce schisme abominable '
« Il ne faut plus d'enfer ni de paradis '
« Il faut l'Amour, meure Dieu, meure le Diable '
« Il faut que le bonheur soit seul, je vous dis '

« Et pour répondre à Jésus qui crut bien faire
« En maintenant l'équilibre de ce duel
« Par moi, l'Enfer, dont c'est ici le repaire
« Se sacrifie à l'Amour universel

« Sûr de renaître en des fraîcheurs aurorales,
« L'Enfer se brûle afin de voir réunis
« Les Sept Péchés aux trois vertus théologiques
« Dans le ciel libre où monte le cri des nids³ »

La torche tombe de sa main éplorée
Et l'incendie aloïs hurle s'élevant,
Querelle énorme d'aigles rouges noyée
Au remous noir de la fumée et du vent

Et les Satans mourant chantaient dans les flammes,
Ayant compris, ils étaient fiers et joyeux
Et ce beau chœur de voix d'hommes et de femmes
Flambait avec les pavillons somptueux

Et lui, dont nul ne sait le nom ni l'histoire
Droit sûr la tour où le feu monte en léchant,
En attendant la mort, ivre de sa gloire,
Mêlait l'accent de son orgueil à ce chant

Les bras tendus au ciel comme vers un frère,
Un grand sourire aux lèvres, il s'exaltait
Quand retentit un affreux coup de tonnerre,
Tout s'éteignit Seul un rossignol chantait

On n'avait pas agréé le sacrifice
Quelqu'un de fort et de juste assurément,
Au nom du ciel provoqué, faisant l'office
De justicier, envoyait ce châtement

Du haut du palais aux cent tours pas un vestige,
Rien ne resta dans ce désastre inouï,
Afin que par un formidable prestige
Ceci ne fut qu'un vain rêve évanoui

Et dans la nuit doucement dans une plaine
Un petit bois agitant ses rameaux noirs,
De clair de lune au lointain l'herbe était pleine
De petits lacs luisaient comme des miroirs

Le rossignol épanchant triste plainte
Repercutée au gazouillis des ruisseaux
Ce paysage était d'une paix si sainte
Qu'on se fut mis à genoux dans les roseaux,

Sur les cailloux, parmi le sable des routes
Attendu sous le ciel immémorial,
Pour adorer dans toutes ses œuvres, toutes,
Le Dieu clément qui nous sauvera du mal

PROSE

LES IMBÉCILES

« La France aux yeux ronds », prévue par le poète, vient d'éclore, effectivement, elle a brisé l'œuf, et la voilà qui secoue ses ailes engluées, essaye son bec sur ses pattes et pousse son petit cri aigu et bête, qui va devenir sinistre, vienne la nuit

En attendant que la nuit vienne, elle darde stupidement sur le soleil ses grands yeux ronds, couleur jaune d'œuf, avec une mince ligne noire cernée de vert sale, ses grands yeux ronds de hibou prévus par le poète

Et, pour sortir du domaine métaphorique, — quelle plus parfaite bêtise régna jamais que de nos jours, quelle plus complète, pondérée, logique et triomphante bêtise régna jamais que dans cette fin d'un siècle qui promettait mieux, en vérité !

Ils se trompaient étrangement, à parler franc ceux-là qui, vers la trentième année de ce siècle, qui nous a pour témoins de son adipeuse agonie, saluaient, dans l'avenir, une France adéquate à leurs rêves de mélancoliques espérances, et haussaient

jusqu'à leurs graves aspirations les futures destinées d'une patrie tant aimée d'eux, et dont leurs dents déchaussées doivent bien rire aujourd'hui dans leurs sépultures oubliées. Seul il voyait juste le poète qui, voilà quelques lustres, baptisa notre époque, encore à naître « Une France aux yeux ronds ' »

Et comme bêtise engendre bouffissure, ainsi que nous le prouve l'exemple des crétins et des filles tolérées, il n'y a pas lieu de s'étonner que nos contemporains soient si sains de corps et d'esprit — Vous savez ce que j'entends par santé — Et, voyez ! jamais fut-il absence plus totale de tout souci non relatif au sacro-saint argent, plus profond oubli de toute tristesse étrangère à cet exquis intérêt, plus naive joie et plus épanouie au seul tintement d'une Pièce cent sous !

Et, comme l'Argent, l'Intérêt, la Pièce cent sous sont aliments, épices et condiments de Luxure et de Gourmandise, pourquoi resterions-nous béants devant la véritablement merveilleuse ventripoterie des chairs, le triomphal proxénétisme des modes, la succulence illécébrante des viandes et des sauces. Qu'ont, en vérité, de quoi nous stupéfier tant de vaudevilles gras, de femmes dodues, de plantureux adolescents, de jupes courtes, de nuques découvertes, de gorges proéminentes, de menus pantalonneaux et de retentissantes priapées ?

Ne venons donc plus, après cela, leur parler de

devoir , de beau, de choses tristes, d'hommes graves et de femmes pâles Le plus sage, voyez-vous, c'est encore de rire de tout cela, quitte à nous redire le soir, avant de nous rafraîchir dans cette mort qu'on nomme le sommeil, cet autre hémistiche du poète dont il a été question plus haut Époque callipyge !

CAFÉ DE LETTRES

Dans une ville imaginée, figurez-vous un café pas du tout comme les modernes caboulots

Ni vitraux Renaissance, ni esquisses aux murs, ni récitations de vers, ni même « Les » ribaudes Et quelques-unes tout au plus d'entre celles-ci, mais très à la coule, très à la redresse des temps actuels, très rares surtout, — mais est-ce que c'est bien dommage ?

L'enseigne de ce cabaret littéraire invraisemblablement blanc et or *L'Envol* (sous-entendu sans doute « vers l'idéal », rien de la terre, ô que non pas !) L'endroit se trouve carrefour de l'Ode et abrite, outre des politiciens trop âgés

« Des porrichinels cocasses », comme chante la chanson picarde, un groupe, trié sur le volet, de poètes d'élite et de prosateurs vrais. Là viennent, pour s'y plonger dans des mazagrans sucrés de sucre, non même plus cassé par fragments comme c'est la coutume en France, mais réduit en poudre à l'instar de ces climats chauds où l'on boit tout au

plus du lait, non fermenté, — ou dans des grogs à l'eau, — où quelquefois, par une exception fâcheuse, dans quelque digestif fort mais noyé, les jeunes dont les prénoms suivent Léo, petit, l'influent du meeting, noir de barbe et long de cheveux, très fin d'esprit mais gros d'anecdotes, Albrecht, grand, qui, en dépit de son prénom germanique, a toute l'allure, la franchise, et le ton d'un hidalgo brave comme son épée, Pablo, un autre espagnolisant qui ne serait pas Sancho non plus, grand aussi celui-là, mais avec une prétention à l'effacement et au silence

Bien d'autres encore, sans compter de rares apparitions, Frantz, l'illustre, les deux Tremens, les deux Curates, et — deux docteurs (pas plus Sangrados qu'Albrecht ni que Pablo, du reste), l'un flave comme Henri Heine (dieu du lieu) l'autre avec un accent d'un Jasmin ou d'un Mistral, tous deux bons poètes, d'ailleurs, non moins qu'accomplis praticiens.

De plus, des jeunes, encore plus jeunes La Vallière, Pinson, Mouron (ça c'est des noms, les prénoms sont pour les vieux ne pas vouloir se reconnaître) Très éveillés d'ailleurs, ces petits oiseaux-là, — aiglons peut-être, du moins je le crois, moi, d'après certains bons coups d'ailes

Mais, — mais oui, il est un Mais !

Mais, ce qu'on a de tenue là-dedans !

C'est épatant ! comme disait, en ses rares expan-

sions, Chose, un Français du Nord, un peu bohème et très familial, bon garçon au fond, bien qu'il se croie un peu plus gentil qu'il ne l'est sans doute

Bref, tout un monde !

« Quoi ! » ajouterait Machin, Machin, cet errant qui n'est pas chevalier, qui même a cessé d'être errant, mais pourrait s'appeler *Don Quijote* et se prénommer comme Pablo, son ami le plus intime, sinon le meilleur certes !

O oui, ce qu'il existe de tenue dans la taverne de l'*Envol* !

Car, en dépit de leur *talent* très apprécié, surtout à l'*Envol*, je crains fort que Villon, ni Musset, ni Shakespeare, ni même le doux Brizeux (buveur de cidre) ne se fussent jamais vus admis dans ce choix d'hommes exquis

Fantômes « pas bien », na !

Ponsard non plus, par exemple, et lui, non pour son débraillé pourtant scandaleux, mais à cause de son *manque absolu de talent* Et c'eût été justice

« Minuit carillonne, il sonne, ressonne, résonne et personne (on l'entend trop bien) du sein du bien-être, au signal du traître, ne veut disparaître Et comme c'est bien ! »

Une heure ! une heure-z-et demie ! on ferme les volets et les paupières ont une tendance à battre de l'aile, oiseaux gris aux bouts d'ailes noirs

« Bonsoir ' »

« A lundi ' »

« On y sera ' »

« Mais de la tenue surtout ' »

« J'te crois — ouf ' »

Dispersion devers un peu tous les quartiers de la ville imaginée.

UNE PENDULE

Dans la chambre quelconque d'hôtel où le sage vivait en attendant la fin d'affaires bien ennuyeuses, la pendule était toute particulière. Non qu'elle affectât telle ou telle forme excentrique ou simplement de plus mauvais goût que d'ordinaire toutes les pendules. Même le socle en était joli, de marbre blanc avec des coins de cuivre d'un guillochage simple et léger.

Un sujet en galvano bronzé représentait Paul sous un palmier, la main droite au-dessus des yeux, regardant tous les jours vers la mer et le cher vaisseau qui ne ramènera Virginie que pour le naufrage et pour la mort. Enfin à la considérer comme pure pièce d'horlogerie, elle marquait l'heure juste et allait d'accord avec tous les cadrans officiels de la ville.

L'originalité de cette pendule consistait en un phénomène fort simple d'ailleurs à expliquer, un grain de poussière à chasser du timbre ou le verre du globe à reculer et c'était tout. Mais, lui ressentait

douloureusement souvent, cruellement parfois Jugez-en et ne riez pas trop de lui

La sonnerie était rauque mate, sourde, commençait à sept heures et disait en coups secs, durs, sans nulle vibration comme la toux d'un poitrinaire, deux heures quand il en était huit, trois heures quand il en était neuf, et ainsi de suite, *frappant* contraste avec la sincérité des aiguilles et l'aspect tendre, gai, clair, avenant, du petit meuble en général

Petit à petit toutefois ce contraste même lui plut amèrement, sévèrement si vous voulez Il en vint, tant l'habitude de s'appesantir (ce qui n'est autre au fond que de s'appuyer) sur les choses, est pour l'esprit un don providentiel, il en vint, à force d'obstinées réflexions et de souffrance bien acceptée, à tirer de ce minime supplice, comme les forts savent le faire de tous les supplices, toute une philosophie qu'il serait ridicule de résumer en ce court essai, mais dont voici du moins les lignes essentielles

Tu ressembles, dis-tu, à cette pendule, tu lui ressembles trop ou plutôt pas assez Trop, car tu détonnes. Bon, tu es mauvais; vrai, tu parles faux, pur, tu rauques en conduite Quand les aiguilles de ta conduite sont droites la sonnerie de ta vie est absurde — et d'ailleurs désagréable à tous et haïssable à ceux qui pourraient t'aimer — ce qui est bien fait

Pas assez, car ce Paul qui se prénomme comme

toi, lui du moins attendait Virginie sous ce palmier
et l'attendra toujours sur cette pendule

Toi l'as-tu longtemps attendue ? Oui, certes
L'attendras-tu toujours ? Oui, dis-tu Moi, ta conscience, je te dis allons donc !

Six heures douze coups. Sept heures un coup
Huit heures deux coups.

Malheur ! ou Patience, c'est la même chose, n'est-ce pas ? dit la Pendule

MÉMOIRES D'UN VŒUF

ULTIMA RATIO

Un ange vint un jour en France pour ses affaires probablement. Il vit tout en un clin d'œil, mais au moment de remonter au ciel, il s'avisa d'avoir oublié de jeter un regard sur les lieux où se rend la justice. La justice, cette chose de Dieu de qui les juges humains sont dès lors l'émanation distributive. Avec quelle émotion commençant par le commencement, il entra dans le prétoire du tribunal de simple police d'un petit chef-lieu de canton, je vous le laisse à penser. Le magistrat, grassouillet, zézayant, toge et toque assumées « suait en son lit de justice ». À sa gauche suait non moins le juge suppléant, faisant fonction de ministère public. Toque et tout. À droite suait et écrivait le greffier. Ce furent d'abord des brouilles, renvois dos à dos, ajournements, etc. Vint une cause dont l'appel fit faire ah, ah ! à l'auditoire. L'ange, invisible et impalpable, bien entendu, devint tout oreilles.

de dégager Jacques, son commis à lui Pierre, d'avec Barthélemy, un créancier malcontent, et avait déjà assez de mal à éviter les horions qui pleuvaient, de l'avoir empoigné par derrière (*ça se passait de nuit, sur une route, à cinquante mètres de leur village à tous*) et de lui avoir infligé sur la figure une série splendide mais douloureuse et *visible après* de coups de poing magistraux Pierre déposa le premier. Il fut confus (Jean l'avait vu la veille, lui avait fait des excuses et quémandé son indulgence Pierre se fiant que Jean dirait au moins une partie de la vérité promit d'atténuer sa plainte et barbotta, comme on vient de le voir) Jacques interrogé le second fut très franc et dénonça carrément Jean Jean mentit triomphalement, se défendit sous serments réitérés d'avoir pris part à la « batterie », attribua à l'ivresse de Pierre et de Jacques leurs soupçons mal fondés (Pierre et Jacques étaient moins gris, si gris du tout, que ce témoin comme on en voit trop) Quant aux marques jaunes et noires que Pierre portait sur les deux yeux et aux régions zygomatiques, Jean en rendait responsable un des tas de cailloux destinés à l'entretien de la route, et disposés en monticules réguliers d'un mètre sur lequel Pierre ivre serait tombé (sans, ô miracle, se meurtrir en quoi que ce soit le bout du nez) Pierre qui avait en poche un certificat médical constatant que ses yeux étaient bel et bien *pochés* et non loin un témoin sûr, ne voulut

rien répliquer, éccœuré Le suppléant, tête blanche, bonne figure, se leva et requit contre Pierre ivre et Jacques ivre et batailleur toutes les sévérités de ma mère Loi — Jean et Barthélemy étaient hors de cause On condamna Pierre et Jacques à tant d'amende pour ivresse et Jacques s'entendit par surcroît allonger trois jours de prison pour tapage nocturne *en un lieu habité* L'ange prit pitié du bon gros juge et du suppléant si vénérable et engagea leurs anges gardiens à plus énergiquement désormais intervenir dans leur for intérieur pour qu'à l'avenir ils missent plus de jugeotte dans leurs jugements et ne se laissassent plus monter le coup par les hésitations d'un plaignant trop gentil et la mauvaise foi d'un méchant croquant

Puis il alla au chef-lieu d'arrondissement

Un procès à ah, ah ! devait s'y plaider, qui fut peu intéressant Seulement il était clair que A s'était vu dérober de nuit et avec effraction une malle à lui confiée. Dans un premier mouvement de colère et de prudence, il écrivit au Parquet sans donner de noms, mais en faisant allusion à tout un ordre de faits Ce ne fut que plus tard et trop tard *pour le moment* qu'il sut que la malle était recélée chez les Z . d'affreux étrangers Ceux-ci enquêtés, vaguement donc, par la gendarmerie, détournèrent les chiens et dénoncèrent A comme ayant, il y avait moins de trois ans, fait des menaces sous con-

ditions et avec ordres contre . une tierce personne qui ne s'était jamais plaint et dont des misérables exploitaient odieusement le grand âge De là procès à ce pauvre A , tout surpris

Le Procureur de la R F , un beau brun, côtelettes épaisses, voix de stentor, parle beaucoup et très haut. De la malle mentionnée à l'instruction, point un mot, du délit en litige, juste quelques phrases à la fin Mais quelles digressions ! Du lac Asphaltite à la Rome de l'extrême décadence, des mauvaises lectures aux mauvais exemples, quel itinéraire ! Un éloge de ces archi-vils Z couronnait le tout Parbleu ! des étrangers ! A , qui était venu là pour ses menaces (et pour sa malle aussi, un peu, subsidiairement), demeurait stupide, comme honteux de toutes les orgies et dépravations auxquelles il n'avait certes autant songé de sa vie Le tribunal, intelligent, fut indulgent et ne pouvant que condamner choisit le *minimum*. Même il félicita A . de sa sincérité ainsi que de sa bonne tenue à l'audience, « ce procureur ; se dit l'Ange, n'a pas besoin qu'on stimule son ange gardien Il mène assez grand bruit pour tenir ce dernier suffisamment en éveil »

Et partant pour***, notre Ange qui voulait voir travailler une cour d'assises s'abîmait dans des réflexions en partie miséricordieuses sur cette faiblesse humaine (et plus particulièrement chicanouse) qui consiste à déployer et à subr le pouvoir d'un mot

mis hors *de sa place*, lorsque la réalité vint couper net ces dispositions par trop bénignes. Minos, Eaque et Rhadamante, en rouge, vautres sur leurs coudes, le procureur la tête dans ses mains marquaient déjà sinistrement, mais l'horreur c'était le tas de têtes *incompétentes* du jury. Un homme était prévenu d'une suite d'empoisonnements, et pas une preuve et chaque réponse du patient confondait — et de haut ! il fallait voir — chaque tortueuse et bête exprès interrogation. Le verdict fut affirmatif et l'homme condamné à mort. L'Ange eut un instant l'idée d'appeler le Diable.

Ce fut ensuite à un procès en séparation qu'il assista pour des péchés de curiosité. Il y avait appel d'un premier jugement rendu en son absence contre le mari. Celui-ci encore empêché, mais qui se faisait fort de comparaître le 17 du mois (on était le 14), demandait par l'organe de son avoué une remise infinitésimale afin de pouvoir, sacrebleu ! se défendre lui-même. L'Ange, sans plus hésiter, alla quérir le Diable pour qu'il emportât tout ce monde là, la femme avec !

Sa dernière visite à Thémis fut à l'occasion d'un procès en divorce, complément du précédent procès en séparation. Mari absent. Défaut. Divorce adjugé à la chaste épouse.

Cette fois le voyageur céleste n'eut pas à déranger le diable. Le diable était là, visible pour lui seul,

tout vert, avec ses cornes et ses ailes de chauve-souris larges étendues, qui formaient comme un paravent noir aux trois conseillers de noir vêtus, fourrés et long cravatés de blanc. La main droite brandissait, toute prête à agir, une fourche d'importance vers le procureur somnolent et sa main gauche tenait trois fourches de mêmes dimensions, vraisemblablement destinées aux bons robins assis au comptoir à condamnation. Et tandis que le président annonçait le jugement à travers son binocle d'or trémulant sur son nez de chèvre, le Malin n'époussetait-il pas du bout de sa queue de vache le crâne étincelant du digne ma-a-gis-te-rat !

L'Ange alors reprit le chemin de la nouvelle Jérusalem, non sans un signe amical et comme d'encouragement à Satan, qui de son côté lui adressa son sourire le plus bon garçon

GOSSES

A Rachilde.

L'air, avec ses pers yeux pervers bien parisiens, eux, quoi qu'Elle méridionale, d'un garçon de vingt ans, qui aurait peu d'illusions Mais Elle plaît quand même et pour notre compte, nous l'adorons sans bornes Elle est notre Madame (ce qui veut dire Notre-Dame). — Madone, disons-nous mes amis et moi, de nos sourires, de nos caprices, de nos ennuis !

Maintenant que j'y pense sérieusement, et après avoir évoqué cette tant énigmatique figure, je me souviens qu'un jour, j'étais très malheureux, absolument et dans tous les sens. Et je dis que cette femme, cette personne, cette créature, cette enfant d'un autre sexe encore, cette sorte d'ange diabolique et de diable angélique fut très bien Elle n'avait qu'un lit, qu'elle me céda, et s'en fût coucher *chez sa mère* Cela dura deux jours et deux nuits, mais une gratitude est infinie pour tant de délicatesse dans la bonté Ce que je dis là n'est peut-être point galant (à la façon de M. Jean Lorrain), mais je ne professe pas d'être

galant, surtout quand un sentiment plus élevé m'anime Puis, après tout, à me bien sonder le cœur et les reins, je veux dire le cœur et ses tréfonds, ses tenants et ses aboutissants, et ses entours, il ne serait point impossible, il serait même probable, il est même à craindre que quelque chose qui ressemblerait à une sympathie plus vive et plus active qu'il n'est prudent pour bien faire n'y couve

D'autant qu'Elle n'a rien de sottement féminin — littérairement parlant — (car, il faut bien l'avouer, les dames ont aussi leurs défauts, et leur plus grande qualité serait pour moi, si je devais leur en accorder une, d'être généralement barrées à toute espèce de littérature), les dames ont aussi bien leurs défauts Elle affecte parfois d'appartenir jusque dans le costume, à l'autre partie de l'humanité dont elle assume souventes fois les courantes idées

JULES TELLIER

Je n'ai eu de rapports avec Jules Tellier que sur le tard, il y a trois ans à peine. J'étais alors, comme je le suis un peu plus aujourd'hui, malade de cette chose irréductible à MM. les médecins : une arthrite rhumatismale, et agaçante, et sourdement douloureuse — tel un mal de dents qu'on aurait ès articulations — Tellier, qui me connaissait de nom et par mes ouvrages, vint un jour me voir et nous nous plûmes tout de suite beaucoup. Dès lors, une forte et combien douce amitié nous unit étroitement, car nos caractères sympathisaient singulièrement. Nous avions sur la plupart des choses de la vie et de l'art, à peu près les mêmes idées, ce qui est presque un miracle, comme on sait. Je ne puis me rappeler sans un véritable attendrissement nos bonnes, nos interminables conversations qui venaient très souvent faire une délicieuse diversion, dans ma chambre d'alité, à mes insupportables souffrances. C'est que c'était un causeur charmant, d'une très grande et très exquise érudition littéraire et philosophique,

enjoué comme faut, sérieux sans nul ennui et passionné, ainsi du reste que votre serviteur, jusqu'à la frénésie, pour la poésie, tant antique que moderne, dans toutes ses manifestations depuis David et Orphée jusqu'aux plus récents poètes, *majores et minores*. Lui-même fut un poète excellent non moins qu'un parfait prosateur. Comme ami, sûr, fidèle, dévoué au possible. Hélas ! un jour ce robuste jeune homme de vingt-six ans, plein d'avenir et déjà d'une haute célébrité, ne me dit-il pas, — je subissais une crise qu'on pouvait croire mortelle, — en souriant pour me rassurer « Soyez tranquille, si vous passez l'arme à gauche de ce coup-ci, je me charge de votre notice nécrologique » Et c'est moi, presque vieux, malade, infirme, et vaguement découragé de vivre, qui écris aujourd'hui ces lignes tristes, bien tristes je vous l'assure.

Jules Tellier était Havrais, et l'on eût dit que la vue de la mer natale lui avait dès l'enfance communiqué un culte, j'allais dire une religion, pour le voyage. Sa vie si courte fut un peu partout et même en France et en Algérie, et c'est en revenant d'une longue excursion dans cette dernière contrée, qu'il mourut le mois dernier à Toulouse, de l'horrible fièvre typhoïde qui eut raison en douze jours de sa forte constitution.

Cette nouvelle attéra les nombreux amis de ce pauvre ami, car la mort étonne toujours, mais

épouvante en pareil cas elle paraît injuste, cruelle et on blasphémerait presque le Dieu de toute bonté pour ainsi rappeler à lui la jeunesse et l'espérance.

Tellier laisse un volume de critique, *Nos poètes*, qui eut un grand succès l'année dernière et qui le méritait à tous les titres J'y trouve peu de matières à restrictions et je le considère comme un livre fait pour rester non loin des chefs-d'œuvre de Sainte-Beuve et à côté, sinon au-dessus, des meilleurs ouvrages contemporains de cette catégorie

Il laisse aussi un considérable recueil de vers, *la Cité intérieure*, qui va paraître dans quelques mois où presque tout, sinon tout, est de premier ordre et ce sera l'avis du monde lettré, j'en réponds, — et des *Contes philosophiques*, dont quelques-uns insérés dans différentes revues, nous promettent une belle œuvre sévère

Tellier était un esprit philosophique servi par une nature ardente, enthousiaste, mais concentrée et un peu sombre Son œuvre, si déplorablement interrompue, l'assure d'une noble et longue réputation.

Cette disparition est un grand deuil pour les amis de Jules Tellier, une perte irréparable pour les jeunes lettres

ÉPITAPHE (GOSSES)

Ici repose une qui fut une fille dont on ne dit rien,
une épouse vague, une mère inconséquente
De son vivant on l'appelait

LA PRINCESSE CERTAMÈNE ¹

(un mot latin qui signifie combat, grécisé pour la circonstance)

Elle faillit mettre aux prises deux hommes, pourquoi ?

Fut nuisible à des poètes, pour qui ?

Consacra le reste de son temps à des visites, soirées et bals chez des bourgeois pervers

La Foi lui fut indifférente, l'Espérance inconnue et la Charité lettre morte

Kleptomane, en outre

Elle mourut à dix-huit ans, d'une mort absurde, sans le signe de la croix, mais sous son ombre que voici, car la miséricorde de Dieu est infinie.

¹ Mot latin tourne en franco-grec *certamen*, combat, *certamene*, combative, « Femme de querelle » (voy *Parallement*)

LE PÈLERIN PASSIONNÉ

par M. Jean Moreas

Le *Pèlerin passionné*, de Jean Moréas, est l'événement du jour, en dépit des cadeaux de Noël et des étrennes du 1^{er} janvier. Bravement lancé en plein coup de feu commercial par le quand même littéraire Léon Vanier, bibliopole moderniste, ce livre, déjà (ou jà) fameux, fait balle et trou dans l'esprit public qu'il faut

En effet, c'est d'une franchise, d'une naïveté belle et bonne, en même temps que d'un raffinement exquis et toujours « cler », quoiqu'en aient les plates gens pour le classique en toc et le naturalisme en rien, et d'un joli, gentil, fier néanmoins et fort aussi, qui, par la Muse¹ va vaincre.

Honneur à l'Athénien, à l'esprit, à l'âme, à l'homme athénien, — honneur et toute sympathie fraternelle, — qui servent ainsi notre langue médiévale et renaissante non sans avoir passé, indépendants mais respectueux, par le xvi^e siècle que de droit chez nous.

Honneur au Français dès lors tel, de qui l'effort se voit enfin récompensé par toutes sympathies autour et à côté

Nous, d'un certain âge de moins en moins « verdissant », pourrions sans doute objecter la tradition sévère à cette tradition charmante dont se réclame Moréas. Nous sommes, nom, tout de même, d'un chien ! plutôt du ^{xvii}^e et surtout du ^{xix}^e siècle que du ^{xii}^e ou du ^{xvi}^e et toutes jolies d'antan et toutes vigueurs « *syntassiques* » d'antan, tout en étant pour nous plaire pieusement, n'en sont pas moins de l'antiquaille, et Corneille et Racine et le Voltaire en prose et Chénier fils d'Athènes, mais élève de Racine, et Victor Hugo l'énorme, et Baudelaire l'immense et le condensé, et Banville charmeur très haut et très large, et Leconte de l'Isle, le plus noble poète, avec Vigny, de ce temps, nous imposeront toujours à nous, vieux relatifs, leur prosodie et leur syntaxe classique et romantique

Mais libre aux décadents (mot amusant, chose historique, qualificatif comme *gueux*, comme *sans culotte*, anobli par ceux qui l'acceptent et l'assument, car symbolistes est bien insignifiant, terne et pédant), libre aux jeunes, avouons-le, de vous apporter, comme dit excellemment Moréas, « la Divine surprise ».

Et saluons l'aurore, en vieux aigles, et ne la haïssons pas, tels les hiboux « aux yeux ronds »

Et chantons avec les prédécesseurs de Virgile

Nescio quid majus nascitur Iliade

Moréas, merci et continuez '

LÀ-BAS

par J -K Huysmans

L'extrêmement amusant livre de M J -K Huysmans, qui fait le délice des malins et le désespoir de d'aucuns provoque (on disait chez les « Symbolos » *suggère* et chez les « Diabolistes », *évoque*) la très sincère curiosité du lettré digne de ce nom

On y assiste à des attentats authentiques à la pudeur de la part d'un maréchal qui n'est, grâce à Dieu, ni celui de Mac Mahon, ni Canrobert. Il porte dans ce livre épastrouillant, le nom, d'ailleurs symbolique, de de Rays

Non moins symbolique en outre est celui du déjà célèbre chanoine et *Sale Cochon* Docre, secrétaire qui fut, ouf' provisoire de la rédaction de ce journal

Car Docre pourrait s'appeler d'ocre et d'ocre pourrait s'intituler terre jaune

Talent très réel et très puissant et ironie pas mal féroce mais à part, l'auteur mérite tous les applaudissements des ennemis absolus (dont suis — comme

on dirait en Moréas) des psychologues ennuyeux
dont nous jouissons trop

Quant à la morale a tuer de cet ouvrage, qu'en
dise, sinon rien !

Liberté, libertas !

Et je suis sûr que la Présence Réelle se fout de
toutes les Messes Noires ou Nègres puisqu'il a été
créé et mis au monde pour ça

J'ose en conclure qu'il faut s'écrier

A bas le chanoine Docre qui n'est qu'un co
chon !

A bas Satan qui n'est qu'un

Et vive la bonne littérature !

Doncques vive

PAUL VERLAINE, — en outre !

BÉNÉFICES

« Vénéfices », disait Huysmans dans son si intéressant bouquin *Là-bas* Or, vénéfice veut dire maléfice, qui veut dire lui-même préjudice Et c'est le cas des trois quarts de ces entreprises en faveur des pauvres et en l'honneur des belles dames et des hauts messieurs (Paris, Murcie, etc)

Le mien, de bénéfice, fut très beau, sinon très bon ni très bien A une répétition générale ou je fus heureux de voir accolés à mon nom et à celui de mes vieux amis Mendès et Mallarmé des noms de jeunes, il y avait quels décois, mes amis ! quels costumes ! quelles surtout perruques ! Du talent des artistes dramatiques, si désintéressés, eux, d'ailleurs, qu'en dire, sinon qu'il fut parfait, et combien de remerciements je leur adresse m'est impossible à dire

Seulement, car il y a un seulement dans mon cas, comme dans tous les cas, le but visé fut absolument manqué, ou plutôt mangé, grâce aux frais trop grands, à des « programmes » illustrés abusivement, à, surtout, cette répétition générale (la répétition

générale d'un bénéfice ¹) où affluèrent gratuitement telles gens qui eussent pu payer le lendemain leur loge ou leur fauteuil

De sorte que si je suis plus pauvre que jamais, malgré toute la sympathie de mes confrères du journalisme dont je suis fier comme de mon honnête, plus qu'honnête misère, malgré cette espèce de gloire qu'on veut bien me faire et dont j'oserai dire comme ce grand Lamartine, un vrai glorieux celui-là

« Plus j'ai presse ce fruit plus je l'ai trouve vide
Et je l'ai rejeté comme une ecorce aride »

ou comme ce grand Hugo lui-même

« Si tu me parles de gloire
Je souris amèrement,
Cette voix que tu veux croire
Moi, je sais bien qu'elle ment »

Et pour comble d'ennui, je sais des types qui m'accusent d'ores et déjà de prodigalité et de dissipation bonnes gens !

Je n'accuse, aussi bien, personne dans cette mauvaise affaire Manque d'expérience de coulisses, jeunesse trop littéraire des organisateurs, maladresses bien naturelles de personnes trop délicates, pour être habiles, etc. ¹

Mais, nom d'un chien, quel bénéfice !

Heureusement que le *Courrier Français* est là qui me couvre d'or et me fait un pont du même métal

C'est même ce qui, du haut de ma très relative aisance, m'encourage à vous dire, ô si bénévoles lecteurs ! mêlez-vous des bénéfices !

LES CORNES DU FAUNE

par Ernest Raynaud

De tous les très jeunes poètes dont le nom sollicite l'attention du vrai lecteur, Ernest Raynaud est incontestablement le plus vivant et en même temps le mieux resté fidèle à la grande tradition. Il descend celui-ci, en ligne droite de notre moyen âge, de notre Renaissance, de notre époque classique, du romantisme et des suprêmes parnassiens. Il n'est point et ne se dit pas révolutionnaire, ni novateur, ce qui ne l'empêche pas d'être absolument et plus que tout autre de sa génération indépendant et original. Et puis, quel progrès sur lui-même et que les *Cornes du Faune* laissent loin derrière elles ces déjà hautes promesses le *Signe* et *Chans profanes*.

Raynaud ne néologise ni n'archaïse. Son choix de mots est certes rare et précieux en maints cas, quand faut. Mais il n'archaïse ni ne néologise. Il s'entend avec les justes lois. L'hexamètre, il s'y ébat en toute liberté octroyée ou prise, mais en toute raison inébranlable. La rime, il l'observe sans cesse, à sa façon parfois et plutôt pour l'oreille alors. Un plu-

riel, verbe ou substantif ou adjectif et un singulier empruntés à quelque partie du discours que ce soit, lui semblent très nubles. Il les marie sans scrupules, et l'effet, insolite, souvent, souvent aussi insolent — de la bonne insolence — est charmant. Tels Myosotis et Factices, Cerise et Poudrederizent, Poussières et Hiers, d'autant plus que les « irrégularités » partent p'tards très bien en quelques sortes, dans la solennité d'un rythme impeccable, réveillant pour le bon motif la curiosité d'autre part en d'autres poètes trop déçue à force d'être voulue étonnée.

Et puis cette passion qu'il y a dans ce volume !

Cette passion que décidément il faut, par ces temps de poètes plus, cent fois plus glacés, plus art pour artembêtant, que ces parnassiens tant conspués, pourtant, d'aucuns si obstinés encore à vivre, à produire, à être encore et toujours mieux que tant de petits braillards à froid, épileptiques à l'heure et à la minute et criant « *Deus, ecce Deus !* » à toute mystification un peu bien machinée !

Ah ! la passion, ce que Raynaud la ressent et l'exprime et que son titre est bien justifié

Lisez

Je fus longtemps un Faune assis sous le feuillage,
Parmi des fleurs, au fond d'un parc abandonné,
Où j'épais, de mon œil de marbre étonné,
Le vol d'un écureuil espiègle ou d'un nuage,

Un musée à présent me tient lieu de bocage,
Et j'ai, pour tout rappel des champs où je suis né,
Le peu de ciel que la fenetre me ménage
Et deux brins de lilas dont mon socle est orné

L Exil rend plus vivace en moi votre mémoire,
Oiseaux ! qui dans le creux de ma main veniez boire
Ce qu'une aube imbrifère y delaissait de pleurs !

Ici, j'ai les saluts d'un peuple qui m'adore
Et les soins de valets dont tout l'habit se dore,
Mais mon cœur est resté la-bas parmi les fleurs !

Mais qu'aussi il se repose bien et nous repose en
tels vers berceurs et vrais

EFFET DU SOIR

C'est un endroit charmant du bois des prunelliers
Ceignent l'étang que ride un frisson de verdure,
e ne sais quelle paix voluptueuse y dure,
De rade léthargique où dorment les voiliers.

Mon Être s'y délire oubliant l'heure dure —
Pour que du Bleu se mele à ses verts familiers
Et moire de reflets l'étang, le bois endure
Que le ciel transparaisse entre les noirs piliers

C'est une solitude amène qu'a choisie,
Pour s'y blottir indolemment, la fantaisie
Des narcisses, leur or s'y dorlotte un moment

Quelque chose de tendre y rève sous les mousses,
Et quand le soir, vetu de mousselines rousses,
Y vient, l'Ame du Lieu tressaille longuement

Je conclus en disant qu'à côté de Moréas, incontestablement maître en son art qui est plus romantique que ne le croient peut-être ses fervents d'aujourd'hui et qui, quelquefois, rappelle à s'y tromper l'effort enfin victorieux pour lui, Moréas, de Petrus Borel trop oublié pour de plus grands, d'ailleurs, que lui, qu'à côté de Charles Morice, si justement baptisé l'esthète de la jeune école par le si compétent Anatole France, à côté de Régner, de Viélé-Griffin, de Rist, de Retté, de Stuart Merrill, de plusieurs Belges, Raynaud a son imprenable et large place, qu'il compte et va compter de plus en plus, et qu'il faut le dire très haut

Raynaud, la place vous appartient large et belle dans cette enchanteresse forêt des Ardennes. Les *Cornes du Faune* ont fait la clairière de façon à ce que soit réalisé pour vous ce vers de ce Faune aussi, mon contemporain, hélas ! trop tôt disparu, Albert Glatigny.

Et je danse dans l'herbe avec des pieds fourchus

SOUVENIR D'HOPITAL

Au prince***

Bien qu'étant, avec la généralité des gens ordinaires, louangeur des temps passés et regretteur des premières années de ma vie, je n'ai pu m'empêcher, altesse, d'aujourd'hui envier en quelque sorte mon bonheur actuel, et de m'en féliciter singulièrement . le même toit nous réunit , et quel toit ' et de quelle réunion ' L'hôpital et la maladie et la misère O mais un hôpital clément ' Quelle peu grave maladie ' et cette digne et fière et vaillante misère et non sans grâce ' Ce dernier membre de phrase ne concernant d'ailleurs que vous, mon prince, car pour moi qu'on croit le roi, c'est bien différent Presque vieux quand vous presque enfant, maussade et vous gai de toute gaieté, lourd et balourd, tandis que l'esprit et l'élasticité, la gentillesse ailée avec de la force parfois bien jeunette vous décorent et vous exaltent, me voici quasi-geignant et plaintif, n'ayant plus guère de viril que ma barbe qui grisonne et que mon cœur qui s'efforce — Mais, c'est encore un de vos

mérites, une de vos vertus, exclusives à vous, mais je vous aime et voilà mon rachat devant Dieu. Ma royauté de pourpre dérisoire et d'épines néanmoins s'irradie, à son couchant, de cette amitié si franche et si noble et si belle ! de cette amitié qui ne le cède en rien à l'amour, pas même en intensité non plus qu'en langueur par des fois tel le crépuscule du soir avec des éclairs par places et des nuances à l'infini, rose, vert pâle tendre, piquées, trouées, déchirées de blessures rouges et de plaies noires.

Et ce m'est une indicible joie, prince charmant, de qui les femmes raffolent, un orgueil doux, reposé, de vivre en votre paix et votre ennui, qui, j'espère, n'en est plus un, non plus que le mien qui est du rêve exquis maintenant et de vous voir et de vous parler presque tout le temps. Et puis, comme nous voici loin du monde et du souci d'être ou de paraître, quelle légèreté, quelle insouciance de pensée, quelle cordialité d'accueil et de fréquentation ! On dirait, ma parole, d'un Eden retrouvé, puéril, frais, chaste et néanmoins quelque peu sévère, ce qu'il fallait, je pense.

Pourtant des souvenirs m'obsèdent parfois — et vous ? Passons bien vite sur les tristes, n'est-ce pas ? propos aigres, jusqu'aux calomnies de certains sur des crédulités trop indolentes, d'où des querelles oiseuses et presque des colères, pauvres de nous ! Mais les bons, ô que de bons ceux-là ! Te rappelles-

tu la rue R et ta course effarée et ta tête à tout instant retournée pour voir si je n'étais pas claudicant, par-ci par-là, — derrière toi, ta course vers un but excellent, prévoyant de mes imprudences possibles, de mes inquiétudes certaines, affreusement inquiet toi-même que tu étais ! Hélas ! je te croisai en un fiacre au galop, moi, et tu courais et je ne pus t'appeler ni te faire signe, mais j'ai gardé à jamais ton image tragiquement cordiale de ce jour, dans cette rue en pente du quartier Latin.

Et la nuit d'hiver passée chez des amis à la campagne, toi dans un fauteuil, moi sur un canapé d'agonie, la main dans la tienne, et tout et tout cela !

Mais voici l'heure de la soupe. Ne regardons pas trop la blonde suppléante, elle est vraiment par trop gentille et que bonne pour nous ! Mais nous sommes malades et quelle modération nous est prescrite !

SOUVENIR D'HOPITAL (*suite*)

Au prince***

La soupe est mangée, ou plutôt bue, claire qu'elle est. Le bœuf qui suit et les légumes secs qui l'accompagnent sont dévorés concurremment au pain mécanique, d'ailleurs très bon, de Scipion.

Il fait beau, l'on descend au jardin, en roulant, l'un, une cigarette et en bourrant, l'autre, une pipe. Et le roi et le prince, pas pris, de se mêler aux groupes de rhumatisants, d'ataxiques, de bacillaires, de grands et petits hystériques, de cardiaques, d'épileptiques, sans oublier les vénériens, blennorrhagiques et autres blessés de l'amour (la cour est pleine !) devisant qui de politique, qui de courses, qui de femmes, qui de maladies, nous de poésie et d'art.

Soudain la voix de la si blonde suppléante résonne, venant d'un perron d'ailleurs en bois, qui domine « le parc » où nous sommes, disant, cette voix

« Messieurs 31 et 24, de Lasègue. Il y a quelqu'un pour vous dans la salle. »

Le « quelqu'un » se trouvait être un jeune homme, un artiste de vos amis, mon prince, qui nous apportait de la part de M^{me} Reine (et cette Reine n'est ni plus ni moins que M^{me} Séverine) des fleurs. Oui, des fleurs de toute beauté, de toute bonne et douce fragrance (comme dirait notre Jean Moréas), roses rouges et roses, roses blanches et roses thé, muguet éblouissant, œillet qui joliment poivré ! le tout çà et là piqué d'un si balsamique réséda ! Et toi, page et prince, nous regagnons la « cour »

Vous, Altesse, connaissiez déjà cette reine de l'intelligence et de la beauté, vous m'en parlâtes souvent. Moi, je ne la connaissais que par la lecture de ses mâles articles et pour l'avoir vue une ou deux fois avec son « cher maître », l'éloquent et brutal Jules Vallès, en compagnie de ce regretté Robert Caze et de mon vieux condisciple et cher ami Edmond Lepelletier, dans telle taverne du faubourg Montmartre.

Ce Vallès ! m'écriai-je, quel talent ! Mais si paradoxal ! Et il me souvint — et je le racontai — d'avoir, vers la fin de l'Empire, dîné avec lui Francis et Gustave Courbet (qui découpait), au restaurant Laveur.

Vallès quittait Émile de Girardin, après lui avoir remis de la copie, et il paraissait enchanté de sa démarche. J'étais à cette époque plus républicain qu'aujourd'hui, mais plutôt traditionnel et théo-

rique Et je le disais, parlant des hébertistes vers lesquels je penchais, quand Jules Vallès, de sa voix rude et chaude (rejetant d'un geste de tête sa chevelure noire en arrière), me riposta, d'un air comme en colère

« Moi, monsieur, je suis socialiste . tout simplement. »

L'était-il tant que ça au fond ?

A cette réflexion, le jeune envoyé répondit qu'il inclinait pour l'affirmative Séverine — et il en parlait avec quelle déférence combien justifiée ! — ayant admiré l'auteur de Jacques Vingtras surtout à cause de cela.

L'entretien se termina par l'assurance réitérée de nos sentiments de reconnaissance pour cette attention bien délicate, trop gentille et sur la promesse du jeune homme que M^{me} Reine, elle-même, nous favoriserait d'une visite Hélas ! cette visite, nous n'eûmes point l'heur, le bonheur de la recevoir, ayant quitté l'hôpital peu après, convalescents déjà

Et ce fut, n'est-ce pas, pour toi comme pour moi, une de nos joies mélancoliques en ces lieux comme de bon repos, de paix réelle, que ces bouquets que nous eûmes à défendre contre la convoitise bien naturelle de nos visiteuses et de notre personnel féminin

Nous ne manquâmes pas d'en détacher chacun une rose qui fleurit l'aridité de nos sombres capotes

durant les derniers jours passés dans cet asile que nous sommes parfois tentés de regretter, tant la vie du dehors a de sévérités fiévreuses et de déboires parfois immérités

AU QUARTIER

SOUVENIR DES DERNIÈRES ANNÉES

Mon fidèle^(?) lecteur voudra-t-il m'accompagner cette fois en haut du boulevard Saint-Michel, là où cette artère principale du quartier Latin, proprement dit, perd son sobriquet de *Boul' Mich'*, pour rentrer dans le calendrier honnête et poncif et pénétrer avec moi dans un hôtel — que d'hôtels, bon sang ! au cours relativement récent de mon séjour sur la rive gauche — situé presque en face de l'École des Mines

D'aspect sérieux, comme dans ce bout apaisé, sauf les soirs de Bullier, de la *viâ sacra*, la maison présente un caractère de strict confortable suffisamment engageant. La clientèle en est plutôt calme et vous n'entendriez jamais là ni cris, ni rires excessifs. Avis aux gens paisibles, au

Sobre et naïf homme de bien

avide de quelque sommeil et curieux d'un peu de tranquillité.

Je ne sais si c'est cette apparence quasiment claustrale et plus quartier Saint-Sulpice que quartier Latin, proprement dit, qui épouvanta ou du moins inquiéta les plus jeunes d'entre mes amis ; toujours est-il que mes « jours », partis de mon entrée en ces nouveaux et légèrement réfrigérants foyers (si je puis employer une pareille antithèse) perdirent beaucoup de leur animation, vu le nombre de plus en plus restreint de mes visiteurs du mercredi soir. Fût-ce un bien ? Je crois que oui, car cette période de mon existence au quartier compte parmi mes plus laborieuses des dernières années, et je pus, durant les mois là écoulés, parachever d'anciennes choses longtemps laissées interrompues. Les distractions aussi bien ne me manquèrent point. Entre autres, les réunions très mensuelles de la *Plume*, au café de l'*Avenir*, aujourd'hui café du *Soleil-d'Or*, au coin du quai Saint-Michel.

Ce sous-sol (les sous-sols sont à la mode sur les deux rives, témoins le *Clou*, les *Roches-Nouvelles*, tant d'autres, puis la droite, les *Alpes Dauphinoises*, et si tellement d'analogues caves pour la gauche, — ce sous-sol, dis-je, du *Soleil-d'Or* avait été précédemment le *Soleil*, alors se voyait baptisé l'*Avenir*, le théâtre de bien des séances de « littératures » (littérature ! que nous veux-tu encore en ce siècle barbare ?) sous des invocations bizarres : hydropathes, hirsutes, etc. On y récitait trop de vers et on n'y

buvait que très peu, par injuste retour des choses d'ici-bas, mais on s'y amusait tout de même, une douce ironie et la blague qu'il faut présidant à ces réunions sans plus d'intensité qu'il n'était de mise chastes et doctes ébats, — débats parfois J'y connus Goudeau, Trézemk, Charles Buet, l'auteur du *Prêtre*, le charmant et terrible poète Laurent Tailhade, et tant d'autres qui depuis ont fait leur chemin un peu à droite et à gauche Avec les réunions de la *Plume*, changement de décors Plus encore de cordialité, de bonhomie, s'il est permis de parler de l'une et de l'autre quand il s'agit de gens de lettres

Un piano qui ne servait guère qu'à Rollinat aux époques précédentes, accompagne maintenant d'incédites chansons de tels et tels que je ne nommerai pas, parce que ce sont mes amis, mais *passablement fadées* en malice non moins qu'en esprit de bon aloi et de haulte graisse¹ Trop de vers, néanmoins, encore, à mon goût, et pas assez de verres (excusez !¹) si l'on m'en croit Même on y voit des dames, des dames de lettres . et, bien que celles-ci soient charmantes, naturellement, les autres ne le sont pas moins naturellement aussi. Soyons galants mais justes

Des « banquets » ont lieu parfois. Oh ! rien du

¹ Titres au hasard *Brown-Séquart*, *Jean Moréas*, *le Rhum à l'eau du Troubadour* sont des meilleures

symbolisme ni de l'École romane, son avatar tout frais pondu. Pourtant les adeptes de cette presque religion, les meilleurs fils du monde, entre parenthèses, sont admis à ces festins mal balthazaresques mais très acceptables encore. J'en *présidai* un et je me tiens encore les côtes. O monsieur Floquet, vous n'avez qu'à bien vous tenir. Un ordre parfait pas besoin de sonnette, ni sévérité du règlement ni rien d'analogue. Rappels à l'ordre, inconnus au bataillon, inscriptions au procès-verbal, qu'est-ce que c'est que ça ? D'expulsions, de petit local, point n'en fut question au cours de mon éphémère dictature (Champsaur président)

Et puis il y avait chez moi ce qui manquait par trop dans mon précédent habitacle. Les Muses y fréquentaient du moins. Non les imposantes et comme hiératiques compagnes de feu Apollon. Celles dont je parle, humanisées, prenaient des formes plus modestes, mais peut-être, ô blasphème ! plus gentilles et plus pratiques, de petites ou grandes ou moyennes femmes blondes ou brunes, châtain clair ou roux ardent. Et l'âme du vieux quartier s'éveillait dans ma « chambrette » de très ancien étudiant (j'eus une inscription en droit vers 1865). Le déjà presque bonhomme jadis que me voici se tenait le cœur tout réchauffé, tout jeune, eût-on cru, tant l'amour, même dans ces proportions peu théâtrales et somptueuses : un poète n'est pas bien

millionnaire et ne peut vêtir d'or ni de diamants, ni

Faire pompeusement triompher ses Lais,

tant l'amour, même frivole et même comme réduit
à l'ombre légère et fugitive de lui-même, resté par-
dessus tout et tous, le grand vainqueur et le bon con-
seiller s'il en fût.

CHARLES CROS

L'extraordinaire printemps qui nous cuit plutôt qu'il ne nous échauffe et nous exaspère plutôt qu'il ne nous vivifie a le don, pour moi qui reviens des pays du Nord, d'exacerber encore le sentiment de tristesse que m'inspire toujours l'exagération de la chaleur et de la lumière

Le pauvre cher grand ami dont je vais dire quelques mots partageait cette sensation, et je me souviens que par un jour torride, précocement, comme ceux que nous venons de traverser, il me disait à mon entier assentiment

Ce Soulyard qui a écrit . Sans soleil, c'est vrai qu'on est triste ! D'ailleurs, le printemps, cette résurrection, m'a toujours fait penser aux morts — et Dieu sait si j'en compte, des morts dans mon cœur — parmi lesquels Charles Cros !

Cette crainte commune du soleil était d'autant plus caractéristique chez Charles Cros que son pays était

Fabrezan, près Narbonne, où il naquit le 1^{er} octobre 1842

Son œuvre est connue, point assez, tant s'en faut, hélas ! Elle se compose d'un volume de vers, le *Coffret de Santal*, et d'un nombre considérable de morceaux de prose, nouvelles, fantaisies et travaux scientifiques du plus haut intérêt. De la taille des plus grands, entre les écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux ce quasi avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal à la vérité dans les trois quarts des cas, et c'est heureux et honorable, par des lecteurs d'ordinaire rebelles à telles œuvres de valeur exceptionnelle en art et en philosophie. Et pourtant, amère et profonde se manifeste en tout lieu la philosophie de Charles Cros, desservie par un art plutôt sévère, sous son charme incontestable, mais d'autant plus pénétrant. Lisez par exemple ces étranges nouvelles, *Correspondance interastrale*, et surtout la *Science et l'Amour*, cruelle satire où toute mesure semble gardée dans la plaisanterie énorme.

J'y relis avec joie ces vers colossaux d'une « romance » imaginée par un bon jeune homme brûlant pour une pensionnaire d'une flamme intelligente à la façon de celles de l'enfer, et qu'il lui soupire très sérieusement, en pleine soirée bourgeoise, en vue de les charmer, elle, ses parents et la dot.

AUPRÈS D'UN BOGAL

Je le voyais en blanc faux-col,
Frais substitut aux dignes poses
S'il n'était pas dans l'alcool,
Comme il eût fait de grandes choses ¹

Mais pour le juger, pour l'admirer dans toute sa puissance de bon, de très bon poète, *es menester*, comme dit l'Espagnol, de se procurer l'unique recueil de vers de Charles Cros, *le Coffret de Santal*, et de se l'assimiler d'un bout à l'autre, besogne charmante mais bien courte, car le volume est matériellement mince et l'auteur n'y a mis que ce que, bien trop modeste, il a cru être tout le dessus de son magique panier Vous y trouverez, sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques ni romantiques, ni décadents¹, bien qu'avec une

¹ Fortune des mots ! A plus de cinquante ans de distance, un groupe de litterateurs me donne le titre de chef de l'Ecole decadente, decadent, decadents, un mot qui n'a rien de bien précis, de même que les Hugo, Musset et autres se virent affublés par les classiques (absurdement denommes eux-memes) du sobriquet tres obscur de romantiques Qu'est-ce que cela d'ailleurs peut faire au génie et au talent ? L'un et l'autre s'appellent *Comme ça* « et toujours l'ordre éclate » ¹

pente à être décadente, s'il fallait absolument mettre un semblant d'étiquette sur de la littérature aussi indépendante et primesautière. Bien qu'il soit très soucieux du rythme et qu'il ait réussi à merveille de rares et précieux essais, on ne peut considérer en Cros un virtuose en versification, mais sa langue très ferme, qui dit haut et loin ce qu'elle veut dire, la sobriété de son verbe et de son discours, le choix toujours rare d'épithètes jamais oiseuses, des rimes excellentes dans l'excès odieux, constituent en lui un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue et perverse

*
* *

Je connais Cros de longue date. Je crois bien que nous nous sommes rencontrés pour la première fois chez son frère, le D^r Antoine, dans son salon de la rue Royale, où j'avais été introduit par François Coppée. A ces soirées on croisait bien du monde : un roi d'Araucanie première manière, des diplomates très décoratifs, et des sportsmen des mieux meublants ; aussi des artistes et, naturellement, des poètes ; mais on y eût en vain cherché des personnages dans le genre de certains d'entre ceux d'à présent, nos immédiats contemporains, hélas ! si cruellement appréciés par Louis Forain, un ami d'alors et d'encore aujourd'hui. J'y fis également la connais-

sance d'Henri Cros, l'excellent statuaire et le cirier sans pair, de Cabaner, le sympathique musicien dont j'entends encore les sonnets en plain-chant et les thèmes parfois abracadabrants qui vous faisaient vous tordre sur place et penser « dans l'escalier », du si regretté Valade et de mon bon ami Mérat, un charmant poète, aujourd'hui retiré au Sénat, etc, etc. Je retrouve Charles Cros et ses frères sans les avoir beaucoup quittés chez la délicieuse et tant littéralement pleurée Nina de Callias, ou parmi les enfants gâtés et terribles que nous étions, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, Henri Rochefort, Edmond Lepelletier, Emmanuel Chabrier, Charles de Sivry et quel Paul Verlaine ? Très différent de celui d'à présent et qui extravaguait peut-être un peu trop — mais on lui était si indulgent ! — Que d'autres encore dont malheureusement la plupart disparus ! Cependant qu'Antoine le docteur dessinait à la plume des monstres symboliques et lavait d'échevelés paysages et qu'Henry restait toujours un peu rêveur, un peu absorbé par quelque vision plastique, Charles Cros, lui, se multipliait en mille démarches amusantes, comme de chanter du Wagner ou de l'Hervé sur de savants ou fous accompagnements, de réciter quelque monologue inédit, tout naïvement, détestablement, même, mais combien donc drôlement !

La guerre survint, M^{me} de Callias mourut à la

fleur de l'âge Ses camarades se divisèrent et se perdirent quasiment de vue Des voyages, de longs séjours à l'étranger, la maladie m'empêchèrent bien contre mon gré de revoir Charles Cros autant que j'aurais voulu Il s'était marié avec une Danoise qui fut jusqu'à la fin une compagne admirable Deux enfants étaient nés de ce mariage, qu'il adorait Et je me souviens, à ce sujet, d'un détail amusant que je veux dire aux grands enfants qui me lisent et qui montrent ce puissant poète sous l'une de ses faces les plus charmantes

L'ironiste parfois terrible — et grand savant en même temps, ainsi que l'appréciera prochainement et en toute compétence mon ami Jules Perroux — s'amusait, pour faire tenir Guy et René sages, de leur narrer des histoires, comme on dit, de brigands. Il avait inventé à leur usage un croquemitaine féminin, une certaine *Mère Lantumèche*, qui avait un œil de bœuf et un œil de perdrix, une bouche d'égout, des cheveux sur la soupe et deux bras de mer — n'oublions pas les pieds de mouton — et qui passait (chose épouvantable) sa langue sous la porte!

Un jour qu'on demandait à René « Comment t'appelles-tu mon garçon? » le père d'intervenir disant « Comment voulez-vous donc qu'il vous réponde? je ne l'ai jamais su moi-même! En vérité, mon nom me gêne un peu, car j'ignore si l'on doit prononcer Grôs, Cross, Cro ou Croz! »

Il mourut le 9 août 1888, à l'âge de quarante-cinq ans, dans la plus honorable mais la plus déplorable pauvreté cette honte sociale et « nationale » n'est pas et ne sera certes pas la seule Mais que voulez-vous que fassent des poètes en ce temps où tout est à l'. agio et les savants, puisque la République s'en passe, selon le mot de 93 ?

Gros a laissé peu de vers inédits J'en retrouve quelques-uns dans mes papiers, que je voudrais pouvoir citer entièrement, mais dont plusieurs passages sont peut-être un peu trop printaniers

A MADAME ***

Je meurs, chère, loin de toi,
Comme un cochon, qu'on égorge
Hurlant sans savoir pourquoi
Et soufflant comme une forge

Depuis que tes blanches mains
Et tes bras — tes bras de jade —
Ont encombré mes chemins
La vie entière m'est fade

Jc ne pense désormais
Qu'à ta voix orientale,
Aux fleurs fausses que tu mets
Sur ta poitrine fatale

Et j'espère m'assoupir
Un soir sur ta blanche gorge

Et ces vers d'une bonne amertume par lesquels je
finirai

On voudrait m'avoir aux fins des repas,
Aux cigares, aux liqueurs enivrantes

Et je m'en irais, foulant le tapis,
Dans l'escalier chaud devant l'écaillère,
Marchant dans la boue ou dans la poussière,
Et je rentrerais à pied au logis

Aussi je vous dis, chers compatriotes,
Que je vais aller loin de vous, songeant
Qu'on ne peut vraiment, sans beaucoup d'argent,
Contre tant de dos user tant de bottes !

LES BAISERS MORTS

poesies, par Paul Vérola

Voici un livre doublement intéressant, il y a d'abord un court mais décisif et suprêmement précis débat littéraire en forme de succinte préface qui dit tout. Il n'y a ici rien du pédantisme si difficile à éviter dans nos polémiques quotidiennes. Quelques mots d'explication pour la partie à proprement parler didactique de l'ouvrage. M. Vérola est l'auteur (non le préconisateur, ainsi qu'il le dit avec une plaisante franchise) d'une nouvelle science de traiter le sonnet. C'est ce qu'il appelle des sonnets accouplés, c'est-à-dire vingt-huit vers dont les quatrains et les tercets de chaque sonnet s'entrelacent, produisant ainsi, par la distance des rimes, un effet de vague des plus doux et des plus bizarres. Car le poète a deux cordes : l'ironie et parfois la gaieté — et l'extrême mélancolie qui va plus d'une fois vers la tristesse. Ces effets de lointain sont très charmants et ils sont loin d'être faits pour me déplaire, moi qui innovai un peu,

de mon temps, dans à peu près ce sens Je ne dresse non plus aucune objection là contre à propos de l'allure parnassienne de la majorité des vers des *Baisers Morts* ! Ne fus-je pas moi-même un parnassien, resté fidèle sinon tout à fait aux méticulosités de cette esthétique, du moins, somme toute, persévérant dans l'emploi large et j'ose le croire, judicieux, d'une liberté qui ne perd rien à ne pas extravaguer plus que nature, à ne pas se raidir, se bander, — mais voilà que je parle de moi, alors que c'est de M. Vérola qu'il s'agit — je n'ai juste qu'à confirmer sur sa tête ce que je viens de dire et je crois que nous aurons toute la notalité de ce volume qui nous occupe

Voici un exemple des deux sonnets accouplés

RÉVOLTE

Eh bien, non ! j'ai menti, je suis jaloux, je saigne
Plus que si l'on m'avait percé de mille clous !
Non, je ne veux pas qu'une autre bouche t'enseigne
D'impuis baisers ! Non, j'ai menti, je suis jaloux !

Le volume s'achève par des vers dans les formes consacrées dont l'espace m'empêche de citer, fût-ce quelques-uns et que l'auteur annonce ainsi dans sa préface .

« J'ai mieux aimé y faire siéger largement (à la

suite des sonnets accouplés) de simples et vieux vers
qui prêcheront la tolérance »

Le volume s'orne d'une splendide et si suggestive
eau-forte de Félicien Rops

DE PROFUNDIS

Ce titre doit être traduit littéralement et non pris dans le sens tout à fait macabre et lettre de faire-part qu'on y attache en ce Paris peu latiniste

Si vous voulez bien, cela signifie du fond de l'abîme L'abîme, dans l'espèce, mon abîme, c'est une crise morbide par où je viens de passer. Crise mortelle, et on m'a cru « en allé » par deux fois délire violent suivi d'un sommeil comateux

Ma maladie s'appelle érysipèle infectieux de la jambe gauche Cette jambe gauche m'aura-t-elle agacé, fait souffrir, coûté de l'argent, tout le petit pécule qui me restait d'une assez jolie aisance, fait manquer de bonnes occasions — et ce qu'elle me procure encore de souffrances, maintenant qu'elle et moi allons mieux

Mais je reprends les choses d'un peu plus haut

Depuis deux mois je souffrais étrangement L'été m'a toujours fait mal, ce qui déplaît à un monsieur « alsacien » qui s'étonne qu'un « bohème » comme moi n'aime pas cet astre ravigotant, à son sens,

débilitant selon moi, quand excessif, surtout comme cette année aux vaches maigres.

Après quelques hésitations (l'hôpital n'est jamais bien drôle, en dépit de belles résignations arborées), j'allai voir à Broussais, que j'aimais trop ! le cher docteur Chauffard qui me dit d'entrer sur-le-champ, que mon cas était plus grave que je ne le croyais

J'entrai, on m'ausculta. On me découvrit quelque chose, on me traita par l'iodure de potassium qui détermina une ébullition, un bouillon de mauvais sang et d' « humeurs peccantes » (ils appellent plus terriblement que dans Molière, aujourd'hui nos bons médecins qui sont les mêmes que ceux du grand siècle, car je suis sûr qu'au fond Fagon et ses confrères en savaient plus long que leur latin de cuisine, de même ceux-ci sont évidemment au-dessus des mots dérivés du grec, qu'ils emploient, comme microbes et du latin, aussi, bacilles, etc).

Quoi qu'il en soit, un matin je me réveillai comme d'un rêve laborieux. J'avais vu des choses, actuellement évaporées, si intenses. Quels paysages baroques ! Un entre autres dont je me souviens imperceptiblement. C'était en même temps la place Saint-Médard, à l'endroit où la rue Mouffetard s'offre un peu d'air et d'espace et pas ça du tout, un grand espace vide dans ce monde toutefois. J'y descends dans un geste wagnérien.

Oh ! Wagner ! je ne t'ai presque pas entendu

Artiste, tu ne travaillais donc que pour ceux qui t'avaient sifflé jadis et te voilà la proie de ceux qui ne t'aiment pas ! Les artistes, s'ils ne sont pas riches, à la porte ! O le triste *sic nos non vobis* criant, c'est ici que l'on combat à cuirasse découverte⁽¹⁾ On y vendait aussi des nez et je m'en achetai un beau pour remplacer le mien par trop kalmouck. Je n'avais plus de perception du réel et ne répondais plus quand on me parlait. J'entrevois pourtant le docteur en chef hochant la tête et regardant son interne d'un drôle, d'œil. Un jour je l'entendis ou crus l'entendre dire « Quelle dépression ! » Je sortis de cette léthargique et fière situation d'une drôle de façon. J'avais été agité la nuit par exception, avais déchiré mon pansement que je me figurais surtout composé d'une culotte de gaze noir garni d'étoiles d'argent, au crân¹ terriblement accentué de « Je ne suis pas la belle Fatma ! Je ne veux pas de ce machin-là ! » Et je déclamaï, et mes pauvres infirmières eurent toutes les peines du monde à me recoucher. Le lendemain, lors de la visite, le chef, au lieu de me gronder, dit d'abord à l'interne « Mais il revit ! » Et à moi « Enfin, vous avez retrouvé vos yeux, méchant ! »

Depuis, je continuai. Ça allait même bien à travers d'ennuyeux, plutôt que pénibles, pansements humides pour la jambe, secs pour le pied — quand la jambe abominablement gonflée, crevassée, « pas fraîche », s'avisa de se couvrir d'abcès multiples qu'il

fallut bistouriser — et à l'heure où j'écris ceci j'attends encore une « piqûre » Brrr la plume me tremble aux doigts et le tambour me bat aux dents en y pensant

N'importe, la tête est revenue Je puis travailler à nouveau et ma première « copie » sera ceci que je veux finir en remerciant de tout cœur ceux et celles qui me soignent !

Mais docteur, hein, le moins possible de piqûres !

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Les affaires de Belgique sont terminées à la presque satisfaction de tous là-bas. Ce vote plural qui semble au premier abord un peu chinois comme raffinement, l'est aussi littéralement, chinois comme sagesse, puisque décidément les Chinois sont le plus sage de tous les peuples. Trois voix à l'instruction (y compris la primaire), notre « adjonctions des capacités », deux au peut-être regrettable mais indispensable capital, une seule à l'illettré que ce système stimule en attendant une loi d'obligation qui vaudra peut-être moins que la simple, la bonne émulation, cela n'est pas si bête, messieurs les impatients ! et peut-être notre exemplaire de suffrage universel tumultueux et le spectacle de ses exploits n'ont-ils pas été sans sagement influencer le Gouvernement et le Parlement belges.

Mais on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, nos voisins viennent de l'éprouver — et parmi eux, l'un des plus considérables, j'ai nommé M. Edmond Picard.

Tout le monde lettré d'ici connaît M. Edmond Picard, grand avocat belge qui plaide encor ici, non sans triomphes, le grand et vrai Mécène, l'amateur de tout ce qui est beau, le démocrate entendu, et ne s'en faisant pas accroire, le philanthrope qui a connu la misère, car E. Picard est le fils de ses œuvres et fut marin, puis tâta un peu de tout, même de la vache enragée. Il finit par s'enrichir, pour lui ? sinon pour les autres, demandez à tels artistes nécessiteux, demandez aux Marolliens de Bruxelles et aux porions de Mons et de Charleroi !

M. Picard qui n'a guère que cinquante-cinq ans est un homme très vigoureux et que je soupçonne d'être un friand du danger. Dans un meeting en plein air il avait la veille même de l'attentat dont faillit être la victime sérieuse le bourgmestre de Bruxelles, *prédit* en quelque sorte ce scandale, — assez facile à prévoir avec l'esprit d'émeute de la foule et la trop complaisante façon dont ledit fonctionnaire s'exhibait, paraît-il, revêtu de ses insignes. Le lendemain donc la chose fâcheuse arriva et M. Picard se voyait arrêté chez lui sous prétexte d'excitation au meurtre, etc. ! En vertu de quoi il fut conduit en fiacre à l'antique prison des *Petits Carmes* par un commissaire de police et quelques argousins. Il se trouvait même dans le policier cortège un pompier ce qui fit dire au prisonnier.

— Vous voulez donc m'éteindre ?

La prison des *Petits Carmes* est un sombre ancien couvent affecté, si je ne me trompe, à son actuelle destination dès après 89. C'est bien le type de la geôle implacable : longs corridors, obscurs en dépit du crépissage à la chaux des murs, veirous formidables, etc.

Dès son entrée, après la formalité de l'écrou, dans la « citadolente » un homme du lieu lui cria d'une voix peu douce : « Vous devez être pour la pistole, vous. » (La pistole est le régime assez, pas trop, adouci, de la prison.)

M. Picard accepta la pistole. Il a bien fait, tiens, après tout !

Dans un petit livre, *Quatre jours de pistole*, et qu'il faut lire, pétillant de malice et flambant d'indignation, Edmond Picard reprend toute l'histoire de la Belgique parlementaire, doctrinaire, libérale et socialiste depuis la fondation du royaume. Ensuite il décrit les mille « inconvénients et draw-backs » de cette captivité, solitude ou compagnie d'un gardien bon garçon *grosso modo* mais de conversation médiocre, sa chambre à faire, les judas vous livrant aux gens du dehors.

Cela dura quatre jours au bout desquels M. Picard fut rendu à sa famille, à ses amis et à son cher Palais car la grande ambition de cet « ambitieux » c'est surtout d'être un bon jurisconsulte.

Mais le premier devoir à ses yeux c'est d'être un

bon citoyen Il l'a bien prouvé et si sa courte captivité se fût prolongée, il l'aurait supportée avec la même belle humeur d'un homme qui sait faire face à tout !

Août 1893

TOUT BAS

par Francis Poictevin

M. Francis Poictevin vient de nous donner son onzième volume et cette série qui va s'affirmant de plus en plus délicatement nous prépare pour les jours d'enfin notre temps de repos et de lectures sans arrière-pensées, de réelles et substantielles délices. Pleins de rêves et comme de nuages, de murmures parfois indécis, de chuchotements, de notes éoliennes, dirait-on, ils n'en ont pas moins tel brillant prismatique, plutôt, cortège de menues à l'infini critiques d'art et d'idée, de tableaux jolis lâchés jusqu'à l'esquisse, mais quelle et qu'exquise ou minutieux jusqu'à cet excès qu'il faut impérieusement de d'aucunes mains dont on l'attend. Et ce n'est pas, j'en suis un bon témoin, moi le lecteur pressé et lent et répétitif de l'auteur, sans un très, très méritoire et qui veut et qui doit être glorieux, en particulier, après cet universel moment d'atroce effort vers on ne sait de bonne foi, trop quoi, sans, dis-je, un effort dont il sied de savoir gré à qui

de droit, que nous voici à même d'aimer et d'admirer un pareil but si bien atteint

Qu'on se reporte aux tout à fait premières œuvres, *la Robe du moine*, *Ludine*, et qu'on se rappelle les d'ailleurs très simples et très intéressantes affabulations de ces romans. Mais c'étaient tout de même des affabulations, et par l'idée qu'entraîne ce mot, si vous êtes de mon tempérament, vous regrettez avec moi l'emploi de cette forme, pour la déduction d'une en quelque sorte si impondérable, si subtile et aussi si pénétrante matière en chapitres, en phrases et en lignes formant un récit, cette chose d'un récit ! Je ne sache rien, sauf *l'Iliade* et quelques très rares histoires justement classiques, de plus ennuyeux, les contes de fées [ou alors et surtout la Vie des Saints pieux roman armé de toutes pièces avec les nécessaires épisodes et l'indispensable et détestable Psychologie. Bien entendu le talent est à part de ma bien inoffensive sentence et je m'incline, mais je déplore.

Le cas n'est *plus* tel avec Poictevin. Grâce à ce débarras qu'il a bravement procure dans ses livres, la pensée flue pure d'un cours limpide et sinueux sous les mille ombrages fleuris, fleurant et musicaux d'une fantaisie où très souvent chante clair et grave quelque titres exquis de ses récentes œuvres, *Double*, *Presque*, *Heures*, enfin *Tout bas* ravissent par leur comme divinatoire indication, projetant tout le long

du livre un *leit motiv* dont profite en belle et saine lumière la subtilité savante du contexte

L'auteur affecte la plupart du temps cette allure d'un voyage un peu partout dans ses pays aimés, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, un peu de France pittoresque et Paris, fréquemment De ce dernier site, il sait prendre les aspects vrais pour l'artiste et le poète Des vues de Seine et dans la Seine ses aspects verts et roses et noirs d'eau, des barres rouges de soleil et des ombres tendres et opaques d'îlots et de berges, des fluctuations frissonnantes ou ce que l'Anglais dénomme *sweeping* et ce que je traduirais mal, par traînantes ..

Son nouveau volume s'ouvre par une peinture du Rhin à Bâle que *je sens* admirablement ressemblante moi qui n'ai vu le fleuve, là, sanglant, qu'au pont de Kehl . « Sans qu'on se lasse de regarder ce qu'on ne saurait fixer, le Rhin glisse dans une reposante lueur ses ondes qui se déhissent et chuchotent, ses tourbillons, ses moires » Et la magistrale description qui commence par ceci « Le Rhin, à Bâle, passe tel qu'un torrent de silence et un souffle, son eau figure une chrysolithe glaceuse On est d'ailleurs presque gêné et comme à court pour parler en langue vulgaire de ce fleuve indo-germain. Les mots Chrysochloron, goldgrun, suffisent à peine Il faudrait une épithète de la vieille Asie . » s'achève en un tableau gracieux au possible et joli comme tant de bébés

« qui appellent de leurs petits bras, de leur sourieuse mine s'enflant comme de vague désir, ils appellent l'infini même. Ils n'ont, leur divination confuse l'indiquerait, pas encore perdu le sixième sens intérieur »

Et cela continue ainsi : analyses adéquates aux œuvres, on dirait d'œuvres anciennes, bijoux inappréciables d'avares et prodigues musées, soudains retours à de chers tristes souvenirs qu'évoque quelque « bleu soir immaculé auquel la rougeur du couchant prête une profondeur douce », l'image si gentiment obsédante d'une petite fille, l'avenante petite bossue, mille scènes muettes, éloquentes de leur seule émotion adorablement, exprimées et cela finit à Genève, en face du Rhône déjà trop du midi français, par un retour de regret vers le Rhin « Sur ses rives, la mémoire dure du passage miraculé, glorieusement modeste de Saint-Bernard, et cette voie d'eau et cette voix de Saint se convenaient, formidables et sages »

SOUVENIRS SUR LECONTE DE L'ISLE

Je n'ai pas eu l'honneur, dans les derniers temps, de compter parmi les amis de M. Leconte de l'Isle, après avoir été l'un de ses familiers les plus habituels. Une brouille à laquelle tous ceux qui en furent les témoins attristés ne comprirent rien, ni moi non plus, survint entre nous vers 1871. Le caractère extrêmement susceptible de celui que pleurent les lettres françaises en fut-il la cause, ou bien quelque très inconsciente, en tout cas, inconséquence du tout jeune homme que j'étais ?

Admettons ces deux hypothèses, et passons vite sur ce regrettable incident, qu'il était bon toutefois de rappeler en forme de détail pour un tout petit coin de l'histoire littéraire contemporaine.

Lors des heureuses années où il m'était donné d'aimer le maître sans discrétion, il vivait à un haut étage d'une maison bourgeoise du boulevard des Invalides, dans un petit appartement tout plein de livres et de modestes objets d'art. Je dis modestes, mais choisis et témoignant d'un goût sûr, mais res-

treint forcément Il était, dès cette époque, accueillant, non sans de très plausibles réserves, par le temps qui courait alors et qui court encore, mais, dès qu'il vous avait admis, vous l'éliez bien Sa précieuse cordialité vous dispensait de toute révérence outrée et condescendait à une sorte de camaraderie un peu hautaine qui vous mettait à l'aise, sans trop, toutefois, de familiarité

C'était un beau causeur, avec son monocle traditionnel et sa cigarette légendaire, gai tout juste, enjoué parfois, il portait, beau ses cinquante et quelques années, et, à contempler sa large tête hâlée, ses traits hardis et réguliers, son grand front obstiné, son nez droit volontaire, ses lèvres assez fortes, dessinées d'une ligne extraordinairement nette et pure, tout cet ensemble athlétique que confirmait un regard clair, troublant dès qu'il insistait, on eût dit plutôt un Breton, et un dur Breton, qu'un créole La voix se tenait dans une note plutôt élevée, mais qui devenait grave dès que la discussion se faisait sérieuse, seulement si l'ironie s'en mêlait, le *velouté* revenait et l'épigramme n'en était que plus cruelle Quand il récitait de ses propres vers, une haute émotion faisait vibrer tout son être, superbe, et allait frapper ses auditeurs d'une sympathie irrésistible

Beaucoup d'anecdotes sur des gens célèbres qu'il avait connus. Béranger, avec qui il n'avait rien de

commun en dépit de leur fausse ressemblance physique, Lamennais, Vigny, ses vrais pairs, Flaubert, George Sand et Louise Collet

Sa jeunesse fut studieuse, quoique je me doute qu'à son arrivée à Paris, vers l'an de fièvre 1848, il aura bien ébauché quelque barricade ou tout au moins plusieurs constitutions. Il avait déjà des vers en portefeuille, dont, sans doute, beaucoup, peut-être très intéressants biographiquement, et déjà beaux, furent sacrifiés par le goût impérieux du jeune maître

De son œuvre, qu'en dirai-je qui n'ait été dit excellemment, sinon qu'elle marche, après celle d'Hugo, sur le même rang que celles de Baudelaire et de Banville, qui furent, avec lui, nos maîtres immédiats à nous, les Parnassiens, — ce qui se reconnaît bien à nos premiers vers

1870 trouva Leconte de l'Isle prêt à coiffer le képi et à endosser la capote de garde national. Il s'acquitta patiemment de son service, et aussitôt la guerre terminée, se remit aux lettres

Toute sa vie, il ambitionna l'Académie. Et pourquoi pas ? L'Académie est l'objet de bien des risées, méritées parfois. Mais c'est l'Académie ! De même qu'il y a des ducs faits pour elle, ces ducs tant décriés par une presse frivole, il y a des littérateurs sans qui elle ne serait pas. Corneille, Racine, Buffon, Chateaubriand *devaient* être de l'Académie. Molière non !

Lafontaine eût pu n'en point faire partie De notre temps, Musset détonnait un peu dans ce milieu Vigny y eut fait merveille sans les affreux comtes Molé, accrochés à ses grègues Sainte-Beuve et Renan, mixtes, y sont de congruentes individualités Victor Hugo et Leconte de l'Isle voulurent en être, bien que capables de s'en passer En tout cas, l'œuvre forte, classique, chaste, la vie mieux qu'irréprochable, exemplaire, de Leconte de l'Isle, ses mœurs, enfin, tout académiques, dans le plus haut sens du mot, tout l'encourageait, puisque l'y poussait son caprice, à poser sa candidature

Après d'absurdes et injusticiables échecs, il entra dans « le docte corps », mais il fallut pour cela que l'évidence se fît, que Victor Hugo, qui avait toujours voté pour lui, mourût, et que se vérifiât, une fois de plus, l'héroïque citation

Uno avulso non deficit alter

Le poète aujourd'hui nous quitte, plein d'ans et de gloire enviable Il ne quêtait jamais les honneurs, mais voici qu'à la nouvelle qu'il se trouvait en danger de mort, un ministre, un poète, soucieux du bon renom de son gouvernement, envoie, hélas ! trop tard, un grand gage d'estime de la part du pays à celui qui, après Victor Hugo, mérita la palme immortelle et de qui la mort honorée entre toutes

après sa vieillesse vénérée, nous consolerait des deuils violents et des menaces de l'avenir.

On a déjà parlé, dans la presse nécrologique d'hier et d'aujourd'hui, des mots de Leconte de l'Isle Il me semble d'autant plus inutile de les lui reprocher, qu'ils sont justes pour la plupart, et que, quant aux autres, mieux vaut les taire

Pour ce qui est de ses idées politiques et philosophiques et même littéraires en majeure partie, je dois avouer en dépit de toute mon admiration et de tout mon respect, beaucoup d'entre elles n'ont jamais été ou ne sont plus les miennes L' « impassibilité », peut-être exagérée par des disciples indiscrets dont je fus aux primes heures, d'ailleurs, de mon adolescence, mais réelle, en fin de cause, de sa poésie, sa froideur, pour tout dire, toute marmoréenne qu'elle fût, ont quelque chose de vraiment quelque peu étrange en un siècle tout de nerfs et d'émois

On a aussi beaucoup écrit, à propos de sa haine contre le christianisme, comme de sa seule passion palpitante et vivante. Il est question aujourd'hui, pour son âme immortelle, de prières solennelles dans un temple catholique Ce sont là choses saintes et mystères au-dessus d'un simple hommage par la voie de la presse ..

J'estime sage, et je crois bon, et il m'est doux de conclure ces quelques lignes par le témoignage particulier et personnel qui m'est, d'ailleurs, com-

mun avec tous mes confrères, petits et grands :

Leconte de l'Isle est, en tout cas, une noble et rare figure de ces temps-ci et pour tous les temps.

A PROPOS DE DESBORDES-VALMORE

A l'occasion de la mort de Leconte de l'Isle, le poète impersonnel et impassible par excellence, il me paraît intéressant de ressusciter cet autre poète, bien personnel, celui-là, et passionné s'il en fût, Marceline Desbordes-Valmore, et de parler en même temps de l'auteur de *Félicité*, son admirateur militant

M le comte Robert de Montesquiou-Fézensac faisant, il y a quelque temps chez Bodinier, une conférence qui a paru, depuis, très augmentée, en librairie, à propos de M^{me} Marceline D -V. , et la presse a été généralement respectueuse envers cette grande mémoire — et cet illustre nom en train de devenir plus glorieux encore, — et si joliment !

Comme ce gentilhomme, un poète lui aussi, ne sait pas écouter la calomnie ni soupçonner une bassesse, on lui dit dans les journaux qu'il exhume Loisa Puget et on le félicite sur la « belle salle » qu'il a « eue ». Mais pour être un homme poète on n'en

est pas moins l'homme qu'il faut, et je vais finir de croire que M. de Montesquiou est aussi fier, bien que riche et noble, que ce pauvre diable de roturier que me voici. S'il me fallait raconter ma vie, je parie que je me serais rencontré avec lui, dans telles possibilités ou vraisemblances que de droit

Mais parlons après Sainte-Beuve, son compatriote et notre maître, avec Baudelaire, son frère en génie, et notre maître, à la suite de Barbey d'Aurevilly, son contemporain illustre et notre maître, de M^{me} Marceline Desbordes-Valmore que le conférencier, qui a si bien choisi son sujet, a exalté en tout enthousiasme délicat

Elle ne fut pas seulement un grand poète, mais surtout la femme douloureuse et passionnée qui se rêve, se donne, et ne peut plus se reprendre, parce que, dit-elle, en parlant d'un amour peut-être sur le tard relativement et méconnu .

J ai semé ma joie au sommet d'un roseau ¹

vers peut-être le plus extraordinaire de notre langue et de toute la langue humaine ¹

Elle naquit à Douai, ville triste, avec, entre autres merveilles calmes, une toute petite église (Notre-Dame), où il serait désirable qu'elle ait son buste, en attendant sa statue dans cet immense Paris où elle a tant souffert et « monté et descendu tant d'étages ¹ »

M de Montesquiou a parlé, combien compétemment et si bien de la « Sapho chrétienne » mais, s'exprimant devant un public un peu neuf en ces matières, devait garder la discrétion que de droit absolu et de strict devoir Moi, très naïf et très libre, je dis nettement que Desbordes-Valmore fut un des plus grands d'entre tous les poètes

M de Montesquiou l'a d'ailleurs fortement et finement démonté, faisant allusion aux modes ridicules d'alors et à des cœurs sublimes de toujours, buissons où peut chanter quelque pauvre oiselet, mais buisson ardent aussi !

Il a récité de beaux vers de cette admirable créature, de si beaux vers qu'il est trop commode aux sots d'en sourire et très bon aux poètes de s'y retrouver, enfin ! après tant et tant de rhétorique imbécile !

Moi, qui me suis, il n'y a pas longtemps de cela, efforcé pour celle qui m'a ouvert tout un horizon cordial et montré la voie, que faire que de me féliciter de voir, veis une gloire pure et si douce-amère, comme l'a dit M de Montesquiou monter un premier et quel hommage en public à Paris !

Cette conférence a eu encore pour moi l'avantage de mettre tout à fait en lumière et dans son vrai jour un poète que j'aime Qui n'a pas sa légende aujourd'hui pour peu qu'il soit du commun ! J'ai longtemps, quant à ce qui me concerne, passé pour

un monstre tout simplement, pour quelque chose comme un assassin mâtiné de ce qu'on appelle dans les bons endroits un homme « immoral » Je ne sache quelqu'un de quelque marque qui n'ait ainsi son auréole à l'envers N'est-ce pas Victor Hugo, qui, accusé d'avoir le cerveau ébranlé, de boire trop, d'avoir tué quelques-uns de ses contemporains, enfin d'être affligé d'une déviation visible de la colonne vertébrale, résuma un jour en ce distique les diverses incriminations ci-dessus

Voici les quatre aspects de cet homme léroce
Folie, ivrognerie, assassinat et bosse ¹

M de Montesquiou lui est réputé comme le plus original des originaux Un beau livre, *A Rebours*, a même été méconnu au point que le héros, Des Esseintes, un extravagant, par exemple, un détraqué, a quelque temps été pris pour un portrait du fier et charmant poète des *Chauves-Souris* On a pu voir si c'était un excentrique, et la meilleure preuve du contraire n'est-elle pas le choix précisément du sujet de sa conférence, de cette poésie sublime et chaste jusque dans l'expression de la plus véhémence passion ¹

Quant à la poésie de M de Montesquiou c'est aussi délicat que clair, c'est le démenti le plus exquis et le plus haut à ce talent d'*amateur* qu'on lui attribue

dans le monde où l'on est bête Un amateur, l'auteur de ces vers

LYRA

A cette lyre qui s'accorde
Dans les plumes de l'oiseau-lyre
A celle-là seule j'accorde
De moduler mon mol délire

que je détache du si vraiment original poème, *les Chauves-Souris*, et de ceux-ci qui sont pris dans *le Chef des odeurs suaves*, un long, pas assez long encore poème, tout sur les fleurs, qui commence ainsi

FLEUR DÉVOIE

A la Reine qui fut la plus sage en l'année
Le Souverain Pontife offre la Rose d'Or,
Ta poudre, ô diamant, s'y voit disséminée
Comme si du matin le pleur y plût encor

et qui finit comme ceci .

FLEUR VOTIVE

Comme un beau lys d'argent aux yeux de pistils noirs
Ainsi vous fleurissez profonde et liliale
Et tout autour de vous la troupe filiale
Des fleurettes s'incline avec des encensoirs

Je ne suis pas un critique, tant s'en faut, je suis tout enthousiasme et toute passion, moi aussi. Mais j'estime que j'ai quelque bon sens néanmoins et je déclare en terminant qu'en dehors de toute école, de tout système, par la seule force et le seul prestige d'une imagination des plus fécondes et des plus brûlantes, d'une érudition profonde, mais légère et souriante, avec parfois des fleurs, M. de Montesquiou a conquis et gardera l'une des plus belles places sur notre Parnasse. Il a réhabilité les patriciens, ses pairs, tout de même un peu coupables d'oisiveté, et à côté du duc d'Uzès, mort en héros, ce poète grand seigneur, peut, c'est un *professionnel* qui le lui dit, compter désormais sur la réputation, la belle réputation si vaillamment gagnée¹ et sur la gloire¹.

L'HOPITAL CHEZ SOI

Malgré tout, on y revient !

Ainsi je m'étais bien juré de ne jamais plus parler de moi, pas plus en vers qu'en prose La vie se charge toujours de vous contrarier Moi, elle me taquiné, je suis tenté de le dire, *exprès* — et je m'écrierais, pour un peu, comme tout le monde

« Ces choses-là n'arrivent qu'à moi ! »

C'est ainsi que je ne devais plus, dans ma conviction, rentrer à l'hôpital, et m'y voici encore

Chez moi, il est vrai !

De sorte que le moi haïssable, en dépit de tous mes serments à moi-même (toujours !) triomphe sur toute *ma* ligne. Mais j'espère bien que ce sera la dernière fois

Aussi bien j'ai une raison, au fond, d'en agir ainsi pour aujourd'hui Ce sera même, comme on dit en journalisme, mon mot de la fin

Et donc me revoici à l'hôpital, chez moi !

Rassurez-vous . plus de confidences maladeuses, plus de détails « pénibles » Mon mal est bénin

C'est une suite, par fatigues un peu excessives, de celui qui m'a valu cinq mois et demi, rudes alors, d'hôpital littéral tout l'été dernier et un bout de l'automne

Je demeure très en haut dans une très haute maison du quartier latin, et je grimpais naguère encore mes cinq étages d'un pas sinon bien « leste » du moins « joyeux », si vous voulez, d'enfin le faire à *mon compte*, quand, précisément, cet espèce d'abus que constitue pour moi le simple usage un peu suivi d'une ardeur restée, mais d'une jambe qui « s'éteint », procura telle écorchure lente à se cicatriser D'où ce confinement, en résumé peu pénible, mais absolu quand même, et,

Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir,

ennuyeux

D'abord une courte description

Du lieu qui me retient

C'est, quant au parquet qui est de brique, un parallélogramme en long avec, pour ce qui concerne les murs, quelques saillies dont deux pans de soutènement au fond desquels apparaît timidement une fenêtre, non mansardée, mais que l'absence indispensable de rideaux, car, avec des rideaux, comment y

voir ? rend lumineuse suffisamment pour s'y reconnaître vers onze heures, midi. Jusqu'à cet instant du jour, force m'est, presque, pour prendre mon chocolat, lire mes journaux et risquer la pipe du matin — fumer dans l'obscurité, non, n'est-ce pas ? — de tenir la lampe allumée

Un goût plutôt capricieux et une tendance vers le touffu a gorgé les murs de chromos, de photos, paré, pomponné les meubles meublants, deux fauteuils et quatre chaises, de housses (en guipures et au crochet) et le lit, très large, d'acajou massif, d'une dentelle dans les grands prix relatifs. Une machine à coudre, une grande table à presser — lisez « à repasser », servant de table à manger, — une cage où les oiseaux chantent à leurs heures, d'ailleurs charmants et suggestifs à leur manière, ensorcellent mon insomnie et réveillent mes rêves d'après-midi. La nuit, ils me donnent un exemple de sommeil que je suis mal ou peu. Je les observe ou plutôt je les espionne — ils m'observent à leur tour, qui est le bon, et ne m'espionnent pas, et pourquoi le feraient-ils ? je le leur demande un peu.

Mes repas sont suffisants, — mais mes promenades, oh, que non pas donc ! D'ailleurs, le docteur que j'ai, enfin j'ai un docteur à moi, interdit toutes excursions autres que celles indispensables. Et j'ai pourtant tant à sortir pour tant de raisons excellentes et autres ! Mais non, le pied de Philoctète et le genou

de Jarnac sont là qui me clouent, pour ainsi parler

Il est vrai que ma fenêtre « donne sur la rue » Aussi, en me penchant énormément, je vois à ma gauche le sommet de la tour Saint Jacques du Haut-Pas et le faite de l'arbre des Sourds-Muets, tandis qu'à ma droite, très loin, s'estompe la tour Saint-Jacques la-Boucherie Par exemple, si, levant mes yeux de dessus mon pupitre studieux ou rêveur, je contemple « ma vue », j'admire des mansardes et, dans l'une d'elles, Jenny l'ouvrière en train de tresser, immortelles et « perles », des couronnes funéraires Des cheminées sans nombre me font un ciel londonnien ou quasiment tel Et quand je laisse ma fenêtre quelque peu ouverte pour chasser les odeurs de cuisine, de pharmacie et de tabac, ou pour laisser pénétrer quelque air d'orgue de Barbarie, de la sueur impalpable et presque imperceptible s'éparpille sur tout le mobilier qu'elle « culotte » à la longue, sans compter qu'elle sable, en le veloutant de noir discret le papier blanc plein d'encre contournée, sèche ou non, en la déjà point trop belle écriture qui est la mienne

Heureusement, la brosse de chiendent ou de crin, le torchon (qui ne brûle jamais, d'autant plus qu'il est mouillé), le balai, non celui des sorcières, et le plumeau, préviennent en partie et finissent par tout à fait réparer, en même temps que les torts sérieux

de la poussière ménagère, les légères taquineries de cette atmosphère extérieure

De « bibliothèque », point ici Quelques livres, ô mais quels ! De *l'Imitation de Jésus-Christ* à *Manon Lescaut*, en passant par *Vingt ans après*, quelle collection modeste, mais quelle ! un tome dépareillé (Victor Hugo m'a un jour recommandé les livres dépareillés, entre autres tant de recommandations curieuses), un tome, dis-je, dépareillé de *Cromwell*, en deux volumes, contenant tout *Angelo, tyran de Padoue, Bérénice et Bajazet* par Jean Racine (bibliothèque nationale, fondateur, Victor Poupin), vers, proses, revues et journaux de camarades, plus un dictionnaire anglais et passablement de *books* et *magazines* d'outre-Manche et transatlantiques

Moyennant ça et des quotidiens qui sont ma principale dépense après les autres et avec le tabac, on ne s'ennuie pas encore trop

Mais je vous recommande surtout ma cheminée Le dessus de cette cheminée, manteau Louis XV qu'un plâtre peint en marbre noir non veiné simule assez, soutient tout un monde l'Ariane, de Pradier, flanquée de deux vases de verre opalisé, en toute saison fleuris, et d'autres petits vases craquelés et granulés également fleuris, tasses à café, à thé, baguiers, cendriers, deux lampes énormes, en porcelaine, jamais usitées, de pur décor, aux deux extrémités. Au-dessus, une glace dans le mur, entourage de

bois peint en blanc, de style Premier Empire des plus sobres, et bordée de cartes, d'enveloppes, de menus illustrés peu répondus Une Sara la Baigneuse en taille-douce surplombe en un cadre d'ébène avec baguettes d'or et

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide

Des amis rares, d'autant mieux accueillis, me visitent de temps en temps Bonnes causeries dont le prochain est banni généralement.

Bref, l'hôpital, au fond, beaucoup mieux, bien que cette impotence grâce à laquelle je jouis de ces loisirs, d'autant plus enviables peut-être qu'ils sont sans doute moins enviés, me prive de l'honneur pourtant pressant pour le candidat à l'Académie Française que je persiste, pourquoi pas ? à rester, — et du plaisir d'aller faire les visites que de droit à mes futurs collaborateurs du « Dictionnaire de l'Usage »

L'HOPITAL PARTOUT

Il est regrettable, du moins pour une partie peut-être des gens bénévoles qui s'intéressent à mes humbles travaux, que je croie devoir renoncer à toute manifestation littéraire ayant plus ou moins rapport à ma personne ou à ma personnalité. Car il s'est mené tout récemment, pourquoi ne pas le rappeler, en dépit de ma susdite détermination[?] une véritable campagne autour de mon « entrée » dans divers hôpitaux plus ou moins inexactement cités, chacun à son tour, les uns que les autres (Des fantaisistes n'allaient-ils pas jusqu'à mettre au nombre des établissements en question Trousseau, spécial pour les enfants en bas âge ?) J'eusse, c'était la parole témérairement peut-être donnée par moi-même à moi-même de ne plus souffler un traître mot de moi-même, plaisanté de mon mieux à propos des fausses nouvelles d'un tour au moins original. J'eusse même probablement aussi relevé non sans doute la verveur dont je suis encore susceptible, certaines insinuations odieuses, mais qu'on m'a assuré provenir d'un petit

crétin que sa bêtise rend, paraît-il, irresponsable, je le veux bien mais tout de même, lire ceci, par exemple à peu près textuel, c'est raide

« Le poète Verlaine vient de réintégrer l'hôpital un tel (c'était la première fois que des amis pratiquant là m'avaient emmené là) — « Vient, est-il écrit au registre de l'Assistance publique (ledit « registre » n'existe pas bien entendu), comme tous les ans, prendre ses quartiers d'hiver, légendaires » Quoi qu'il en soit et que ceci soit dit en forme de définitif bonsoir à l'esprit de confiance qui a jusqu'à présent formé presque tout le fond de ma « littérature », j'ai peu de choses à dire quant au dernier hôpital où j'ai fréquenté Ce fut immédiatement en-deçà des fortifications nord de Paris, dans un bastion d'octroi flanqué de deux pavillons en l'un desquels je « tirai » six semaines relativement heureuses, très choyées et qui passèrent trop vite sans doute pour très bien faire, même moralement, je le crains

Très choyées, ces six semaines en effet, par les chefs et par les élèves et par le personnel hospitalier, à commencer par le directeur, une ancienne connaissance de chez Alphonse Lemerre, qui voulut bien se mettre à ma disposition pour les mille et un petits détails concernant les menues commodités d'un tel séjour en de telles circonstances

Trop choyées, en effet, ces six semaines-là, plus j'y

réfléchis car la vie est d'autant plus dure quand on y rentre dans cette vie de lettres où il n'y a pas un sou honnête à gagner vraisemblablement, dans cette vie au jour le jour, gielottante ou suante, où d'ailleurs la maladie vous rattrape et vous ramène à l'hôpital pour peu que vous y mettiez de la bonne volonté, ce qui n'a, aussi bien, jamais, hélas ! été mon cas, puisque je suis réellement et cruellement malade de la sorte la plus agaçante toujours, la plus douloureuse souvent et la moins plainte, ou plainte avec des sous-entendus déshonnêtes et méchants, *restant de bonne conduite, hum, hum, hem, hem*, et tous les *et cœtera* blessants et lancinants possibles et surtout à partir de, précisément mon départ, plutôt prématuré, de l'asile presque capitonné où je me guérissais d'un long bobo consécutif au mal initial. Oui, les médecins voulaient me retenir encore quelques jours pour leur besogne, mais je ne sais quel diable alors me tenta dehors et je sortis pour, quelques jours après, me voir gratifié d'une rechute très maligne qui me retient au lit, cette fois, au lit encore une fois *chez soi* et je crois, pour de bon, cette fois.

Entouré de fleurs, ce lit-ci, bercé et réveillé par des oiseaux. Comme le mobilier modeste mais touffu, point milliardaire, mais chaud et frais d'objets gentils, courtépente et dessus de meubles au crochet, tableautins et statuettes ingénus, avec le portrait du

père Hugo sur le marbre, comme il sied, d'un secrétaire, le meuble important de la chambre haute et trois miennes images, photos et lithos, aux murs en point trop mauvaise place. Entouré de soins, ce malade-ci, ce moi chez soi, de soins cordiaux, parfois un peu grondeurs, mais j'ai le soin, moi aussi, de mériter que l'épithète ait lieu, n'ayez crainte et fiez-vous à la méticulosité d'un malade habituel et à mon caractère en général

Et c'est au chant très efficace des oiseaux, en face de l'éclat et du baume discrets des dernières fleurs d'hiver, que j'expérimente, et non dans un lit d'hôpital très dignement acquis certes, mais entre des bons draps intimes et en toute dignité également, une guérison plus morale au fond, encore que physique !

Le docteur, mon docteur, me recommandant le calme, silence, s'il vous plaît, messieurs de l'interview fictive et du reportage à un franc le paragraphe !

LA PRISON NULLE PART

Quelle perspective immense plus de prisons nulle part Pour un passé jusque là obstrué de gcôles de toutes sortes, depuis le symbolique « cachot » du potache jusqu'à l'humble violon du pochard — mais ' c'est la Plaine Saint-Denis — les champs catalauniques, que dis-je la steppe et le désert, neige ou sable, sans fin, horizon vague .

En vain d'aimables « écrivains » ont-ils dans les échos perdus de journaux ouverts comme des moulins . à paroles — divulgué — de toutes pièces et avec des frais d'imagination vraiment extraordinaires — telles fantastiques arrestations sur d'inexistantes voies publiques par des sergents de villes fantômes, d'un être nommé P V , au sortir d'un restaurant imaginaire, au bras d'une *Compagne* qui n'a jamais existé et supplante en pleurs — arrestations suivies de la comparution (du même tonneau) devant des commissaires de police (*ejusdem farinae*) qui relâchent l'être de raison susindiqué, à cause de. son beau talent.

On ne saurait être et avoir été. J'ai autrefois mené une vie passablement aventurière, dont je dus, de temps à autre, subir les conséquences, sans nul enthousiasme, mais sans plus de regret immédiat ou autre. Seulement, depuis, je me suis assagi, ou plutôt les circonstances se sont apaisées autour de moi. Dès lors plus de braves gens à mes trousses pour sauver les mœurs et les coutumes, peu d'ailleurs en danger, et par conséquent, plus d'exempts ni d'écrous que ceux évoqués par des jeunes hommes en quête de copie expresse et de qui mon ferme propos de ne plus m'occuper de moi-même dans ce que j'écrirai dorénavant m'empêche de rectifier, non comme ils l'eussent sinon mérité, du moins peut-être voulu, — les inventions.

Aussi bien l'ère, ce que j'appellerai l'ère des persécutions, on est toujours le persécuté de quelqu'un, créanciers, femmes, voire gens de justice et de police — cette ère-là, donc, semble avoir cessé pour moi. Ce, depuis une certaine « matinée » à Bruxelles en Brabant. Mais la chose comporte peut-être qu'on la narre en quelque détail et voici, en forme de définitif adieu à la « littérature personnelle » qu'il entre dans mes desseins de répudier, la chose.

En 1892, dans les derniers jours de mars, étant à Bruxelles, retour de conférences un peu partout en Belgique et sur mon départ pour ce Paris-ci, je reçus de la part des organisateurs de ma tournée une

invitation à faire tel jour, à telle heure, une conférence sur les ou plutôt la lecture des épreuves d'un volume de moi intitulé *Mes Prisons*, ce, dans la salle de la tantième chambre correctionnelle au Palais de Justice

Connaissez-vous le Palais de Justice de Bruxelles ?

De l'immensité, sauvant de la laideur suprême, une laideur sans pareille, avec un élan réel vers la hauteur et une sorte, en somme, de grandeur sévère qui fait de ce monument *quelque chose* vraiment. Mais, je le répète, sévère par excellence. Voilà pour l'extérieur, voulu, sans borne et réussi comme tel. L'intérieur est plus strictement administratif quant aux corridors, etc., et à leur aménagement, mais il faut constater et reconnaître qu'ils prennent tout de même du pittoresque et point peu, dans l'apparition, par intervalles on dirait savamment ménagés, de gendarmes véritablement très terribles, en dépit de leur jeunesse, souvent imberbe, et en vertu du bonnet à poils et de la longue capote gris foncé qui les assimilent, dans la pénombre, à de vagues grenadiers de quasi vieilles gardes légendaires. Les salles d'audiences sont plus légèrement meublées encore que les nôtres et tirent sur la note noire; sombre les rideaux énormes aux amples verrières; sombre la nuance du bois dont sont construits le siège de la Cour et celui du Ministère public, sombres les tentures des murailles démesurément hautes. La Cour

d'assises particulièrement imposante, d'un imposant qui irait jusqu'au lugubre, n'était la majesté de la Loi toujours belle et harmonieuse, là impliquée dans toute sa puissance.

C'est dans une de ces salles que m'introduisit la délégation du jeune Barreau de Bruxelles. Installé au-dessous du bureau où siègent les conseillers les jours d'audience, je fis devant plus de cent personnes, la plupart avocats, parmi qui avaient bien voulu se glisser quelques dames, la lecture dont il a été parlé. (L'intérêt pour moi, le piquant, peut-être de mon audition, consistait en cette circonstance que vingt ans environ auparavant, sinon dans la même salle, puisque le Palais actuel n'était pas encore bâti, du moins dans la salle exactement correspondante, comme juridiction, à celle du Palais, d'il y a environ vingt ans, j'avais pour deux coups de revolver donnés dans l'ivresse et desquels un seul avait porté, sans gravité, été condamné à deux ans d'emprisonnement.) Mon livre donnait tous détails dont quelques-uns pénibles et durs et tous très francs et des plus nets, sur cette chose ancienne

J'obtins, dirai-je, un beau succès ? Oui, en prenant « beau » dans le sens de cordial, de gagné d'avance. Car je suis un lecteur médiocre et un orateur nul, presque aphone. De plus, l'obscurité, à peine dissipée par une lampe belle mais d'une clarté relativement faible, et l'insuffisance absolue d'une vue déplorable

dès lors, ne contribuèrent pas peu à ma rien moins que prestigieuse performance. Néanmoins, succès, répéterai-je, et sinon beau littéralement, bon succès Bon pour moi ! jusqu'aux larmes d'attendrissement, jusqu'à un presque évanouissement de joie et de juste orgueil en une telle extraordinaire circonstance ! Juger donc ! *Mes Prisons !* dans un prétoire d'une ville ou vingt ans auparavant lues et applaudies !

Et c'est vrai, que je pleurais d'attendrissement, de joie et d'orgueil juste dans une circonstance véritablement si extraordinaire !

Et je vous souhaite des matinées comme celle-là une fois dans votre vie !

ARTHUR RIMBAUD

Arthur Rimbaud naquit à Charleville (département des Ardennes) en 1854, d'un père officier d'infanterie, promu colonel devant l'ennemi, pendant la guerre franco-allemande de 1870, originaire de Lyon, et d'une mère ardennaise. Il fit au collège de sa ville natale, aujourd'hui lycée national, des études non seulement excellentes, mais ardentes, passionnées, si l'on peut dire. C'est ainsi que, non content d'emporter tous les prix de grec, de latin, de dissertation française, l'on a conservé de lui, à titre d'exercice scolaire, un « discours de Charles d'Orléans au roi Louis Onze, pour sauver François Villon de la pendaison », écrit en un vieux français qui ne le cède pas trop à celui, s'il vous plaît, de Balzac dans ses *Contes drolatiques*, et laisse Clotilde de Surville à des lieues et des lieues en arrière.

Rimbaud, au contraire des gamins de cet âge, préférait les livres à tout et possédait, à quatorze ans, toute l'antiquité, tout le moyen âge, toute la Renaissance, savait par cœur les poètes modernes, les plus

raffinés comme les plus ingénus de notre époque, de Desbordes-Valmore à Baudelaire, par exemple, et cet exemple montre bien le goût déjà comme infail-
lible de ce jeune garçon (ce n'était même pas un
jeune homme alors) Car s'il existe une antithèse,
c'est bien entre ces deux noms. Marceline Desbordes-
Valmore, Charles Baudelaire, Rimbaud, sous les
formes différentes, percevait déjà à merveille la
même âme douloureuse et comme une parenté dans
ces deux génies si dissemblables à première vue En
même temps, sa curiosité s'étendait à tout — à tout
ce qui est vraiment curieux et digne d'intérêt Les
mathématiques, par exemple, tout en l'effrayant (à
juste titre peut-être, souvenons-nous), comme elles
sont encore enseignées, je crois, l'attiraient par leur
précision divine. L'architecture, même les travaux
d'ingénieur en dehors de l'art, certaines industries,
l'amusaient à connaître La fin de sa vie devait se
ressentir de ces goûts d'enfance vers une générale
« philomathie », grand mot qu'il affectionnait par
une extrême exception, lui qui était le plus simple en
paroles. en même temps que le plus compliqué
généralement des êtres humains qu'il m'avait été
donné de rencontrer au cours de ma bizarre exis-
tence, car ce fut moins, ô croyez-le ! le désir de s'en-
richir ou le goût des affaires que l'ardeur à savoir,
que l'amour de voir du nouveau et encore du nou-
veau, qui l'entraîna dans la série d'énormes voyages

qui devaient en quelque sorte, remplacer, quand l'âge d'homme sonna pour lui, les extraordinaires escapades de son esprit adolescent

Dès 1873, après déjà maints voyages en France en Belgique et en Angleterre, et plusieurs séjours à Paris, Londres et Bruxelles, il part pour l'Allemagne, où il est vu, en février 1875, à Stuttgart, correct, fureteur de bibliothèque, encombrant les pinacothèques de son amateurisme, qui n'a rien d'un snob, puis c'est l'Italie parcourue en 1876, la Hollande, où il s'engage soldat pour guerroyer dans les Indes. Là, il s'abouche avec des négociants trafiquant vers Aden et Hérat, c'est dans ce dernier pays qu'il se fixe, non sans encore des pointes en Europe, et cette fois plutôt en France, dans son département. On eût dit qu'il se *rangeait*, pour parler bourgeoisement.

Hélas ! l'un de ces retours devait être le dernier à jamais. Atteint d'une tumeur arthritique à la jambe droite, il dut se rapatrier au plus vite en vue d'être soigné comme il fallait. Il subit, à l'hôpital de la Conception, à Marseille, une opération qui parut réussir, puis la fièvre et l'inflammation survenant, la mort s'ensuivit, une mort chrétienne et douce, « la mort d'un saint », dit un biographe qui fut témoin oculaire.

Tels sont les traits principaux de cette vie plus et mieux qu'accidentée. peu de « passion », comme parlerait M. Georges Ohnet, se mêle à l'intellectuelle

et plutôt chaste odyssée Quelque *vedova molto civile* dans un vague Milan, une Londonienne, rare sinon unique, et c'est tout, si c'est du tout Vie et œuvre sont superbes telles quelles dans leur indiciblement fier *pendent interrupta*

Le recueil complet des poésies d'Arthur Rimbaud, qui vient de paraître ces jours-ci, est « enrichi » d'une préface de votre serviteur, en place de l'odieux factum imprimé il y a quelques années chez l'éditeur Genonceaux, en tête d'un volume bâti de bric et de broc, à coup de fausses citations et de fautes typographiques et intitulé, sans souci qu'il existât de par le monde un poète de quelque renom, s'appelant François Coppée, le *Reliquaire* (D'ailleurs l'édition en question fut saisie à la requête même du soi disant signataire de l'horreur dont s'agit)

Dans quelques lignes de ces quelques pages sincères, je réfute plusieurs basses calomnies qui tendraient à faire passer Rimbaud pour une espèce de malandrin, et je m'occupe ensuite de l'écrivain.

Le livre assez compact que présente Vanier au public n'eût, à mon avis, rien perdu à être plus aéré J'aurais, si je m'étais trouvé le maître, arrangé plutôt un dessus de panier, reléguant à part, à la fin du volume, les pièces par trop enfantines presque, ou alors par trop s'écartant de la versification romantique ou parnassienne, et à dire la seule classique, la seule française. (Sur le tard, je veux dire vers

dix-sept ans au plus tard, Rimbaud s'avisa d'assonances, de rythmes qu'il appelait « néants » et il avait même l'idée d'un recueil *Études néantes*, qu'il n'écrivit à ma connaissance, pas)

Les *Poésies complètes* débutent par une pièce tout à fait jeune, presque *jeune fille* les *Étrennes des Orphelins* Il y a là des vers naïfs naïveté, ici, est fleur rare qu'il faut cueillir bien vite sans y penser trop, si vous m'en croyez Il y en a aussi de curieux et de bien faits, et suggestifs, à coup sûr neufs par exemple *la bise sous le seuil a fini par se taire*

Viennent ensuite ce que j'appellerais les chefs-d'œuvre . versification impeccable, pensée neuve et forte, trouvailles extraordinaires, les *Effarés*, les *Assis*, les *Chercheuses de poux*, le *Faune*, *Cœur volé*, le *Sonnet des voyelles*, les *Premières communions*, le *Bateau Ivre* !

Suivent des choses plus jolies que belles et non, comme les poèmes précédemment énumérés, de pur et haut génie toutefois, quand je dis jolies, je n'entends pas dire fades ni banales, Apollon et les Muses me préservent d'un tel blasphème ! Cela signifie pleines de détails plutôt charmants, âprement et gentiment sauvages, tels que

Les lunettes de la grand mère
Et son nez long
Dans son missel

Tels encore que

Comme des lyres je tirerai les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur

et que

Un orchestre guerrier balançant ses pompons,
tandis que les bourgeois, auditeurs de concerts militaires savourent

La musique française et la bière allemande

Et bien d'autres gentilleses, mais fortes et savoureuses.

Le livre est clos par quelques poèmes en prose ou vers libres, très libres, qui ont fait école, paraît-il, mais ce n'est pas leur faute — car ils sont vraiment inimitables dans leur beauté mystérieuse et leur français, qui n'a rien de ronsardisant ni d'exotique — ce qui me semble l'*omne punctum tulit*

Et je vous engage vivement à vous procurer ce livre, un des plus originaux vraiment qui soient, et on peut dire, grâce à la mort si prématurée de l'auteur, unique, aussi bien que par le génie.

Et voici, pour ne pas finir sans une citation vraiment « topique », le fameux *Sonnet des voyelles*, qui n'a jamais eu, dans l'esprit de Rimbaud, que la prétention, combien justifiée ! de faire, à son gré, sous

un prétexte, « parce que », en dehors de toute convention et de toute basse raison de littérature charlatanesque ou captieuse vilement — tout simplement quatorze des plus beaux vers d'aucune langue

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre, E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles,
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences travcisés des Mondes et des Anges,
O l'oméga, rayon violet de ses yeux !

DEUX POÈTES FRANÇAIS

I

ÉDOUARD DUBUS

La mort d'Edouard Dubus qui a eu lieu en pleine place Maubert, au commencement du mois de juin dernier, dans des circonstances presque analogues à celles qui accompagnèrent la fin trivialement tragique d'Edgar Poe, une autre victime de l'opium, m'a, en ce qui me concerne, particulièrement attristé

D'abord c'était depuis plusieurs années déjà l'un des jeunes poètes du groupe que je connais et que j'aime le mieux à Paris Il m'avait, dès le principe, plu par sa gaieté de bon aloi, son esprit des plus fins et la vaste étendue pour un si jeune homme, d'une véritable érudition sans la moindre pédanterie, qui ne lui servait qu'à baser et solidifier en quelque sorte une conversation étincelante « à la Mercutio », comme on l'a dit excellemment, et qui fut un des charmes de cet être charmant. Charmant, — effrayant sur la fin, — sur la fin tout à fait finale. Du simple

alcoolisme, et du tout simple alcoolisme « un vermouth », un madère, la verte de l'amitié, il en était arrivé, le pauvre ami, à l'opium, au haschisch, à la morphine à toute la drogue, exhalante et stupéfiante

Le malheureux ! De Français exquis, clair, lucide, changeant, cette généreuse qualité nôtre, du boulangisme à l'anarchie, il en était descendu aux orgies exotiques des poisons factices, des paradis artificiels, aux abus qu'a flétris et décrits sans y succomber, du moins, lui, Charles Baudelaire !

Mais c'était un poète et comme je ne suis pas un moraliste et qu'on m'accorde d'être un poète (sévère néanmoins par accès pour lui-même et tendrement attentif envers les autres qui me paraissent susceptible de ma sollicitude), je veux parler du poète français, exquisement français, exclusivement français, qu'il fut dans sa grâce première et sa si ingénue perversité, parler d'un poète, c'est surtout le citer

Son unique volume s'intitule, joliment et mélancoliquement *Quand les violons sont partis* En voici deux ou trois fragments qui vous diront mieux que moi

LE MAUVAIS CHEMIN

Le chemin, tu le sais, se désole bien vite
Tous deux naguère, avec d'autres qu'on ne dit pas
Et dont nos yeux pensifs reconnaîtraient les pas
Nous l'avons parcouru tant de fois et si vite !

ÉPAVES

Au premier soir de leur vpyage aventurcux,
Les galions chargés de nos espous en faste
Furent, sans lutte, le jouet d'un vent néfaste,
Et l'Océan d'oubli s'est refermé sur eux

Mais « après » quelque jour d'ouragan, dans les sables
Nus, au milieu des flots béants apparaîtront,
Achevant de mourir de leur obscur affront,
Les gloires qu'on rêva, naguère, impérissables !

CHANSON POUR LA TROP TARD VENUE

La Belle, qui voulez au bois cueilli la fraise,
Savez-vous pas que la cueillette est déjà faite !
On est venu ce fut un jour de folle fête,
Les mains ivres, la bouche en feu, les yeux de braise,
Allez, la Belle, en d'autres bois cueillir la fraise
On dansa tant après avoir cueilli la fraise,
Que la terre naguère en fleurs est nûe et dure,
Le soir, un vent d'orage a brûlé la verdure,
Le feuillage sur vous bruit couleur de braise,
Allez, la Belle, en d'autres bois cueillir la fraise,
Telle ne revint plus, qui fut cueillir la fraise
Entendez-vous donc pas comme le fourré bouge ?
C'est par ici que le Petit Chaperon Rouge
A rencontré le méchant loup aux yeux de braise
Allez, la Belle, en d'autres bois, cueillir la fraise

Le commenter, non ! sinon de dire de ces vers que je les ai choisis au hasard presque puisqu'il y en a beaucoup que je voudrais avoir faits ou inspirés, moi le vieil ami de cet immortel jeune homme qui m'honorait beaucoup de son, en quelque sorte, enthousiasme

« Tu Marcellus Eris ! »

Et qui sait, de toutes les chères ombres qui hantent ma mémoire et mes rêves lucides, celle dont mon réveil me trouve triste vraiment de ne plus retrouver l'ami exqu coast en même temps que non plus le poète de tant de promesses en majorité réalisées dans ce doublement unique volume dont le titre seul est comme une ironie douce à ceux qui ont aimé l'homme et le poète

(Quand les violons sont partis)

II

LE PARCOURS DU RÊVE AU SOUVENIR

par le comte Robert de Montesquiou-Fezensac

Un livre comme il ne s'en est pas produit depuis longtemps. Et à cette époque-ci, toute de menue psychologie après une crise d'intense physiologie, je trouve rafraîchissant s'il en fut, un recueil de vers, d'ailleurs conformes, dans leur structure, aux plus raffinées comme aux plus libres règles de la poésie moderne et actuelle, varié, pittoresque, humain, ce qui ne gâte rien et amusant (dans le sens noble du mot), ce qui sauve tout !

Varié : impossible de l'être davantage, le plan, tout simple, du livre, sinon son titre d'une abstraction peut-être excessive, en fait foi, et ce sont, bonnement et bellement, des impressions triées sur le volet, de voyage un peu partout.

Un succinct avant-propos, à la suite d'une très belle préface de M. José-Maria de Heredia, met bien au courant le lecteur de l'intention de l'auteur qui est d'aborder la reproduction par les mots, de quelques-

unes de ses sensations en présence de telle ou telle scène exotique de la nature ou de la vie, au gré de son caprice ou de son émotion, tour à tour Caliban ou Ariel avec Puck, « lutin, de Robin-bon-diable », pour arbitre des deux inséparables individualités qu'est l'homme, l'un railleur, l'autre gobeur, le troisième l'un et l'autre non sans de la vraie raison pour sublimer son gros bon sens

Et allègrement, l'auteur se met en route, muni, non toutefois encombré, des illusions presque nécessaires en pareil cas, c'est pourquoi le ton de ces vers d'un poète connu plutôt pour son abondance en lyrisme expansif en même temps que pensif, comme il le dirait lui-même avec son goût exubérant de l'allitération, ton à la fois descriptif tout d'abord et, bien entendu, ironique et romanesque. Descriptif et de la bonne manière, comment eût-il pu en être autrement, avec ce culte de Théophile Gautier que fait si bien d'avoir l'auteur de la dédicace de la première partie de son livre à la fille du prestigieux reproducteur, par la plume de l'Orient et de l'Occident de *Tra los montes* au voyage en Russie, vus en poète et en peintre ?

A l'illustre évocatrice de la Chine il convenait de présenter, en cadeau délicat, cette Bretagne millénaire comme la Chine, de mœurs immémoriales facilement tournées en légendes ingénieuses, et allée aussi, au lieu et place de toits à sonnettes éoliennes,

de « Klôc'heis » à jour qui, s'il le fallait, au cas de grandes luttes nouvelles, sonneraient plus encore pour la vue que pour l'ouïe, comme dans le 93 d'Hugo, ce voyeur

Dans de très hautes strophes, Ariel s'enivre de la gravité des paysages

Et des fins batelets
Glissant sur l'onde pure
Il lui plaira de voir flotter dans les lointains
Leurs triangles rougeâtres
Dont l'épouse, l'hiver, rumine les destins
Près du déclin des âtres

Puis Cahban, après avoir essayé de ricaner des bons saints de la superstition et las de n'avoir pas trop trouvé de touristes anglicans néanmoins s'en va, triste enfin !

Ainsi je suis allé venu
Sur la grève âpre ou chéiussable,
Mesurant la beauté du sable
Aux confiances du pied nu

Sans que Puck ait eu grand besoin de congédier, ainsi par trop, l'âme et la chair en ce premier conflit.

Et, sans plus analyser ce livre nouveau d'un auteur déjà connu pour ses exquises maladresses que je soupçonne d'être un peu bien voulues, et surtout

pour ses véritables qualités de poète au-dessus même de son rythme sûr et de sa rime ingénieuse, laissons-nous aller à sa suite parmi les moulins, les architectures et les maîtres peintres d'une Hollande qu'il fait bien sienne et telle qu'il lui prédit en cet

Adieu, sois aux mille ailes
Des moulins frères
Que l'air fait s'affoler
Au point que, pour des guerres
Comme naguères
Au lieu de l'inonder tu pourrais t'envoler.

A travers les pics et leurs neiges, de l'Engadine, où, par exemple, Caliban prend une rude revanche et s'amuse comme il faut de tout le snobisme (mot qui au fond veut dire bourgeoisisme et embourgeoisisme plutôt encore) des Tartarins moins bonhomme ou des Obermann d'imitation aux ébats de qui chaque « Season » assiste, impassible, du haut des nobles neiges éternelles. Exemple, ce quatrain du plus pur motif

Les pauvres ne sont pas, au fond, si malheureux
Qu'on dit, quoi qu'il se puisse ;
Car enfin dans la vie, ils ont ceci pour eux,
Pas d'argent, pas de Suisse

Également il y a des vers, et même de superbes,

d'Ariel et de Puck coalisés contre cet impudent Caliban.

Oui, vos vallons pour vous ont des bontés fatales,
C'est pour vous inhumer qu'ils se sont faits si beaux,
Car les embrassements de vos glèbes natales
Sur vous se fermeront en maternels tombeaux

Et tant de beaux et de beaux et coetera Et pour
en finir avec une énumération où ma prose serait à
la fin un « guide » par trop insuffisant entre une
Venise assez maltraitée par Caliban et dont Ariel
s'engoue parfois, et un Alger où ce sont de brillants
et profonds paysages à côté de divertissants bazars,
voici un Londres pour tous artistes et poètes et un
« London » pour autant de Perrichons que faire se
pourrait,

Je voudrais bien écrire une chose sur Londres

Hélas ! comment m'y prendre ?

Comment rendre ?

Comment fondre ?

Et il « s'y prend » fort bien, je vous en réponds,
moi qui connais et qui aime Londres presque « jusque
dans ses verrues » (*negra sum, sed formosa*, ainsi
que dit, d'après le *Cantique des cantiques*, l'épigraphe
de cette partie du livre). Et il rend à merveille le peu
de ridicules dont s'originalise encore le Londres si

différent de celui d'il y a seulement vingt ans, que j'ai connu et aimé aussi. Et il « fond » comme il faut « dans ce brouillard de lantance », les toilettes d'ailleurs de moins en moins criardes des misses et des ladies enfin quelque peu parisianisées, les fines beautés féminines de là-bas, et les toiles préraphaélites ou botticellesques des galeries mystico-claudiales des grands clubs ou des musées privés.

Je dois conclure. On est en droit de se demander si ce nouveau livre de l'auteur des *Chauves-souris* et du *Chef des Odeurs suaves* est un progrès sur ses premières productions. Je réponds qu'il faut attendre encore avant de juger ce cas très sérieux et très curieux d'un homme jeune, riche, porteur d'un grand nom, se livrant, cette fois, à la critique ouverte et franche.

M de Montesquiou à la verve, parfois trop, mais qu'il persévère donc dans ce défaut, si c'en est un, à en croire certains constipés ! A en croire d'autres qui sont des ennemis, n'en a pas qui veut et c'est un luxe de plus ! et d'autres qui sont des amis, entre qui moi, par exemple, et qui lui crient : allez donc ! et c'est ainsi qu'on va à la postérité, quand on a, outre la verve qui importe, la bonne et forte volonté d'encore mieux faire, toujours !

DEUX POÈTES ANGLAIS

Arthur Symons — L. Cranmer Byng

Au moment où l'on pourrait se sentir las et comme vraiment un peu obsédé des Scandinaves que l'on nous sert après les Slaves, eux-mêmes précédés dans cette voie de l'admiration badaude (snobisme, si j'en crois mon dictionnaire boulevardier, qui consiste en une lecture de quelques journaux boulevardiers), par tels Anglo-Saxons et Saxo-Anglais franchement, mais, eux, simplement ennuyeux — c'est une douceur, c'est un charme, c'est mieux encore, c'est la rentrée dans la nature pour un artiste sincèrement épris de son art, que de lire d'outre-Manche des poèmes clairs comme du Byron, exquis comme du Tennyson, un peu élevés aussi à l'école de notre Gautier, de notre Baudelaire et de notre Banville. Non sans que la nécessaire, j'allais dire la légendaire, la traditionnelle ou si, comme moi, vous préférez, la belle, la noble, l'essentielle mélancolie de ce pays de rêve. et de réalité, n'ait là pris place

M. L. Cranmer Byng, éditeur d'une toute nou-

velle revue anglaise, *The Senate*, en très grande partie littéraire et artistique, sans parler des très intéressants articles politiques dont l'appréciation n'a d'ailleurs que faire ici, vient de publier, sous le pseudonyme de « Paganus », un volume de vers intitulé *Poems of Paganism*. Nous voilà donc bien prévenus (en outre du vrai nom de l'auteur soulignant le pseudonyme), et nous n'avons ici rien à faire avec des brumes renouvelées d'Young et moins encore d'Ossian — brumes un peu bien factices, d'ailleurs ! celles-là surtout, peut-être. Et l'intensité, sinon la joie parfaite (où est-elle ?) de vivre est tout le sujet de ce recueil de « lyrics ».

Mais si le titre nous laissait encore même l'ombre d'un doute quant au ton général du volume, le prologue même, dont voici quelques fragments, nous édifierait dès le premier mot, c'est bien ici le cas de le dire, complètement

Phébus, où que tu luises, la joie s'ensuit. Le cœur de l'homme s'éveille à la musique et chante

« Heureux sont les rayons qui sont ceux de Phébus-Apollon,

« Dorées les heures de joie qu'il apporte !

« Dieu du matin au cœur fort, qui aimes la Lyre, les ténèbres et le mensonge frissonneront et fuiront, le crime au manteau d'ombre prendra l'alarme dès ta présence, la Terre s'éveillera du sommeil à ta vue

*« Dieu du vrai, qui brilles clair en plein jour,
lumière de l'âme qui as erré dans la nuit, Phébus,
oh ! écoute, toi, dieu du mal de l'amour, seigneur du
délire de l'incommutable Eté ! »*

Je ne crois guère et je ne puis même croire qu'il y ait dans ces strophes plus de pente aux ibsénismes dont nous jouissons, que de droit ni que nature Et j'emploie à dessein ce mot « nature » puisque la chose nature, pardieu et de par Dieu ! nous en provenons, découlants ou rayonnants, selon les cas et les gens, et ce terme « que de droit », pardieu et de par Dieu ! aussi, signifie qu'il n'y a pas d'atavisme qui tienne, que l'éducation, que la Tradition sont tout en la plupart des cas et dans celui de l'Art, exclusivement On nous ennuie à la fin, on nous assomme, on nous... emmiellerait si nous n'étions les familiers des abeilles, nous qui saurions au besoin répondre avec un rayon de soleil aux breneuses, aux brumeuses insultes, si vous voulez, vous voulez ! dont on assaille nos lumineux et parfumés envols !

Et puis j'aime — peut-être suis-je partial ici et martial dans la proportion, hélas ! insuffisante d'un vieux rimeur qui porta les armes, — ce début

A un poète patriote,

où l'auteur évoque, en pleine Angleterre moderne,

dans un monde s'usant parmi le désert de la pensée, le poète qui ait « la passion de Catulle, l'âme séraphique de Shelley, le sublime cœur rebelle de Byron ! »

Et j'aime encore la *Prière pour la Paix*, où le poète se rêve et se crée un ossuaire parmi les pavots, pour y reposer enfin sa tête fatiguée et son cœur las, où il puisse tout de même, au bout de tant de vie et de pensée, dormir du vrai, vrai sommeil. Non, ce livre n'a rien qui nous ennuie, qui nous décourage surtout. Moyennant des conclusions qui ne sont pas miennes, puisque je suis chrétien, il fait son livre *humain* et glorifié d'intensité, tout en souhaitant le repos, avec le regret, je le répète, *tout de même*, de la vie, — en païen effectivement, en épicurien, ajouterai-je, dans l'acception noble de l'épithète. Ce repos n'est pas celui auquel j'aspire, qui est l'éternel éveil dans l'éternelle Charité, mais il est, il fut celui de bien des grandes âmes...

Date manibus lilia plenis !

Avec M. Arthur Symons, c'est le Paganisme aussi qui nous occupera, puisque nous sommes en train de constater ce symptôme, dans notre actuelle poésie *vraiment* contemporaine, de l'abandon, de la part même des Spleenitiques par excellence, en face de cette adoption et ces adaptations tout factices

chez nous, d'un vague, imprécis, au fond, très banal art « pessimistic », comme l'exprime si bien le Paganus de tout à l'heure, — de l'abandon, dis-je, par les Anglais, pour bien préciser, des vieilles formules romantiques par trop moisis et des socialismes de convention où nous avons l'air, nous, de nous reprendre, à l'aide des littératures en retard, du Nord et de l'extrême Nord.

Nuits de Londres, ainsi s'intitule le nouveau livre du délicat et vivant poète. Mais n'allez pas en conclure à des ténèbres de « fog » et de « mist », à des scènes lugubres ou brutales. Imaginez ou, comme dit l'Anglais, « réalisez », au contraire, tout le raffinement et tout l'éclat de la vie nocturne d'un fantaisiste élégant, épris du joli, du coquet — et du Beau, parmi les splendeurs d'un Londres intelligemment viveur, d'un Londres moderne à l'extrême et le plus parisien possible, avec la nuance anglaise, toutefois, distinction suprême, veux-je dire, dans le style, joyeux parfois, léger, qui sait sourire et badiner sans jamais « s'emballer » jusqu'à même un soupçon de gaieté quelque peu grasse.

Du reste, dans un « Prologue » des plus prestes, l'auteur nous met loyalement, et si gentiment ! au courant du ton général de son livre :

Ma vie est comme un music-hall où, dans l'impuissance de la rage, enchaîné à ma stalle par un enchan-

*tement, je me vois moi-même, sur la scène, danser
pour amuser un music-hall*

*C'est moi qui fume cette cigarette et qui regarde
les danseuses tourner, et pour lant c'est moi-même que
je vois à travers la fumée de la cigarette*

*Moi-même qui tourne et sautille, peint, douloureusement gai, une chanson vide sur les lèvres dans un
rôle de jour de fête moi, moi, cet être qui tourne et
sautille*

*La lumière flambe dans le music-hall, la lumière,
le bruit, qui nous fatiguent L'heure suit l'heure, je les
compte toutes, traînantes, criantes et bruyantes Ma
vie est comme un music-hall*

Donc nous voilà prévenus nous avons affaire ici à un artiste-poète ou à un poète-artiste (plutôt !) qui se distrait de l'immortel Ennui dans toutes les diversions que les sens plus encore que l'imagination peuvent lui procurer les sens surtout visuels et auditifs ! C'est, je crois, du paganisme, et bien que le mot ne soit que sous-entendu ici, la chose y est bien.

Cette fois, non plus comme dans l'autre occurrence, il ne s'agit pas de combat ni même de victoire contre l'oppressif sentiment qui créa les splendides mais si tristes grandes œuvres du commencement de ce siècle Non, nous sommes en pleine fête, en fête vraie, dame ! une fête avec ses dessous de lassitude et d'amertume, mais sans visible ni sensible

remords (remords, pourquoi, d'ailleurs ? puisque nous sommes en plein paganisme !) Mais une fête non seulement londonienne ·

Je vous ai vue
O reine, un soir,
Toute vêtue
De velours noir
Je vous ai vue,
O reine, un jour,
Toute vêtue
De noir velours

comme faisant si bien chanter au Buckingham d'Anne d'Autriche cet aimable vieux romantique d'Auguste de Chatillon, qui ne fit pas que la *Levrette en paletot*
Mais une fête encore parisienne,

Spirituelle en tout, parisienne et bonne,

ainsi que dit un vers de moi de je ne sais plus quand,
mais une fête vénitienne et padouane jusqu'à cette prière au célèbre saint local ·

Saint Antoine de Padoue, que je porte sur moi en effigie, écoute ma prière Bon saint qui trouves ce qui est perdu, je te prie, rapporte-moi son cœur . je l'ai perdu hier !

Mais, naturellement, c'est encore à Londres

qu'erre cette brillante fantaisie, qu'elle se plaît le mieux, en chants exaltés, témoin ces premiers vers du volume, à la suite du Prologue plus haut cité

A une danseuse
Intoxiatingly !

(un adjectif intraduisible, comme qui dirait « enivrément », « grisément » ou mieux (ou pire) « soulement »)

Ses yeux à travers les lueurs de son pied luisent (le vin d'amour, le vin de rêve !) ses yeux qui luisent pour moi

Et ce sont des noms de personnes (toutes, sans doute, la même, osons l'espérer au nom de la sainte Fidélité), de personnes charmantes, noms charmants et combien suggestifs dans tous les cas, Lilian, Noria, Muriel (Il me semble me ressouvenir de ce dernier nom, peut-être bien même un peu de la personne, charmants tous deux, personne et nom)

Vivre d'amour et de roses,
Mais si la rose était Muriel !

conclut le poète dans une odelette qui a bien raison d'ainsi finir. .

Dans les nombreuses pièces à propos de Paris, il faudrait citer bien des choses ; mais je dois me bor-

ner . Voici, pourtant, en entier, un poème sur Yvette Guilbert qui me paraît un pur chef-d'œuvre et un exemple « standard » de ce que peut M A Symons quand son vers s'élève, enthousiaste ou attendri, accident fréquent

*C'était Yvette Les joyeux Ambassadeurs étincellent,
ce dimanche de la fête des Fleurs Il y a des fleurs,
aussi des fleurs vivantes qui éclosent une nuit ou deux
avant que les parfums ne s'en aillent. Et toutes les
fleurs de toutes les voies de la cité, rient, avec Yvette,
en ce jour des jours Rue avec Yvette ? Mais je dois
d'abord oublier, avant de rue, que j'ai entendu
Yvette Car les fleurs se fanent devant elle voyez, la
lumière meurt sur cette pauvre joue et la laisse pâle
Et un frisson glacé me prend comme elle chante la
pitié pour les êtres humains dont on n'a pas pitié, une
tristesse au delà de toutes les larmes, des pleurs qui
reproduisent les rides de la suprême grimace*

Il y a aussi dans l'assez gros volume que forment ces *Nuits* qui tiendraient plutôt, pour la variété, le pittoresque et le haut amusement des *Mille et une Nuits* que des *Nuits* d'Young plus haut rappelées, — des interludes de campagne et de nature *La Vallée de Llangollen*, par exemple

*Aux champs et aux prés encore ! Il y a un oiseau
qui chante à mon oreille Messages, messages !*

La verte chanson fraîche que je tiens à entendre

Ce me siffle du haut d'un arbre Messages, messages ! C'est la voix du jour, c'est la voix de l'herbe et des arbres !

C'est la joie de la Terre du haut du ciel, des arbres, la voix d'un oiseau me chantant dans l'éclat du soleil Messages, messages !

Vous le voyez, la Lyric de M Arthuri Symons, comme celle de M Cranmer Byng, sonne haut et clair dans le plein air de la joie et du souci de vivre. Tous deux ils sentent et ressentent, et le chantent sur la corde d'or ou sur celle d'airain, au gré de l'occurrence ou de leur fier caprice !

Et j'ai pris en exemple de belle clarté et de verve vaillante ces deux jeunes poètes, parce qu'ils me semblent, d'entre leurs d'ailleurs remarquables et très remarquables compatriotes et rivaux dans l'Art divin, rendre le mieux, le plus énergiquement, la tendance bien caractérisée des écrivains actuels anglais, rimeurs ou rythmeurs en tête, — comme toujours, et comme partout — vers un art de plus en plus défini, plus plastique, plus sonore aussi, et, parallèlement, en un mot, se rapprochant de notre effort latin à nous tous de bonne volonté, de ce côté-ci de la Manche, dans le cher français resté lumineux, direct qu'y écrivent et lisent encore ceux de l'Élite.

Je suis l'ami absolu, sinon le complet partisan des poètes de la « brigade » dite École Romane Je pactise avec leurs audaces classiques en ces temps de témérités d'autres parts Je ne suis rien, moi, qu'un homme continuant l'œuvre qu'il pense avoir bien inaugurée et veut mener à fin au moins honorable — et honorée¹ Et c'est pourquoi, dans cette occasion exceptionnelle, je désire que ces miens chers camarades fassent exception à leur rigorisme que j'approuve sans en approuver tout à fait toutes les décisions

O n'exilons personne¹

Qu'ils me permettent de leur dédier, en forme de transition devers l'entente raisonnable, cette petite étude qui n'est peut-être pas pour leur trop déplaire Ils y verront que, jusque dans la docte Angleterre qu'ont faite depuis des siècles et des siècles l'illustre Oxford et la célèbre Cambridge, on n'a pas besoin, pour être paen, c'est-à-dire ami des belles formes et des beaux mots, de trop évoquer les Dieux de la Mythologie grecque et qu'on peut ne pas risquer de passer pour pédants et faire tout de même de beaux vers classiques et antiques (je veux dire exquis et forts) même dans une langue qui n'est pas celle de Ronsard Il est vrai que c'est celle de Milton

Juillet 1895

CHAMBIGE JUGÉ PAR VERLAINE

« Chambige n'est pas et n'a jamais été ce qu'en littérature il est convenu d'appeler un décadent. Il fréquentait avec les psychologues, avec leur œuvre tout au moins. Je ne connais pas l'affaire Chambige dans tous ses détails, lisant peu les journaux. Mais, d'après ce que j'en entends dire, l'acte du condamné est inapprouvable au fond. Aussi bien, je trouve ridicule, tant de la part d'un homme de robe que de celle d'un homme de plume, d'accoler à un meurtre, en vue d'un verdict juridique ou psychologique — encore ce mot ! — l'étiquette d'une École littéraire quelconque »

CONTRAINTÉ ET LIBERTÉ

« Quelle est la meilleure condition du bien social, une organisation spontanée et libre ou bien une organisation disciplinée et méthodique Vers laquelle ces conceptions doivent aller les préférences de l'artiste ? »

Réponse de Verlaine (Paul)

« L'organisation disciplinée et méthodique en attendant que l'autre soit possible ce qui me paraît un rêve Je suis en fait de politique générale de l'avis de Joseph de Maistre, le rêve de Bakounine n'étant pas encore réalisable »

DEVOIRS D'HISTOIRE DE FRANCE

par E Delahaye

Nous sommes en retard pour parler d'un livre que plusieurs de nos confrères de la presse ont signalé déjà avec éloges *Devoirs d'Histoire de France* voilà un titre bien modeste, — trop modeste, à notre sens, modeste jusqu'à l'injustice, — l'auteur, M Ernest Delahaye, a été mal inspiré peut-être, — qu'il nous permette de le lui dire en toute amitié, — par les habitudes tyranniques contractées dans l'enseignement, en donnant à son bel ouvrage ce titre et cette destination étroitement pédagogiques C'est un livre d'enseignement, soit' excellent, d'une utilité incontestable pour les élèves intelligents et pour les jeunes maîtres mais c'est aussi, et plus encore, un livre de philosophie historique, que ses qualités hautement littéraires, la netteté, la hardiesse, la clairvoyance de ses vues destinaient au grand public M Delahaye a l'air de s'imaginer que les enfants, seuls, ont besoin de *comprendre* l'histoire, et, dans son excessive politesse pour ces grands, ces vieux enfants qui sont les

hommes d'aujourd'hui, il feint de ne pas avoir écrit pour eux, — comme superflues, — ses explications si lumineuses de la fusion des races, de l'implantation géniale du christianisme, du rôle providentiel, — accepté ou non, — du rude Clovis, de l'action gigantesque de Charlemagne de l'avènement et de l'écroulement des dynasties, de la lente et laborieuse fortune capétienne, il n'adresse qu'aux collégiens sa belle comparaison, si concluante, de la corruption antique avec la saine rigueur du moyen âge, c'est pour eux qu'il démolit, — avec quels biceps et quelle tranquillité! — le fatras de préjugés amassés par l'esprit encyclopédique sur l'origine de notre civilisation, qu'il dégage enfin, — et je crois bien qu'il est le premier, — le véritable caractère de la Renaissance

Mon cher Delahaye, la jeunesse studieuse profitera grandement de vos *Devoirs*, mais je prétends que les adultes, les mûrs, les graves, les sérieux, doivent non moins les lire pour perdre une foule d'erreurs un peu partout ramassées, respecter leurs ancêtres et aussi leur patrie, comme vous le faites, en bon fils, point aveugle et point ingrat

J'ajoute que la façon dont votre Histoire nous a amenés jusqu'au xvii^e siècle, nous fait désirer vivement l'apparition de la deuxième partie dont vous nous donnez le programme et que vous nous promettez pour tantôt

LES INTIMITÉS

par François Coppee

Les lecteurs du *Hanneton* connaissent la plupart de ces petits poèmes d'amour, parus ici même et que l'auteur du *Reliquaire* a eu l'heureuse idée de réunir en un mignon volume. Je n'insisterai donc pas sur ces vers exquis, extrêmement raffinés sans apparence d'effort et même avec une délicate affectation de laisser-aller élégiaque, que raille par instants une légère note d'ironie triste.

Aussi, après avoir constaté le grand progrès des nouveaux vers de M. François Coppée sur ses premiers, si remarquables pourtant déjà, et loué sans réserve la discrétion habile autant qu'exquise de ces petits chefs d'œuvre voluptueux, me bornerai-je à mettre sous vos yeux le délicieux prologue — inédit ici — des *Intimités*.

Afin de louer mieux vos charmes endormeurs, etc

Cette citation dispense de tout commentaire et j'ai, n'est-ce pas, raison de m'arrêter là

LES BIGARRURES DE L'HONNEUR

A la 10^e Chambre, trois juges, le président, flanqué des assesseurs, magistrats curules, un substitut, magistrats debout, un greffier, concierge de Thémis, plus quelques municipaux, avec le nombre de témoins requis, ont pris place dans le but de juger un nommé « Raizonville ». Ce Raizonville n'est pas un ceillet blanc Il n'a pas, comme le prince de Vitenvale, des relations apostoliques Il ne fait pas de jolis vers comme P -B Gheusi La corsetière de Paul Deschanel n'a pas l'honneur de comprimer son abdomen, car, c'est pour tout potage un souteneur — un dangereux souteneur, même, à ce que dit la prévention En d'autres termes il n'a pour moyens d'existence que des prélèvements sur l'amour appointé Quand Vénus Vulgévagues cesse de pourvoir au besoin du jeune homme, celui-ci perpètre des attaques nocturnes, modes simplistes d'acquérir la propriété Bruant nota

cette psychologie rudimentaire des boulevards extérieurs.

Pendant qu' t'étais à la campagne
En train d' te faire cautériser
Au lieu ed' rester dans mon pagn
Moi j' m'ai mis à dévaliser

Le « nommé » Raizonville est aimé « comme un empereur, comme un tsar » mieux peut-être, car nul soupçon d'égoïsme n'entache les sentiments que lui fait paraître la péripatéticienne dont il vit. Cela va jusqu'à l'abandon le plus complet de soi et fait parler un peu les délicatesses des hommes de M. Bourget.

Donc ce « dangereux » Raizonville était poursuivi sous la prévention d'avoir tiré sur une pierreuse, Louise Mouranvale, qu'il ne trouvait pas assez docile (ô pudeur), un coup de revolver. La rixe ayant par hasard attiré des agents, ceux-ci avaient arrêté Raizonville. Devant le tribunal, ils furent formels et très affirmatifs sur le coup de revolver ainsi que vous le pensez bien. Un agent est nécessairement affirmatif quand il s'agit d'expédier en prison un pauvre diable : c'est le métier, brave homme au demeurant et susceptible de bien faire quand il a fini de déposer, mais à la barre il inquisitionne avec fureur.

Aux agents, succéda M^l Mouranvale qui leur

déposa un démenti absolu Elle soutint que jamais il n'y avait eu — au contraire — le plus léger dissentiment entre elle et Raizonville, que les sergots faisaient erreur Malgré les objurgations du président, elle s'entêta dans ses dires, sur quoi le substitut Castaing (sévère et juste comme Petdeloup) se leva requérant la condamnation de Louise Mouranvale, pour faux témoignage

Sur quoi le tribunal de rendre un jugement qui condamna la pauvre fille à six mois de prison et d'ordonner son arrestation immédiate

Comme elle sortait, escortée de ses gardes, elle s'écria subitement dans un mouvement de fierté

— Au moins j'ai du sang

— Que dit-elle ? exclama le substitut qui, naturellement ne comprend pas le faubourien — qu'on la ramène !

— Je dis que je suis une femme, ricana la pierreuse.

Et l'homme au jupon noir continue à ne pas saisir la poésie du geste et du cœur

M le substitut Castaing

AUTOBIOGRAPHIE

Paul Verlaine est né à Metz comme par une menace de la Destinée qui l'a toujours ballotté, privé en quelque sorte de patrie même « Carnoto consule », en dépit de telle belle et bonne option

A l'âge où l'on se décidait, sérieusement, pour les Lettres ou pour les Sciences, son goût pour le grec et le latin l'emporta sur son amour héréditaire de l'épaulette, car son rêve était d'être officier comme son père Sa mère d'ailleurs, n'ayant que lui comme garçon, en voulait faire un avocat ou un ingénieur Il tourna poète Eut-il raison ?

Sa vie ? Elle est assez connue et mal C'est un homme à bons moments et à quarts d'heure moins bien D'où de naturelles péripéties qu'une manière de fatalité, qu'autrefois il appelait être « saturnien » et qu'à présent il nomme moins baudelairement le train-train de l'existence, commande Il est dans la cinquantaine, et sauf un « bon coffre », sa santé est précaire rhumatismes, etc

Hôpital Broussais, le 21 août 1893

RÉPONSE A L'ENQUÊTE SUR LA CRISE DE L'AMOUR

1° L'amour est-il vraiment aussi malade que le disent les romanciers et beaucoup de gens du monde?

2° Quel serait le remède pour revenir à l'amour d'autrefois ?

« Les philosophes grecs aimaient les belles formes Leur cœur s'attachait de préférence aux nobles lignes que les beaux éphèbes déployaient dans les exercices du gymnase Socrate aimait à s'entourer de figures idéales et se plaisait à les regarder Sa morale lui en paraissait rehaussée Virgile eut toujours un goût très vif pour les jeunes Romains Ses églogues ont consacré le souvenir de ses passions et de ses jalousies. Certes, tout cela est hautement idéal Mais quelques esprits délicats de nos jours, heurtés par le côté basement matériel de l'amour, par le prosaïsme des rapports journaliers, frappés de l'incomplet des formes féminines, du manque d'esthétique de leur amitié toujours peu sûre, ont

jugé que la passion ordinaire ne pouvait jamais atteindre a ce haut point de désintéressement où se joue l'amitié entre hommes L'amitié-passion, voilà le remède que vous cherchez »

A LA BONNE FRANQUETTE¹

par Gabriel Vicaire

Le poète, toujours savoureux, le traditionnel et pieusement de son pays, des *Emaux bressans*, le presque et tout à fait mystique, si léger et plus profond que de prime abord, du *Miracle de Saint Nicolas*, l'auteur absolument beau — comme le Schakespeare délicieux des féeries, de *l'Heure enchantée*, le satirique indulgent, mais que fin et malicieux, des *Déliquescences*, nous donne aujourd'hui, à cette heure d'écoles et d'« escoliers » avec tous les *s* et tous les *ch* moyenageux et renaissants, le plus simple et le plus bonhomme de ses livres. — comme qui dirait une protestation à l'adresse des « écritures » qu'on lit et des « lucs » qu'il faut entendre sinon écouter

Le titre même de cette œuvre de gloire, envolée et toute jolie *A la bonne franquette*, dit assez l'esprit qui a présidé à la création tant de petites

¹ Cet article parut dans *La Lorraine Artistique* du 10 janvier 1892.

mais extrêmes merveilles de grâce et de belle et de bonne humeur

Le volume consiste en plusieurs parties, dont la première se compose de vingt-cinq ballades, dédiées à François Coppée, par voie, consciente ou pas, voulue ou non, de revendication en faveur de la clarté, de la netteté française tellement méconnues et, *risum teneatis* ! méprisées, exclusifs ou *néants* (si je puis forger ce participe pour les besoins de la cause) — clarté, netteté, dont mon cher ancien compagnon du Parnasse et de ma jeunesse représente bien, avec toutes ses qualités et ses rares défauts, le pour et le contre

Et qui, en effet, bien conformes au titre général du volume et à l'idéal littéraire, évoque par le nom du dédicataire des Ballades, ces Ballades elles-mêmes ' Claires, nettes, le sont-elles assez et jamais trop, dans leur raideur fraîche et parfumée et veloutée de pêche et de prune ? Droit au but ils volent, ces vers, traits primesautiers, d'esprit franc du collier, pointes de sentiments délicates et discrètes que barbelle bien decol et delà quelque malice sans fiel mais sans trop parfois d'inutile clémence :

Au long des sentiers fleuris,
Avec ma petite muse

Quand on m'aura bien enterré

Un des plus grands mérites peut-être, entre tant d'autres, de ces ballades d'ailleurs irréprochables comme forme classique et comme parfaite correction intrinsèque, c'est, de par les rythmes si variés choisis, mais surtout en vertu de la facture particulièrement alerte, et aussi du ton gai, direct, de l'entrain charmant, — c'est de brûler, pour ainsi parler, l'idée de poème à forme fixe, et l'on croirait plutôt avoir affaire à des chansons au vent, à des refrains capricieux s'essorant au gré d'une pensée plaisamment vagabonde.

N'est-ce pas un peu ou tout à fait votre opinion ?

Des sonnets ou pièces diverses suivent le même thème que les Ballades, le vin joyeux ou l'amour tendre, et tout le monde content, de la bonne façon *leitmotiv* éternel et original dans sa vaste banalité qui est, au fait, tout un monde Ici l'auteur déploie la même étonnante facilité pleine d'une savoureuse maîtrise, il n'y a pas moyen d'en disconvenir dès le premier charme éprouvé pour goûter les plus littéraires vertus de ces vers infiniment plus complexes, tout en restant exquise ment naturels et mieux que naturels, qu'un lecteur superficiel n'en conviendrait

Rosette en paradis ! Le chef-d'œuvre de grâce mutine, de souplesse, d'aisance, d'art souriant ! Lisez bien vite ou relisez l'ingénieuse légende créée de toutes pièces par l'imagination très, et très admirablement aimable du poète ! Que dire de la *Journée*

de *Javotte*, sinon de la même joie éprouvée en présence de cette poésie du XVIII^e siècle d'allure, un peu « coquine » d'allures, ô si peu ! juste pour pressentir toute la verve susceptible d'éclater en une œuvre à ce destinée par ce poète surtout du plaisir tour à tour délicat à l'infini et amusant, même gros quand l'heure en sonne

Le volume ne saurait mieux finir, que par *Pas-sionnette*, une série amoureuse, d'un amour d'homme surtout bonhomme, dupe et au besoin sa propre dupe, mais toujours avisé, *n'appuyant pas*, jaloux tout juste et suffisamment attendri. J'en citerai les tout derniers vers qui forment comme la morale horacienne plus encore qu'anacréontique de l'excellent poète, du vrai « Sage » et du cher ami, Gabriel Vicaire

Contemple, tout ravie
La bataille de la vie,
Accueille avec un bouquet
Le vainqueur, s'il est coquet,
Vide devant sa bannière
Ta corbeille printanière
Et tant pis pour les blessés
Qui ralent dans les fossés !

LES SOIRS
DE « LA LORRAINE ARTISTE »

CAUSERIE DE M PAUL VERLAINE

« Et toi, ô Nancy, qu'en des jours plus heureux on appelait à si juste titre « la Coquette » et qu'aujourd'hui la glorieuse et douloureuse qualification de lorraine doit seule décoier, salut ! C'est pour la première fois que je suis dans tes murs, et je t'aime déjà, vieille et jeune cité, toute histoire belle et toute élégance architecturale. Enfant de ton sol, de la partie de ton sol, ô capitale, qui a dû servir d'otage à un futur, peut-être prochain retour d'elle-même à la patrie

« Je viens aujourd'hui, humble écrivain, vous entretenir un instant de poésie et d'art contemporains. Sujet entre tous désintéressé et pacifique comme il sied à ce moment de notre siècle un peu las des grands événements et désireux de quelque idéal, en attendant les définitifs efforts vers un avenir meilleur pour les nations et pour les sociétés. Que vienne ce moment, et les poètes ne seront pas les derniers à y participer, croyez-le »

CONFÉRENCE FAITE A ANVERS

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelques mois, j'étais en Hollande, où des amis m'avaient appelé en vue de donner une série de conférences. Je fus là l'objet d'un accueil trop flatteur et de sympathie qui feront l'honneur de cet instant de ma vie. Je ne suis pas orateur, vous allez vous en apercevoir, je suis tout au plus un lecteur médiocre et, qui plus est, pour le moment, enrhumé.

J'étais donc fort intimidé, quand il me fut donné, à La Haye, de prendre la parole, au milieu d'un assez nombreux public. En outre, je me trouvais dans un pays tout à fait étranger, de langue diamétralement opposée, comme vocabulaire et comme syntaxe, à la mienne, de mœurs différentes et sans doute en dehors, bien entendu, des bienveillances qui m'entouraient, plus ou moins, sinon hostiles, à coup sûr indifférente aux choses de mon pays à moi.

Ici, dans un pays qui parle ma langue, qui vit de la même vie, où presque de la même vie que mes compatriotes, je me sens, bien que fort petit garçon encore, mieux, infiniment mieux sur mon terrain. Pour la raison que je viens de dire, d'abord et puis

parce que je suis d'origine wallonne, ma famille paternelle étant de vieille souche ardennaise belge, mon nom du reste, ainsi, par parenthèse, que celui de mon cher vieux camarade François Coppée, est assez fréquent ici. Et puis, j'ai beaucoup vécu en Belgique, bien et peut-être trop vécu, jadis. C'est donc avec confiance que je viens vous dire quelques mots

Salut tout d'abord de la part d'un Français à ses frères d'armes belges, aux poètes charmants et forts, marchant de pair avec les nôtres, n'en précédant pas, allant parallèlement, ajoutant en outre un goût, une saveur de terroir au riche fond commun, à la langue dite justement française et parlée un peu partout, ici, en Suisse, en Russie — et partout où est la civilisation, même plus loin, puisque non seulement les Canadiens, mais les sauvages canadiens s'en servent sans, dit-on, trop l'estropier

Salut à Van Hasselt et Decoster, précurseurs du mouvement actuel, si intéressant, si beau¹ au puissant et têtue, imperturbablement correct Albert Giraud, au non moins puissant, mais plus souple, plus, peut-être, téméraire aussi Émile Verhaeren, au regretté Max Waller, fondateur de cette aujourd'hui fameuse Jeune Belgique, à Iwan Gilkin, psychologue impritoyable du mal, à André Fontainas, presque un Français maintenant, à l'exquis et doux et subtil et pour tout dire, racinien, Fernand Séverin, à ce Maeterlinck tout frissonnant de génie de qui la gloire

monte encore, à Van Lerberghe, ce grand délicat, Grégoire le Roy, ce délicat délicieux

Mon hommage aussi, aux prosateurs, romanciers, critiques, polygraphes, qui ont su porter si haut leur gloire Mon hommage aussi, tout particulièrement, puisque je parle dans une ville en grande partie flamande, à Camille Lemonnier, glorieux ici comme partout, à la vaillante critique de l'art moderne, si bellement menée par Edmond Picard et Octave Maus, aux écrivains qui ont célébré l'âme flamande Elskamp et Demolder, Henry Maubel, le fin portraitiste de jeunes filles, à ces curieux d'art, Arnold Goffin, les frères Jules et Georges Destrée, Francis Naules et Ernest Verlant

Dans de brillantes conférences données à Charleroi, à Bruxelles et ici même il y a quelques jours, on a éloquemment retracé quelque ombre de ma vie, qui fut plutôt mouvementée pour parler modérément. On a bien voulu également citer plusieurs de mes vers après les avoir commentés avec une merveilleuse sagacité Je n'ai guère rien à ajouter à cette excellente et si honorable présentation en Belgique — sinon je crois ceci .

Ma vie disais-je a été de préférence douloureuse, c'est le mot qu'une pudeur m'empêchait de proférer il n'y a qu'un instant, et je n'en dois pas un autre de plus à ce sujet, si quelque clarté n'était indispensable à la compréhension complète de quelques

pièces non connues probablement de vous dont je vous demanderai la permission de vous donner lecture tout à l'heure

J'ai débuté en 1867 par les Poèmes Saturniens, chose jeune et forcément empreinte d'imitations à droite et à gauche. En outre j'y étais « impossible », mot à la mode en ces temps-là .

Est elle en marbre ou non la Vénus de Milo ?

m'écriai-je alors dans un épilogue que je fus quelque temps encore à considérer comme la crème de l'esthétique. Depuis, ces vers et ces théories me semblent puérils, honnêtes, les vers, mais puérils d'autant plus. Pourtant l'homme, qui était sous le jeune homme un peu pédant que j'étais alors, jetait parfois ou plutôt soulevait le masque et s'exprimait en plusieurs petits poèmes tendrement

Ces vers, entre plusieurs autres, témoignaient dès lors d'une certaine pente à une mélancolie tour à tour sensuelle et rêveusement mystique qui vinrent deux ans environ après, costumés en personnages de la comédie italienne et de féeries à la Watteau, confirmer plus agréablement peut-être, en tout cas mieux faits et voulus davantage les vers de ce petit volume des lors assez goûté « Les Fêtes galantes ». On peut trouver aussi là quelques tons savoureux d'aigreur veloutée et de câline méchanceté

PANTOMIME

Pierrot qui n'a rien d'un Chitandie
Vide un flacon, sans plus attendre
Et, pratique, entame un pâté

LES INGENUS

Les hauts talons luttèrent avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent
Interceptés ! — et nous aimions ce jeu de dupes —

LE FAUNE

Un vieux faune, de terre cuite
Rit au centre des boulingrins

Une tout autre musique chante dans la « Bonne Chanson », cadeau de noce à vrai dire, littéralement parlant, car ce fut à l'occasion d'un mariage qui allait se faire et se fit, que parut ce mince volume que l'auteur aime comme peut-être le plus naturel de ses ouvrages. En effet, l'art violent ou délicat prétendait régner presque uniquement dans les précédents et il devient dès lors possible de discerner des vues naïves et vraies sur la nature matérielle et morale

Jugez en par quelques citations

La Lune blanche
Luit dans les bois ,
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée
O bien-aimée

Donc, ce sera par un clair jour d'été
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera parmi le satin et la soie,
Plus belle encore votre chère beauté ,

La vie allait Le malheur, suite de fautes —
mutuelles — survint dans le ménage du poète qui,
brusquement, quitta tout et vagabonda à la recherche
de distractions qui ne le rassasièrent pas Au con-
traire, je ne dirai pas des remords, il n'en ressentit
pas, ne se repentant pas, mais du regret et du dépit,
puis quelques consolations, compensations plutôt,
l'inspirèrent dans son troisième recueil *Romances
sans paroles*, ainsi dénommées pour mieux exprimer
le vrai vague et le manque de sens précis projetés.

Ainsi :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O triste, triste était mon âme
A cause, à cause d'une femme

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous

Une catastrophe sérieuse interrompit ces peines et
ces plaisirs factices. Même il se l'exagéra au point
d'écrire (*Sagesse*)

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie
Dormez, tout Espoir,
Dormez, toute Envie !

Puis, une résignation comme divine et qu'il voit
encore belle, l'investit et lui dicta de nombreux
poèmes mystiques, du plus pur catholicisme comme
ceci qui data toute une ère nouvelle, dans sa poésie
et peut passer pour devise de sa vie pendant d'assez
longues années .

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante

Mon Dieu m'a dit : Mon fils il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,

Puis comme cela devait arriver, l'humanité trop tendue, reprit ou crut reprendre quelque peu ses droits ou ses prétendus droits, d'où une série de volumes « Chansons pour elle », « Odes en son honneur », où étaient célébrées des affections nouvelles sur des rythmes appropriés. Le malheur revint ensuite, sous d'autres formes. Il les a toutes. La plus aigue fut la maladie. Ces accidents rhumatismaux accompagnés de toutes sortes de complications qui n'en ont pas encore fini avec ce pauvre convalescent que voici, comme en témoigne son aspect déjà bien amélioré, l'induisirent, au courant d'une crise récente aggravée d'opérations désagréables, à ce retour aux tristesses et aux sérénités de *Sagesse*.

Témoin ceci

Ex Imo

O Jésus, vous m'avez puni moralement
Quand j'étais digne encor d'une noble souffrance,
Maintenant que mes torts ont dépassé l'outiance,
O Jésus, vous me punissez physiquement

Mais comme cela va mieux, ce poète qui est moi ne veut pas se séparer de vous sans vous laisser de lui un souvenir moins grave et voici précisément ce qu'il écrivait dernièrement à une dame qui lui demandait de ses cheveux :

L'AMÉE

Voici des cheveux gris et de la barbe grise
Tu me les demandas en un jour d'enjouement,
Pour disais-tu, les encadrer bien gentiment
Autour de ce portrait où ma grace agonise
Pauvre « photo » ! Mais, j'y pense, il sera de mise,
Quand mes yeux fatigués se seront clos dûment
Et que la terre bercera son fils dormant,
Il sera de saison, chérie, — alors exquise
Attention ! de faire avec ces cheveux teints
Et cette barbe, teints en boucles blondes, brunes,
Ou telle autre nuance entre tant d'opportunes
Faire par un coiffeur de choix, sur des fonds peints
D'avance, le tombeau, lors pleuré sans astuce,
Du jeune homme qu'il aurait fallu que je fusse

(*Dédicaces* Ed Vanier)

Je ne saurais mieux terminer cette lecture en forme de causerie qu'en vous remerciant de votre bienveillante attention dont néanmoins j'abuserai encore par une citation et celle-ci sera la dernière sinon la bonne .

Je parle, moi Français, dans une ville flamande,

admirablement flamande et fière de son passé comme de son présent, française toutefois dans son élite par la langue française comprise et parlée et patriote

avant tout Mais vous n'êtes pas les seuls, permettez-moi de vous le dire, à être patriotes Le pauvre poète, fils d'une patrie jadis meurtrie et vaincue, mais pleine encore du saint espoir, a fait ces vers que je ne vous demande pas d'admirer, mais d'aimer un peu Et ce sera, si vous le voulez bien, mon adieu à la noble ville d'Anvers

L'Amour de la Patrie est le premier amour
Et le dernier amour après l'amour de Dieu,
C'est un feu qui s'allume alors que luit le jour
Où notre regard luit comme un céleste feu

(Bonheur.)

ARTHUR RIMBAUD

De toute l'œuvre en vers de Rimbaud, œuvre dont je me « réjouis », dans la tristesse de la mort précoce de cet unique poète, d'avoir inauguré en quelque sorte la gloire. — je crois qu'on peut, avec moi, préférer le *Bateau Ivre*

Symbolique ou non (à coup sûr pas symboliste), ce maître morceau vous prend par sa toute-beauté de forme et vous courbe sous sa toute-puissance d'originalité. Est-ce bien l'âme de l'homme ou la libre fantaisie du poète qui est en jeu, qu'importe ! C'est d'une suprême grandeur dans la plus neuve des mises en œuvre, et comme en scène, depuis le début imprévu, sans phrase, sans « *il y avait une fois* », et si calme, mais saisissant, en quelque sorte extranaturel et si large et simple et clair,

Comme je descendais des fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs

jusqu'au superbement pathétique finale de cette symphonie,

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons

Tous les vers d'ailleurs là-dedans, portent, curieux,
rares, exacts, tous,

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir

Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs

Libre, fumant, monté de brumes violettes,

gracieux d'une grâce inédite, n'est-ce pas ?

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants

Amusants, d'une bizarrerie indicible sinon par
eux-mêmes,

le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur

.

Ce cri

O que ma quille éclate, o que j'aille à la mer !

Cet autre .

Mais moi ! j'ai trop pleuré !

Et n'est-il pas prophétique, hélas ! en outre, ce chef-d'œuvre en dehors de toute littérature, au-dessus, peut-être, comme a si bien nuancé Félix Fénéon parlant de l'œuvre entier, — qui comme un bateau, lui prête des élans, des appétences vers les aventures loin du connu, et pronostique vingt ans d'avance la fin, dirai-je héroïque ? en tout cas, noble et fière de ce poète s'isolant d'une notoriété si méritée, renonçant aux caresses des admirations d'élite, pour suivre, pour vivre son rêve de nouveau, de pire et de mieux, — par le monde, à travers les choses et les gens avidement vus, comme dévorés, pour lui seul le hautain poète assoiffé, affamé, ivre, repu, inassouvi de vraie dignité, libre à souhait, toujours en avant, — mourant *dans sa volonté faite* ?

NOTES ON ENGLAND ¹

MYSELF AS A FRENCH MASTER

One Saturday evening, in 1872, I embarked at Ostend for Dover, with Arthur Rimbaud, the great boy-poet, as my companion. During the seven or eight hours of a rather rough crossing (it was the first time for both of us), we proved our « sea legs » to be fairly good, and this in spite of a deplorable exhibition of sea-sickness on the part of the majority of our fellow-travellers. It was night when we landed, and we arranged to sleep at Dover. On

Un samedi soir, en 1872, je m'embarquai à Ostende pour Douvres, avec Arthur Rimbaud, le grand enfant-poète, comme compagnon. Durant les sept ou huit heures d'une traversée plutôt mauvaise (c'était la première pour tous les deux), nous fîmes l'épreuve de notre excellent pied marin, et cela en dépit d'une déplorable exhibition de mal de mer chez la plupart des autres voyageurs. Il faisait nuit lorsque nous débarquâmes, et nous résolûmes

1. Notes sur l'Angleterre lorsque je fus professeur de français

the following morning we wandered through the town, with the sun shining brilliantly overhead. Dover is a mediocre town, with wonderful cliffs, which are so wite that they have left their impression upon the name of England (Albion). About eight o'clock, feeling that we needed some breakfast, we went down from the top of the cliffs into the town in search of what we wanted, but not a single restaurant was open. We saw a good many of these establishments, but they were all shut and it was not before we happened to meet a Frenchman, an interpreter by profession, that we were able, after some real or fictitious difficulties had been raised, to get some eggs and tea by calling ourselves *bona fide* travellers. This was my first introduction to the English Sunday, which is, after all, not so terrible

de coucher à Douvres. Le lendemain matin, nous errions à travers la ville, le soleil brillait au-dessus de nos têtes. Douvres est une médiocre cité, avec d'admirables falaises si blanches qu'elles ont laissé leur nom à l'Angleterre (Albion). Vers huit heures, éprouvant le besoin de déjeuner, nous descendîmes du haut des falaises à la recherche d'un restaurant. Bien qu'ils fussent en nombre, aucun d'eux n'était ouvert et ce fut grâce à la rencontre d'un Français, interprète de profession, que nous pûmes, non sans difficulté, obtenir, dans l'un d'eux, quelques œufs et du thé, en nous donnant comme voyageurs *bona fide*. Ce fut la mon initiation au dimanche anglais, lequel, après tout, n'est pas si terrible qu'on se l'imagine.

I have ventured to give this account of my first appearance in the United Kingdom by way of a short preface to the present article upon my career as a teacher in England. But in passing to the subject I now propose to treat, I crave in all humility to add that my first sojourn in London was of a rather frivolous nature, to use no stronger expression, and that I very nearly lost there entirely that spirit of seriousness from which I have since then rarely deviated.

Then followed three stormy and dolorous years which I spent on the Continent and then,

Car le malheur est bien un trésor qu'on déterre,

J'ai entrepris de donner ce récit de ma première apparition dans le Royaume-Uni, en manière de courte préface au présent article touchant ma carrière de professeur en Angleterre. Je demande en toute humilité, et comme préambule, qu'on me permette d'ajouter que mon premier séjour à Londres fut d'un genre frivole (pour ne pas user d'une expression plus forte), et que j'y perdis, très probablement, cet esprit sérieux dont je me suis depuis lors si rarement écarté.

Après trois années orageuses et douloureuses que je passai alors sur le continent,

Car le malheur est bien un trésor qu'on déterre¹,

¹ Écrit en 1875 (Cf. *Amour*, 1888.)

feeling a need, or at least a desire for some quiet, regular work outside literature, and without any pecuniary necessity urging me to the step, I made up my mind to return to England, alone this time, with highly « respectable » intentions

As soon as I set foot in London, which henceforth possessed a serious significance in my life, I went to an agency for « teachers and tutors » I wanted to be employed upon terms of mutual exchange that is to say, I would teach French, drawing, and the dead languages, in return for my board, lodging, and laundry I wanted for

sentant le besoin, ou plutôt le désir d'un travail calme et régulier, hors de toute littérature, et sans qu'aucune nécessité pécuniaire me contraignit à cette résolution, je me déterminai à retourner en Angleterre, seul cette fois, et avec des intentions hautement « respectables » ¹

Dès que j'eus mis le pied à Londres (et ceci devait prendre une sérieuse importance dans ma vie), j'allai à une agence pour « Professeurs et Précepteurs » Je désirais un emploi « au pair » c'est-à-dire que j'enseignerais le français, le dessin et les langues mortes, en échange de la pension et du blanchissage J'attendis une

¹ Ce paragraphe, ainsi que les deux précédents, soit le texte entier débutant par ces mots « *Un samedi soir en 1872, etc.* » a paru d'après une version quelque peu différente empruntée à un autographe de l'auteur, dans le *Supplément du Figaro* du 7 janvier 1921 Il en est de même du morceau final p. 556 « *J'ai beaucoup insisté sur mon séjour, etc.* » qui figure dans la même publication, le 29 mai 1924

about a week, my heart full of vague regret for the liberty I was voluntarily about to surrender, and at the end of that time I received a notice from the agency in question, informing me that a schoolmaster in Lincolnshire had agreed to engage me as French and drawing master in a village called Stuckney, near Boston. The following day I packed up my traps and started from King's Cross for Sibsey, the nearest station to Stuckney, where the schoolmaster's pony-chaise and groom were to meet me. On the way, I admired for the first time (for until then I had scarcely lived anywhere but in gloomy winter London) the pretty autumnal scenery of the northern environs of the Metropolis. They were still innocent of the Alexandra Palace, which

semaine environ, le cœur plein d'un vague regret de la liberté que j'étais sur le point d'aliéner, et, après ce temps, je reçus un avis de l'agence, m'informant qu'un directeur d'école du Lincolnshire acceptait de m'engager comme professeur de français et de dessin dans un village du nom de Stuckney, près Boston. Le lendemain, j'empaquetai mes effets, et je partis de la gare de King's Cross pour Sibsey, la station la plus proche de Stuckney, où le domestique et le cabriolet du directeur devaient m'attendre. Pendant le trajet que je fis, j'admire pour la première fois (car jusque-là je n'avais guère habité que dans le triste Londres d'hiver) le charmant spectacle automnal des environs, au nord de la métropole. Les Londoniens n'étaient pas encore affligés de l'*Alexan-*

had scarcely been commenced at the period of which I am speaking I admired also the country round Peterborough as it grew more and more charming, and the pleasingness of the scenery about Boston, and beyond it as far as my destination — a pleasingness which compensated even for its excessive flatness — At Sibsey, I was met by a chubby-faced urchin about twelve years old, a pony and the chaise mentioned above, in which a porter and the groom stowed my luggage Then a touch of the whip and we were off

Twilight was about to fall on the scenery in front of us The last rays of daylight were shedding lustre upon a landscape which was exquisite in its rich sweetness of pasture and trees — those English

dra Palace, dont la construction etait à peine commencée à cette époque Remarquant combien la campagne autour de Petersborough apparaissait de plus en plus agréable, je goûtais également le paysage des environs de Boston dont le charme compensait l'excessive platitude

A Sibsey, je trouvai un gamin d'une douzaine d'années, à la figure joufflue, et un cabriolet, attelé d'un poney, dans lequel un porteur et le jeune garçon déposèrent mes bagages Un claquement de fouet et nous partîmes

Le crépuscule tombait. Les dernières lueurs du jour répandaient leur éclat sur un paysage exquis, dans la douceur des pâturages et des arbres, — ces arbres anglais

trees with their branches capriciously twisted and « *intricated* », if I may be allowed the barbarisme, which the Bible somewhere says are those that bear the best fruit, both sides of the road, which was flourished with fine quickset hedges, were studded, so to speak, with big sheep and nimble colts roaming free. I made a sketch of the scene in these few verses, which are taken from my book, *Sagesse*

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies

aux branches capricieusement tordues et entremêlées, *intricated* — si l'on veut me permettre ce barbarisme, — et qui sont, comme le dit quelque part la Bible, ceux qui portent les meilleurs fruits. Les deux côtés de la route, bordée de belles haies vives, étaient pour ainsi dire semés de gras moutons et de poulains agiles, vaquant en liberté. Je fis une esquisse de cette scène dans les vers de mon livre *Sagesse*

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies

Des arbres et des moulins
Sont légers sur le vert tendre
Ou vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains

Half-way on our journey, or about that distance, we were obliged to pull up and pay the turnpike, a toll that no longer exists. At last, after the pony had trotted gently for another half-hour now what the devil was the pony's name' — upon my word, I must give up trying to remember, although we afterwards became great friends — the boy said to me, « Here is the school, sir » And we found ourselves — the chaise, pony, groom, and your

Dans ce vague d'un Dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douce que leur laine blanche

Tout à l'heure déferlait
L'onde roulée en volutes
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait¹

A mi-chemin — ou à peu près, — de notre voyage, nous fumes obligés de nous arrêter à une sorte de tourniquet et de payer un droit de péage qui n'existe plus. Bref, le poney ayant trotté une nouvelle demi-heure, — comment diable appelait-on ce poney' sur ma parole, je ne m'en souviens guère, bien que, par la suite, nous devinmes de grands amis, — le jeune garçon stoppa et me dit « Voici l'école, monsieur » Et nous nous trouvâmes — le cabriolet, le poney, le groom et votre

¹ Cf. *Sagesse*, édition de 1880 III, VIII

humble servant, opposite a gateway It was opened to allow us to enter a yard, probably the playground by a man in the thirties, with a large moustache and enormous whiskers, whom I could just distinguish in the dusk as he raised his felt and greeted we with the words, « Welcome Moussou »

To which I replied as soon as I had alighted, « Excuse me, I have got plenty of dust »

To this rather doubtful English he replied in not less questionable French, « Veux-tu laver ? »

« Yes », said I, with an approach to correctness — at last, so I pride myself

And we directed our steps towards the kitchen

humble serviteur — devant une porte cochère Celle-ci s'ouvrit sur une cour (vraisemblablement la cour de récréation), sous la poussée d'un homme d'une trentaine d'années, au visage barbe d'une forte moustache et encadré d'énormes favoris Je pus à peine distinguer, dans la nuit, mon hôte qui, à ma vue, souleva son chapeau de feutre et m'accueillit par ces mots : *Welcome moussou* (Soyez le bienvenu, moussou) Je répondis dès que je fus descendu *Excuse me, I have got plenty of dust* (Excusez-moi, je suis couvert de poussière)

A cet anglais douteux, il repartit en un français plus douteux encore *Veux-tu laver ?* — Yes, dis-je avec un semblant de correction dont je ne manquais pas de m'enorgueillir

Nous nous dirigeâmes ensuite vers la cuisine, où je

entrance, where I washed my hands, after which my host took me into the parlour. There we found his wife weeping, as she leant over a cradle in which a little girl was dying

Naturally, I was much touched, but as I was scarcely able to stammer in broken English, whilst the lady did not know a blessed word of French, and her husband, though he was acquainted with our language, could not actually speak it, and understood it still less when spoken, I could only express by gestures my heartfelt sympathy, and my earnest hope that the stranger's arrival might bring a blessing to the house — and the child might be saved

My pantomime was understood, and, amid tears, in which my own were mingled, my hand was

me lava les mains, après quoi, mon hôte me conduisit au parloir. Là, nous trouvâmes sa femme tout en pleurs, penchée sur un berceau dans lequel se trouvait une fillette quasi agonisante

J'en fus naturellement touché, mais comme j'étais à peine capable de m'exprimer dans un anglais rudimentaire, que la dame ne connaissait d'ailleurs pas un traitre mot de français et son mari pas beaucoup plus, je pus seulement traduire par des gestes de cordiale sympathie — telle une bénédiction de l'étranger — le souhait fervent que l'enfant serait sauvé

Ma pantomime fut parfaitement comprise, et, au milieu des pleurs que nous versâmes en commun, je

clasped with a warmth that made me welcome from that moment.

The ice was broken

From that day my hosts had a friend instead of an assistant, and I had two

When I awoke next morning, very early as usual, I went for a walk in the garden, where I met an old gentleman with a white beard, who spoke French tolerably well. He was the vicar of the parish, a canon of Lincoln and a country magistrate, a charming, and, I may add, a good, a very good man. I had several proofs of it afterwards, I witnessed myself his genuine charity. His name was (for he is dead now) Canon Coltman. He had

sentis ma main serrée avec une chaleur qui me convainquit de la sincérité de l'accueil

La glace était rompue

De ce jour, mes hôtes eurent un ami, au lieu d'un assistant, et moi j'en comptai deux en retour

Je m'éveillai le lendemain matin de très bonne heure selon ma coutume, et j'allai faire un tour dans le jardin où je rencontrai un vénérable gentleman à barbe blanche, qui parlait le français correctement. C'était, je le sus par la suite, un vicaire de la paroisse, chanoine de Lincoln, au surplus, magistrat du comté, personnage aimable, plein de bonhomie, dont j'eus l'occasion de reconnaître, par la suite, la réelle charité. On l'appelait (il est mort maintenant) le chanoine Coltman. Il avait beaucoup voyagé. Sa bonté et son zèle

travelled a great deal, and was all kindness and zeal, full of practical and real love for the poor and sinful, and when I say sinful I use the word not in the sectarian sense, but in its widest significance I will say, in conclusion, regarding this sympathetic and venerable personage, that he was very well read and very well informed, a friend of lord Tennyson, and, I believe, his contemporary at Eton, and Oxford or Cambridge I shall have occasion to speak of him again a little later on

At the close of our pleasant and instructive conversation, in the course of which we had discussed all kinds of subjects, literature, art, and even theology, I returned to the house, or rather the cottage It was literally a cottage, a coquettish,

étaient infinis, il exerçait un efficace et sincère amour pour les pauvres et les pécheurs — et j'entends ce mot pécheurs, non dans le sens que lui pretent les sectaires, mais dans sa plus large signification Qu'ajouterai-je de plus sur ce sympathique vieillard, lorsque j'aurai dit qu'il était fort cultivé et qu'il avait été l'ami, et je crois bien le contemporain à Eton, et à Oxford, ou à Cambridge, de lord Tennyson ? J'aurai d'ailleurs l'occasion de rappeler sa mémoire

A la fin de l'agréable et instructive conversation que nous eûmes, et au cours de laquelle nous avons abordé toute sorte de sujets · littérature, arts, voire même théologie, je rentrai à la maison, ou plutôt au cottage C'était littéralement un cottage et, aussi bizarre qu'il

and. to us Frenchmen, bizarre-looking English cottage — with its well-laid thatch, small sash windows, and numerous steps distributed here and there in twos and threes over all parts of the house, from the kitchen to the parlour, and from the parlour to the nursery. There was a light coloured carpet in the parlour and everywhere else

The head master appeared and walked in slippers over the thickly-piled rugs among mahogany furniture, less heavy to the eye and of sweeter smell than with us. The chairs and armchairs were adorned with pieces of real lace — at least, so I should like to believe, though I still fear they were mere « imitation »

parut à mes yeux de Français, un coquet cottage anglais, avec son gracieux toit de chaume, ses étroites fenêtres à guillotine, et ses nombreux degrés distribués çà et là, aux divers côtés de l'habitation, par deux et par trois, de la cuisine au parloir et du parloir à la nursery. Il y avait un tapis de couleur claire dans toute la maison.

Le maître de céans apparut, circulant en pantoufles sur un sol feutré, que couvraient également d'épaisses toisons amortissant les pas, allant et venant au milieu de meubles d'acajou, d'un style moins lourd et exhalant une odeur plus subtile que chez nous. Les chaises et les fauteuils étaient ornés de vraies dentelles, du moins j'aimais à le croire, quoiqu'ils ne fussent, peut-être, que de la simple imitation.

Mr William Andrews came forward to greet me, apologising for his wife's non-appearance at breakfast on account of their little girl's illness. She was better, however, which I was sincerely glad to hear. Breakfast was soon over, and when the last slice of bread and butter had disappeared, he showed me over the school. I was delighted with the building, properly so called. In construction it was of a Gothic should I say, nature, quite defaced, and all in rough plaster, with the outside timber-work painted dark red, windows in good English fifteenth-century style, with small diamond-shaped panes, held together by a lattice of lead.

The play ground was perhaps a little too much

Mr William Andrews, c'était le nom de l'hôte, s'avança pour me saluer, excusant sa femme de ne point paraître au « breakfast », à cause de la maladie de sa fille. Cette dernière allait mieux, cependant, ce que je fus sincèrement heureux d'apprendre. Le petit déjeuner fut vite achevé et quand la dernière tartine de pain beurré eut disparu, Mr Andrews me conduisit à l'école. Je fus charmé de l'établissement proprement dit. Comme construction, le bâtiment était de style gothique, mais assez délabré et tout entier crépi de plâtre grossier, avec la charpente extérieure peinte en rouge foncé. Les fenêtres, de bon style anglais du 15^e siècle, avaient des carreaux en forme de losanges réunis par un treillis de plomb.

La cour de récréation était assez semblable aux cours

like the courtyards of our schools. But behind the schoolhouse and dwelling was what we should call a *clos*, and in England is called a green, a bowling-green, which our ancestors converted into *boulingrin*. It was enclosed by hedges, as any one would know who was even a little acquainted with England (which is in actuality Great Normandy, rather than the Great Britain of geography), and surrounded in an almost supernatural degree to a student of Shakespeare by fairy-like poplars. To please the owner and amuse myself we visited everything, the kitchen, the parlour, which also served as a dining-room, etc., not forgetting Taffy's stable (there! I have at last remembered the pony's name), the

de nos écoles. Derrière cette maison et le cottage, se trouvait ce que nous appellerions un *clos*, et ce qu'on dénomme, en Angleterre, un *green* ou un *bowling-green*, dénomination que nos ancêtres ont convertie en *boulingrin*. Il était entouré de haies, ainsi que le sait quiconque a vu la terre anglaise (en réalité la Grande-Normandie, plutôt que la Grande-Bretagne des géographes), et entouré à un degré presque surnaturel, pour un lecteur de Shakespeare, par des peupliers féeriques.

Pour plaire au propriétaire et aussi pour me divertir, nous visitâmes chaque lieu et chaque chose minutieusement. la cuisine, le parloir qui servait aussi de salle à manger, etc., sans oublier l'écurie de Taffy (voilà! je me souviens maintenant du nom du poney), la basse-

fowl-yard, nor even the open-air dwelling of Lady Pig, a gigantic black sow, which consisted of planks, with a sty to sleep in and protect her from the weather, and other outhouses, etc. Then, for it was past eight o'clock, we went into the school-room. After commanding silence, which was obtained with some difficulty by a youth about sixteen years old, a pupil destined to become a schoolmaster in his turn, M. Andrews read prayers.

The prayers were in English, and consisted of our old « *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium* », to which the children listened and responded very decourously, if not in any devouter spirit, the girls and boys standing in front of their

cour, voire même le logis fait de planches, et en plein air, de Lady Pig, une gigantesque truie noire, avec son étable pour dormir et l'abriter du mauvais temps, puis d'autres communs, etc.

Enfin, comme il était huit heures, nous entrâmes dans la salle d'étude. Après avoir ordonné le silence, ce qui fut obtenu, non sans peine, par un jeune homme d'environ seize ans, un élève destiné à devenir maître à son tour, Mr Andrews lut à haute voix les prières.

Elles étaient en anglais et correspondaient exactement à notre vieux *Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium*, que les enfants écoutèrent et auxquelles ils répondirent très décemment, sinon avec dévotion, les

different benches, according to their sex, and the place assigned to them

Then, I was introduced

« Monsieur Verlaine, who is a Bachelor of Arts of the University of Paris, is willing to assist me in teaching the French language and the art of drawing. He knows English as well as an Englishman, and most certainly far better than all of you put together, but of course, he cannot pronounce it quite well. I am convinced that you will respect and like this gentleman. But should any of you take advantage of his foreign accent to show him the least want of respect, I shall lose no time in correcting the error »

filles et les garçons se tenant devant leur banc, selon leur sexe et la place qui leur était assignée

Je fus ensuite présenté

« Monsieur Verlaine, qui est bachelier ès Art de l'Université de Paris, veut bien consentir à m'aider dans l'enseignement de la langue française et de l'art du dessin. Il sait l'anglais aussi bien qu'un Anglais, et certainement mieux que vous tous réunis, mais naturellement, il ne peut pas le prononcer tout à fait bien. Je suis convaincu que vous respecterez et aimerez ce gentleman. Mais si quelqu'un de vous profitait de son accent étranger pour lui témoigner la moindre marque d'irrespect, je ne perdrais pas de temps pour corriger la faute »

I then began with my drawing-lessons I had asked for this arrangement, which would make it easier for me to become used to my pupils, to catch a little of their pronunciation, and, in short, to accustom myself quickly to my new profession, whilst in the meantime I prepared myself for giving efficient lessons in French and looked out for some remunerative private lessons

Oh ! the extraordinary noses, ears, etc , produced by my first drawing class Children, in all that concerns the graphic reproduction of objects, have a way of seeing peculiar to themselves, exactly like savages races For both alike polychrome statuary in all its forms, from a classic masterpiece to the coarsest caricature, is the only art, except perhaps

Je commençai alors par mes leçons de dessin J'avais demandé cet arrangement, afin de pouvoir connaître mes élèves, saisir leur prononciation et m'accoutumer promptement à ma nouvelle profession, tandis qu'entre temps, je me préparais à donner d'efficaces leçons particulières, suffisamment rémunératrices

Oh ! les extraordinaires nez, oreilles, etc , produits par ma première leçon de dessin ! Les enfants dans tout ce qui concerne la reproduction graphique des objets, ont une manière de voir qui leur est propre, exactement comme les races sauvages Pour eux, comme pour ces dernières, la statuaire polychrome, du chef-d'œuvre classique à la plus grossière caricature, demeure le seul art, la musique exceptée, ou plus encore le bruit

music, or rather noise — to them drawing appears the amusement of a moment, and they never conscientiously study the form, size, or even the arrangement of the objects in the copies that are placed before them in engraving charcoal, ink, or pencil. If an object is turned to the left, they calmly place it to the right, and *vice versa*. An eyebrow is converted into a wavy brush, eyelashes into tiny stakes, a mouth into a crooked zigzag, while a nose becomes an horizontal zigzag, and so on, with many other wonders. Their sense of ornament and line does not awaken, if it awakens at all, until about the age of twelve. My pupils were not constituted differently from other children, for instance, their

Le dessin leur apparaît comme l'amusement d'une heure, et jamais ils n'observent consciencieusement la forme, la dimension ni même l'agencement des objets dans les reproductions en gravure, au fusain, à l'encre ou au crayon qui leur servent de modèle. Si un objet se trouve placé sur la gauche ils le transportent à droite, et *vice versa*. Un sourcil est transformé en une brosse ondulante, les cils en minces piquets, une bouche en zigzag tortueux, un nez devient une ligne brisée horizontale, et ainsi de suite, sans compter beaucoup d'autres choses non moins extraordinaires. Leur sens de la ligne et de l'ornementation ne s'éveille pas, si jamais il s'éveille, avant la douzième année. Mes élèves n'étaient pas là-dessus différents des autres enfants. Leurs hachures,

hatching resembled an inextricable network of absurdly disproportionate lines, the stump, which they continually moistened with their tongues, produced muddy smudges or holes in the paper the charcoal was chiefly used to smear their faces and to dirty themselves all over in a frightful way, and they nibbled the pieces of breadcrumb intended to rub out mistakes At first I was rather angry at seeing that my instructions were misunderstood and my corrections were futile then I made up my mind to laugh at the whole thing, and before long I even formed a collection of the productions of infantine English art, a very good collection of its kind, which I kept a long time

At eleven o'clock, thank goodness ! the class was

par exemple ressemblaient à un inextricable réseau de lignes disproportionnées l'estompe, qu'ils mouillaient continuellement de leur langue, produisait des barbouillages ou des trous dans le papier le fusain était principalement employé à souiller leur figure et à les salir eux-mêmes d'une manière effroyable, et ils grignotaient la mie de pain destinée à effacer les incorrections Tout d'abord je fus irrité de voir que mes conseils étaient mal compris Je pris ensuite le parti de rire de ces choses, et formai même, de ces témoignages d'art enfantin anglais, une intéressante collection dans son genre, que j'ai longtemps conservée

A onze heures, — Dieu merci ! — la classe fut ter-

over. A short spell of recreation followed, then all the children went home, to return at from two to four o'clock in the afternoon I re-entered the house, where I found Miss Andrews, who shook my hand affectionately. The dear lady told me that her baby girl was a little better, and she began already to look hopeful. But the dinnerbell rang (in London and the large cities this midday meal, which here formed the chief repast, is the least important, and is called « lunch »). We all washed our hands and took our places at the table, with four new guests almost or entirely unknown to me. Firstly, the young monitor I had already seen, then two day boarders of ten or twelve years old, lastly, Master George Andrews, the son of the house, a fat little

minée. Un court moment de recreation suivit, puis les enfants retournèrent chez eux pour revenir dans l'après-midi, de deux à quatre heures. Je rentrai alors dans la maison, où je trouvai M^{me} Andrews qui me serra la main avec effusion. Cette chère personne me dit que sa petite fille allait un peu mieux, et, déjà, elle semblait pleine d'espoir. Alors la cloche du déjeuner sonna.

A Londres et dans les grandes villes, le repas de midi, qui formait ici le principal repas, est le moins important de tous, il est appelé *lunch*. Nous nous lavâmes les mains et prîmes place à table avec quatre nouveaux convives, à peu près inconnus de moi. Il y avait là le jeune moniteur que j'avais déjà vu, deux demi-pensionnaires d'une douzaine d'années, enfin le jeune George Andrews,

boy of about three, very noisy, very much scolded, and very much loved. Grace was said by one of the day boarders. This English *benedicite* is not accompanied by the sign of the cross, yet it touches even a professing Catholic such as I was, alas! then. Next appeared the roast beef. Not one of those crimson lumps that are set before us even in our best restaurants, but a wellcut joint, daintily streaked with fat and lean, emitting rich and appetising odour, full of promise of nourishment. No sauce, no gravy! The vegetables were potatoes boiled in their jackets, and bursting through their skins. They were served upon a plate to the left, and were the substitute for bread, which was not offered to us. It is true that the latter article of food, which here is only eaten when

le fils de la maison, un gros petit garçon de trois ans environ, fort bruyant, souvent grondé, mais très choyé. La prière fut dite par l'un des pensionnaires. Le *Benedicite* anglais n'est pas accompagné du signe de croix, cependant il ne peut manquer de toucher un catholique pratiquant, tel que j'étais alors, hélas! Ensuite le *roast beef* apparut. pas une de ces viandes rougeâtres qui nous sont servies en France, même dans nos meilleurs restaurants, mais un roti bien coupé, délicatement stillé de gras et de maigre, répandant une succulente odeur. Ni sauce, ni jus. Des pommes de terre cuites à l'eau accompagnaient cette substantielle nourriture, brûlantes à travers leurs pelures. Elles étaient servies sur une assiette à gauche, et remplaçaient le pain qui faisait

cut in slices with bread or jam, appeared in a pudding with lemon peel (lemon pudding), a delicious sweet. It displayed its white roundness in the place of dessert, which was represented by it alone, and it was quite enough. *A propos* of this subject, the pudding (etymology *boudin*) is scarcely the dish a simple Frenchman imagines. The name is given to a soft paste made of breadcrumbs mixed with beef — marrow and brown sugar, which is enriched at pleasure by means of raisins, lemon-peel as above, etc., the whole being placed in a basin and cooked for some hours in a saucepan of boiling water. After the meal grace was repeated, with the same inclination of the body over the hands, joined on the edge of

complètement défaut. Il est juste de dire que ce dernier qu'on mange ici avec de la confiture apparut sous forme d'un pudding parfumé au zest de citron — une exquise douceur. Ce pudding étalait sa blanche rotondité aux lieu et place de dessert qu'il remplaçait de manière avantageuse. Il est bon de dire, à ce propos, que le pudding (étymologie *boudin*), n'est pas le plat qu'on s' imagine chez nous. On donne ce nom, en Angleterre, à une pâte molle, faite de mie de pain, mêlée de moelle de bœuf et de mélasse, et agrémentée de raisin sec et d'écorce de citron, comme il est dit ci-dessus, le tout est placé dans un moule et cuit pendant quelques heures dans un récipient d'eau bouillante.

Après ce repas, la prière fut redite avec le même cérémonial que précédemment, le corps incliné et les

the table as before. Then followed some leisure time before study recommenced.

Mr Andrews and I took advantage of it for a talk. In spite of our mutual difficulty in understanding each other's speech, we yet managed sufficiently well, and he confided to me his plans for the future. He wished to pass an examination, and, if he succeeded, it would enable him to obtain an important preferment. With this object he offered me an exchange of lessons. He undertook to perfect me in English and I was to help him in his Greek and Latin. I accepted the proposal with great pleasure, and we began work on the following day. So whilst I was labouring amongst the English classics, from

mains jointes au bord de la table. Suivirent alors quelques instants de loisirs, avant que l'étude recommençât.

Mr Andrews et moi en profitâmes pour engager la conversation. En dépit de notre commune difficulté à comprendre l'un et l'autre les paroles de chacun, nous parvinmes à nous faire entendre, et ce dernier me confia ses plans d'avenir. Il désirait, me dit-il, passer un examen, et, s'il y réussissait, se flattait d'obtenir un appréciable avancement. A cet effet, il me proposa un échange de leçons, s'offrant de me perfectionner en anglais, alors que je l'aiderais dans l'étude du grec et du latin. J'acceptai la proposition avec plaisir et nous commençâmes à travailler le jour suivant. Ainsi, pendant que je m'initiais aux classiques anglais, de Marlow à

Marlow to Addison, and from Fielding to Macaulay, and skimming a number of old books of purely philological interest he studied Sallust, Virgil, Tacitus, and Persius. His assistance has made of me a passable English scholar, or at least reader, and I hope that my instruction was of some service to him.

And in this way half the day was spent. A second, more advanced drawing class awaited me in the afternoon. Landscape was the principal subject, and I had more satisfaction, if not more amusement, in teaching these pupils than the junior class, as you will readily understand.

A few days later I began my French lessons, a thankless but pleasant task when, as in my case, one has to deal with youthful but, on the whole,

Addison, et de Fielding à Macauley, et que je parcourais un certain nombre de vieux livres d'un intérêt purement philologique, il étudiait Salluste, Virgile, Tacite et Perse. Son assistance avait fait de moi un passable élève, ou plutôt un lecteur d'anglais, et j'ose croire que mes leçons lui furent profitables dans la suite.

La moitié de la journée s'était écoulée. Une seconde classe de dessin d'un niveau plus élevé, m'attendait dans l'après-midi. La campagne fut le principal objet de la leçon, et j'eus plus de satisfaction, sinon plus d'agrément, vous le comprendrez, à instruire ces nouveaux élèves que leurs jeunes condisciples.

Peu de jours après, je commençai mon cours de français, un travail ingrat, certes, mais non dépourvu de at-

intelligent brains. Later on, I gave private lessons in the neighbourhood, amongst others, to a young man who was preparing for the military college at Woolwich, with the Vicar of Sibsey, who was still a young man, quiet, very learned and absolutely orthodox in his Anglicanisme, living alone in calm dignity with his books and children.

Thus a year passed by, peaceful, pleasant, lively even at times, for joy had returned to the house. One might have said that the stranger had really brought a blessing with him, for after the first week Miss Lily was completely out of danger, and now she was a pretty baby, very rosy and always smiling.

traits lorsqu'on a affaire, et c'était mon cas, à de jeunes mais intelligentes cervelles. Par la suite, je donnai des leçons particulières, dans le voisinage, à un jeune homme qui préparait l'Ecole militaire de Woolwich puis au vicaire de Sibsey, homme jeune encore, calme, instruit, très orthodoxe dans son anglicanisme, et qui vivait en toute dignité, avec ses enfants et ses livres.

Une année s'écoula de la sorte, paisible, agréable, pleine d'animation même, car la joie était revenue dans la maison. On eût dit que l'étranger avait effectivement apporté une sorte de félicité avec lui, car après la première semaine, miss Lily (c'était le nom de l'enfant de M^{me} Andrews) fut complètement hors de danger. Et c'était, maintenant, un joli bébé rose, toujours riant et babillant.

My mother came to see me in the spring, and although she did not know one word of the language of the country, she enjoyed herself without any care weighing upon her except to get bread at dinner and supper, concurrently with and proportionately to the roast beef, steaks, chops, Irish stews, and other dishes, one of which I have only seen there although I have vainly endeavoured to obtain it again in the course of my various sojourns in England. It consisted of chopped herbs laid between very closely pressed slices of a thick, very thick piece of salted pork, I believe. It was called « stuffed chine » — very good indeed. I also dined from time to time with the excellent Canon Colt-

Ma mère vint me voir au printemps, et quoiqu'elle ne sût pas un seul mot de la langue du pays, elle se plut infiniment, sans qu'aucun souci jamais lui pesât, excepté celui qui lui vint d'être privée de pain au dîner et au souper et d'être contrainte perpétuellement au roast beef, bifteack, côtelettes, ragoût écossais et autres plats qui constituaient le menu de chacun des repas, sans parler de certains mets servis là et que je cherchai en vain à obtenir pendant mes autres séjours en Angleterre. Il était fait d'un copieux morceau de porc salé, coupé en tranches, entre lesquelles était adroitement pressé un hachis de je ne sais plus quelles herbes. Cela s'appelait *stuffed chine* (épaule farcie), et c'était en réalité un vrai régal.

Je dînai de temps en temps avec l'excellent chanoine

man, the worthy vicar of whom I have already spoken. My mother and he often had talks together and they got on wonderfully well. On Sundays we went to church with the Andrews. My mother read the mass for the day in her Roman Catholic prayer-book, and her sincere devoutness pleased the tolerant clergyman. I like these services, which are so simple, and really shared in by the whole congregation, through they remain ceremonious. And then, what soulmoring music is Handel's ' Canon Coltman has been dead for some years, and I am sure that if there be a God, and this God is Catholic, he must be saved; he was so charitable in addition to all his other virtues.

Coltman, le digne vicaire dont j'ai parlé. Il avait souvent avec ma mère des entretiens, et tous deux s'entendaient merveilleusement. Le dimanche, nous nous rendions à l'église avec les Andrews. Ma mère lisait la messe du jour dans son paroissien catholique romain, et sa piété sincère faisait l'édification du clergyman tolérant. J'aime ces services qui sont si simples et auxquels participe toute l'assistance, bien qu'ils gardent un caractère cérémonieux. Et quoi de plus profondément émouvant que cette musique de Hændel ! Le chanoine Coltman est mort depuis quelques années, mais je suis convaincu que s'il est un Dieu, et un Dieu catholique, il n'a pas manqué de l'appeler parmi ses élus. Sa charité était inépuisable et l'égale de ses autres vertus.

We had a few regular associates D^r Maxwell, a good fellow, and somewhat of a free-thinker, an honest tailor, in whose house my mother lodged and who sang in the choir, making the queerest grimaces as he opened his mouth, his wife, a tiny woman, with two fine boys, and nearly a mile from Stuckney lived the Rev Mr Scratton, formerly one of Canon Coltman's curates, a short-built man, who lisped French, a charming fellow, and some others whom it would be useless to mention

I have said that I, and my mother too, hade made a friend of Taffy ! What countless lumps of sugar we gave him ! And I should be ungrateful if I omit-

Notre société habituelle se composait encore de quelques autres associés le docteur Maxwell, un aimable compagnon, quelque peu libre-penseur, un honorable tailleur, dont ma mère habitait la maison, et qui chantait au chœur de la paroisse, non sans se livrer, dès qu'il ouvrait la bouche, aux plus singulières grimaces, puis son épouse, une mignonne femme, accompagnée de deux jolis garçonnets, enfin le Révérend Mr Scratton, notre voisin éloigné (il habitait à un mille de Stuckneys), primitivement vicaire du chanoine Coltman, petit homme charmant, s'exprimant à peine en français, et quelques autres qu'il serait superflu de mentionner ici

J'ai dit que je m'étais fait, et ma mère aussi, un ami de Taffy (on sait qu'il s'agit ici du poney) Que de morceaux de sucre nous lui donnâmes ! Je serais, certes,

ted to mention Nero, a good-natured, large, but extremely fat poodle, who liked me so well that two years later, when I was visiting M Andrews, he recognised me on the road from Sibsey to Stickney, and ran up to lick my hands and face, and to express in barking those verses of the divine Racine.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle !

There was also a funny little black kitten, who was a great friend of mine. But everything passes away, and this, on the whole, delightful sojourn ended for reasons which I only vaguely remember. The Andrews and I had to part We were sorry

ingrat si j'oubliais après cela de mentionner Néron, un gros caniche de bon naturel, extrêmement gras, et qui m'aimait à ce point que, rendant visite deux années plus tard à Mr Andrews, il me reconnut sur la route de Sibsey à Stickney, et courut me lécher les mains et le visage, exprimant par ses aboiements la même idée que ces vers du divin Racine

Oui, puisque je retrouve un ami si fidele,
Ma fortune va prendre une face nouvelle !

Il y avait encore un amusant petit chat noir qui m'avait pris en grande affection Mais tout passe, et ce délicieux séjour devait prendre fin, pour des raisons que je me rappelle assez vaguement Les Andrews et moi nous dûmes nous séparer Nous en étions également

on both sides, and I left, almost in tears, after warmly shaking hands with these excellent people and kissing the children, more particularly Lily, whom I called half seriously my little miracle

My mother and I then spent some months at Boston, an old city possessing a superb church, the tower of which calls to mind one of those belonging to Rouen Cathedral, it also boast a white statue of Mr. Ingram, the founder of the *Illustrated London News*, conspicuous amongst the black tombstones in the old graveyard round the church. We lodged in a street named Main Ridge with some people who owned a grotto made of pebbles and the shells of

attristés et je partis presque en larmes, non sans avoir serré chaudement la main de ces excellentes gens et embrassé les enfants, en particulier Lily, que j'appelais à demi sérieusement mon petit miracle

Ma mère et moi passâmes ensuite quelques mois à Boston. C'est une vieille ville qui possède une superbe église dont la tour rappelle l'une de celles de la cathédrale de Rouen, elle s'enorgueillit encore d'une blanche statue de M. Ingram le fondateur de l'*Illustrated London News*, érigée en bonne place parmi les vieilles pierres tombales, dans l'antique cimetière entourant l'église. Nous habitions dans une rue nommée Main Ridge, chez des gens qui possédaient une grotte faite de cailloux, d'écaillés d'huîtres, de coquillages, etc., la-

oysters, mussels and other things which recall, in caricature, my lines in the *Fêtes Galantes*

Chaque coquillage incruste

Inside, weapons, helmets and various other objects and curiosities were hung, but the chief attraction, the gem of the museum, was the nally well preserved skeleton of a fine whale, which filled the whole length and nearly the whole height and width of the grotto

This cetacean had an history, which might have served as pendant to that of the celebrated sardine which, one day, blocked the port of Marseills

quelle me rappelait, en caricature, ces vers des *Fêtes Galantes*

Chaque coquillage incruste
Dans la grotte où nous nous aimâmes
A 'sa particularite

A l'intérieur étaient suspendus des armes, des casques et différents objets de curiosité, mais la principale attraction, la perle du musée, c'était le squelette parfaitement conserve d'une belle baleine, qui emplissait toute la longueur et presque la hauteur et la largeur de la grotte

Ce cétacé avait une histoire assez semblable a celle de la fameuse sardine qui, un jour, obstrua le port de Marseille Pendant une periode de mauvais temps, il

In some unusual stress of weather it had been stranded at the mouth of the river which passes through the town

Every Sunday we heard mass in a chapel situated on the bank of the canal. It was under the charge of the Rev. Father Sabela, a German from the Grand Duchy of Nassau, who lived hard by with his brother and sister. The sister has rather slipped my memory, but the brother, who has since been ordained priest, was my pupil for some time. He was a big, heavily bearded fellow, who had served in the German artillery of Sedan, and seemed almost abashed at the fact since the day when I found in his brother's album a photograph of himself in the regimental helmet. And this is how we managed our

s'était échoué à l'embouchure de la rivière qui traverse la ville

Chaque dimanche, nous entendions la messe dans une chapelle située au bord du canal. Cette messe était célébrée par les soins du Révérend Père Sabela, un Allemand du grand-duché de Nassau, fixé en Angleterre et vivant assez parcimonieusement avec son frère et sa sœur. La sœur a disparu de ma mémoire, mais le frère, ordonné prêtre depuis, fut mon élève pendant quelque temps. Ce dernier était un grand garçon, ridiculement barbu, qui avait servi à Sedan, dans l'artillerie allemande, et qui se montra presque confus de la découverte que j'en fis en voyant sa photographie sous l'uniforme, dans l'album de son frère. Voici, d'ailleurs,

lessons He used to come to our house three or four times a week, between half past four and five o'clock After tea we set to work, both speaking English ("), for I was a ignorant of German as he was of French, and any Bostonian present would have derived much amusement from hearing these French lessons given to a German by a Frenchman in a language which was perhaps tolerably well understood, but certainly worse than badly spoken by both pupil and teacher, with a particularly bad accent in each case

On the outside the chapel was a long, low, brick building, with a very simple little open belfry and a small bell It contained seats for about two hundred persons a high altar of Gothic form, a statuette of

comment nous organisions nos leçons Il avait coutume de venir à notre maison trois ou quatre fois par semaine, entre quatre heures et demie et cinq heures Après avoir pris le thé, nous nous mettions au travail, parlant l'un et l'autre anglais, car j'étais aussi ignorant de sa langue qu'il l'était de la mienne Un citadin de Boston eût pris beaucoup d'agrément à ces leçons données à un Allemand par un Français, dans un langage que nous comprenions tous deux, mais que nous prononcions également mal, avec un accent particulier et du professeur et de l'élève

A l'extérieur la chapelle était une longue et basse construction en briques, avec un simple petit clocher ouvert, pourvu de sa cloche Elle contenait des places pour deux cents personnes environ, un autel élevé, de

the Holy Virgin and Saint Joseph, which, one might have been tempted to believe, came from Nuremberg, and to the right and left the Stations of the Cross in bas-relief, illuminated by the Rev Father Sabela's brother. This was all the furniture of the church, unless we add the font and pulpit, which were more than simple.

Everything was bright and pretty, and there was a choir of amateurs, who surpassed themselves at High Mass, in which they sang sacred airs from Mozart, Haydn, and other of the more elegant *Maestri*, and excelled by far the usual church music lamentably and inefficiently chanted by voices untrained in this high art. The congregation was composed of Irishmen, foreigners, and two or three old English families. The Rev Father Sabela preached in En-

forme gothique, une statuette de la Vierge et de saint Joseph, qui paraissaient venir tout droit de Nuremberg, et, de gauche à droite, un chemin de croix en bas-relief, peint par le frère du Révérend Père Sabela. c'était là tout l'ameublement de l'église, hormis les fonts baptismaux et la chaire, des plus simples. Chaque chose, chaque objet était brillant et joli. Il y avait un chœur d'amateurs qui, à la grand messe, se surpassaient, chantant des airs sacrés de Mozart, de Haydn et autres illustres maîtres, en exécutant en musique dépassant de beaucoup l'habituelle musique d'église. La congrégation était composée d'Irlandais, d'étrangers et de deux ou trois vieilles familles anglaises. Le Révérend Père Sabela

glisch with a strong German accent, but very correctly, and not without impressiveness. He spoke a little French, and my mother and I often went to his house, for he was very pleasant and full of anecdotes, although still a young man. He knew Canon Coltman, and so great was the genuine tolerance of the latter that he once sent a subscription, a large sum, too, in proportion to his income, for the decoration of the Catholic chapel of Boston. Facing the building, on the other side of the canal, stood one of those large white windmills which are almost unknown among us, and during the service, according to the position of the sun, the shadow of the sails fell lovingly upon the high altar and the officiating priest!

prêchait avec un fort accent tudesque, mais très correctement et non sans émoi son assistance. Comme il parlait un peu le français, ma mère et moi allions souvent lui rendre visite, car il était fort agréable et, quoiqu'il fût encore jeune, n'avait un nombre incalculable d'anecdotes. Il connaissait le chanoine Coltman, et la tolérance de ce dernier était si grande, qu'il souscrivit une fois une grosse somme, disproportionnée à son revenu, pour la décoration de l'église de Boston. Faisant face à la chapelle, de l'autre côté du canal, se dressait un de ces grands moulins blancs qui sont presque inconnus chez nous. Durant les services, selon la position du soleil, l'ombre de ses ailes, tombant sur l'édifice, enveloppait tendrement l'autel et le prêtre officiant.

I have dwelt at some length upon my residence in Lincolnshire, but I shall speak much more briefly about my « visits » in Hampshire. My first was to Bournemouth, where I was engaged after Easter, for six months, to teach French and the dead languages by M. Remington, a Protestant clergyman who had been converted to Catholicism, at his small but very select school of St. Aloysius (St. Louis of Gonzaga). The house, built like a *châlet*, looked over the sea, but from a distance, so that we could only see its extreme horizon, the scarcely perceptible « white horses », the shining sails of the fishing-boats, and the red smoke of the steamers as they were on the point of disappearing or were just gone out of sight. The town is what is called, on the other

J'ai beaucoup insisté sur mon séjour en Lincolnshire. Je parlerai beaucoup plus sobrement de mes visites en Hampshire. Ma première fut pour Bournemouth où, engagé après Pâques de l'année suivante, je fus pendant six mois professeur de français et de langues mortes chez un ancien pasteur converti au catholicisme, M. Remington, dans son petit, mais très *select* pensionnat de Saint-Aloysius (Saint-Louis de Gonzague). La maison, en forme de *châlet*, donnait assez loin sur la mer pour n'y voir que l'horizon extrême, les moutons à peine perceptibles, les voiles en étincelles des barques de pêcheurs et la fumée rouge des paquebots sur le point de disparaître ou disparus. La ville est ce qu'on appelle

sid of the Channel, a « watering-place », pretty, quiet, without any trade, a beach with no port, but with a jetty for form's sake, surrounded by charming woods in which the pine predominates. I took my boys down to the beach every day and bathed with them. They were not numerous, an average of a dozen at the outside, of whom some were Irish, and these were real imps. On sundays we attended the Catholic services in an exquisite little church attached to a picturesque *Jesuitière*, a little to the horthhern extremity of the town.

Its decorations are profuse and in good taste, in a style borrowed to some extent from the religious art of Munich, the music is good, and the Fathers are all very learned, very pious, and also very tolerant. Two of them were formerly Anglican clergy-

outre Manche a *watering-place*, une ville d'eau, jolie, calme, sans aucun négoce, une plage sans port, avec, seulement, une jetée pour la forme, entourée de bois charmants, où le sapin domine. Je conduisais tous les jours mes élèves sur la plage et je me baignais avec eux. Ils étaient peu nombreux, une douzaine à peu près, en moyenne, quelques Irlandais, de vrais diables ! Nous allions tous les dimanches aux offices catholiques, dans une exquise petite église attenante à une coquette jésuitière, un peu à l'extrémité nord de la ville. Un luxe de bon gout, plutôt emprunté à l'art religieux de Munich, de bonne musique, et des Pères, toute érudition, toute piété, toute tolérance aussi. Deux d'entre eux étaient

men, one of them being Father Anderson, a nephew of Cardinal Manning From this spot, in the top of the high cliffs covered with fuize I have seen leagues and leagues of sea in every direction, even as far as the first rocks off the shores of the Norman islands, and I composed some verses in this style . —

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vieige Marie !

I also wrote a short poem called « Bournemouth »

d anciens pasteurs , l'un d'eux, le Père Anderson, neveu du cardinal Manning J'ai de là vu, du haut de la falaise, couverte d'ajoncs, des heues et des heues de mer et j'ai fait des vers dans ce genre

La mer est plus belle
Que les cathedrales,
Nourrice fidele,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie¹

J'ai fait aussi tout un petit poème intitulé *Bourne-*

¹ *Sagesse*, III xv

(Amour)', which has been considered good However, it is too long to quote here

Lymington, where I was last employed, in 1879, is quite a small town in the middle of woods, and such pretty woods ! It is adorned by a very old church, dedicated to St Thomas à Becket This Romanesque and Gothic building has a fairly high tower, entirely covered by a black centenarian ivy, in the centre of an old grave-yard, full of upright, weather-beaten tombstones Not far off is a green where the boys play football etc Every day we spent an hour or two walking in a neighbouring wood Here we used to meet a young ladies school under the charge of a French governess, it was quite ro-

mouth (Amour), qu'on veut bien trouver bon Trop long, toutefois, pour citer

Lymington ou je fus employé en dernier lieu, en 1879, est une toute petite ville en plein bois, quel bois joli ! avec une très ancienne église dédiée à Saint-Thomas à Becket Ce romanescque édifice se distingue par une tour gothique extraordinairement haute, toute de lierre revêtue au milieu d'un de ces cimetières vieux, pleins de pierres tombales levées et lavées de pluie Un *green* non loin de là, où les enfants jouent au football, etc On sortait tous les jours une heure ou deux en promenade dans un bois à proximité où l'on rencontrait un pensionnat de jeunes filles conduit par une institutrice française C'était très romantique Peu d'autres distractions

mantic There were few other distractions. A Catholic chapel, with a very sport-loving Irish priest, a friend of Mr Murdoch, the head-master, who was mayor of the borough of Lymington, an active Scotchman, very talkative, and a great smoker. Some thirty boys, of which two or three were biggish youths and two French boys, one from Paris, the other from Quilleboeuf. We used to talk till unheard — of hours whilst smoking those large cigars, which are so good, but so dear. Mr Murdoch's sister, an elderly person, was a very strict Presbyterian, but also very good-natured at times.

I only remained at Lymington three months, for I was recalled to Paris by my mother's health, which gave me only too much cause for legitimate anxiety. Thus abruptly ended what I have called, with some

Chapelle catholique. Prêtre irlandais très sportsman, ami de Mr Murdoch, mon *patron*, maire du bourg de Lymington, un Ecossais très alerte, très causeur et très fumeur. Une trentaine de gamins, dont deux ou trois grands et deux jeunes français, l'un de Paris, l'autre de Quilleboeuf. On causait jusqu'à des heures non indues, en fumant ces gros cigares si bons, mais si chers.

La sœur de Mr Murdoch, une demoiselle âgée, était une presbytérienne très stricte, mais bon enfant parfois.

Je n'y restai seulement que trois mois, rappelé à Paris par la santé de ma mère qui me donnait de trop légères inquiétudes. Ainsi finit brusquement ce que j'ai dénommé un peu pompeusement ma « carrière de pro-

possession, my « career as a teacher » in England, where I was afterwards twice destined to return, and by-and-by I propose committing a few notes to paper on the subject of these latter visits

fesseur », en Angleterre où je devais revenir longtemps après, par deux fois, et sur lesquelles je me propose d'écrire encore quelques notes

Traduit de l'anglais par JEAN-MARC VAN BEVER

SHAKESPEARE AND RACINE

Some young men, who keep guard over what they are pleased to term my reputation, have in all good faith, rashly asserted that, in the familiar chat of a café, I said, in opposition to my master and friend Auguste Vacquerie, that Racine was to be preferred to Shakespeare

Every one is free to have an opinion, but I do not prefer one man to another in point of art, when those in question are « in the realm of equals », as

Ils'est trouvé quelques jeunes gens, gardiens vigilants de ce qu'il leur plaît de baptiser ma réputation, pour affirmer, en toute bonne foi, mais témérairement, qu'au cours d'un bavardage intime au café, j'avais soutenu contre mon maître et ami Auguste Vacquerie, qu'il fallait préférer Racine à Shakespeare

Chacun est libre d'avoir son opinion, mais en matière d'art, je n'ai de préférence ni pour l'un ni pour l'autre, si les intéressés sont *dans le royaume des égaux*, expres-

Victor Hugo expresses it in his fine work on « William Shakespeare ».

I am writing without books (I no longer have any), and a more or less slight attack of gout prevents me from going to the libraries within reach. This is therefore absolutely sincere, crude, outspoken, scribbled in a sick-room between two crises and some cries, and it served for nearly my sole distraction and diversion.

Being myself French, perhaps, I love and admire Racine enormously, above all as a man more distinguished by passion than by anything else, and I love Shakespeare (how can I express my admiration for him?) as a man rather more intellectual than passionate. For unquestionably Racine has sur-

sion de Victor Hugo dans son bel ouvrage sur « William Shakespeare »

C'est sans livres que j'écris (je n'en ai plus) et une plus ou moins violente crise de goutte m'interdit les bibliothèques du voisinage, ceci est absolument sincère, sans apprêt, c'est du premier jet, gribouillé dans une chambre d'infirmes, entre deux crises et pas mal de cris, et c'est à peu près ma seule distraction, l'unique diversion à mon mal.

C'est peut-être parce que je suis Français moi-même, que j'aime et que j'admire profondément Racine, et surtout pour cette sensibilité passionnée qui me paraît le distinguer, et mon amour pour Shakespeare (en quels termes exprimer l'admiration qu'il m'inspire?) tient

passed Shakespeare in the delineation of woman, in throwing a strong light upon her and revealing some of the innermost recesses of her nature. The divine imagination of Shakespeare has chiefly depicted her in a idealised form impersonal, like Lady Macbeth, who represents Ambition, Desdemona, the passive creature, the modest woman, Ophelia, the young girl, a pure dream — all are types. How different from Racine's women! Phèdre and Bérénice are Love in its two extremes, Monime is the calm heroine, Athalie, the queen who was beautiful and remembers it, Esther, the woman who is beautiful and knows it — all are characters. Racine held woman in his hand, Shakespeare in his mind — what poets

plutôt à son intellectualité qu'à sa sensibilité. Car Racine a, indiscutablement, surpassé Shakespeare dans l'étude de la femme, faisant rayonner sur elle une lumière intense, et révélant quelques-uns des plus intimes secrets de sa nature. La divine imagination de Shakespeare l'a généralement représentée sous une forme idéalisée et impersonnelle, telle Lady Macbeth, qui figure l'Ambition, Desdémone, l'être passif, la femme modeste, Ophélie, la jeune fille, au songe chaste — toutes sont des types — et combien différentes des femmes de Racine! Phèdre et Bérénice, voilà l'amour en ses deux extrêmes, Monime est une héroïne calme, Athalie, une reine, belle naguère et qui ne l'oublie pas, Esther, une femme belle encore et consciente de sa beauté.

Toutes ont leur personnalité. Racine modelait la

and malicious wits they both are ! Both held her in their hearts , but there is no doubt that Racine cherished her the more deeply, and in all literature there is only Molière, that I am aware of, who perhaps knows, detests, adores, and raves about her, more than he does

This quarrel about nothing has long been fought out, except among very young men, and so let us listen to Shakespeare, « let music sound », as he says in the Merchant of Venice, if I am not mistaken, for I repeat I am writing from memory

Shakespeare was distinctively a man who enjoyed life, a free-liver, who in his youth had tried all trades and knew them all , he was a poacher in Stratford-on-

femme Shakespeare la rêvait Quels poètes, l'un et l'autre, et quels pénétrants génies ! Tous deux la portaient dans leur cœur, mais sans nul doute Racine la chérissait plus profondément, et, dans la littérature entière, je ne vois que Molière qui, plus que lui, la connaisse, la déteste, l'adore ou la maudisse

Cette querelle sans motif est depuis longtemps terminée, sauf parmi les très jeunes, écoutons donc Shakespeare, *laissons résonner la musique* comme il le dit dans le « Marchand de Venise », si je ne me trompe, car, encore une fois, j'écris de mémoire

Shakespeare était avant tout un être qui jouissait de l'existence, un grand viveur, qui en sa jeunesse avait tenté tous les métiers et les connaissait tous braconnier à Stratford-on-Avon, palefrenier et vendeur de contre-

Avon, a groom and checkseller in London, in the interval possibly a murderer, through imprudence or circumstances, as it has too often happened to so many others I conclude that his genius was the outcome of all the experiences, it was not born, but it emerged, naive and genuine, from his misfortunes and pleasures, it was not produced by them, but issued from them

It is true that he died while still very young, only fifty-two, rich by dint of hard work, peaceful through this same work having recovered from the midst of his disorderly life his real self, his dignity, all the qualities it was inevitable he should have, consecrated or destined as he was for that glory, which François Villon, perhaps a less important,

marques à Londres, peut-être même meurtrier entre temps, par imprudence, ou par suite de certaines circonstances, comme cela est arrivé trop souvent à tant d'autres J'en conclus que son génie fut le fruit de toutes ces épreuves, il ne naquit pas, mais émergea naïf et pur, de ses infortunes et de ses joies, il n'en fut pas le produit, mais il y prit son essor Il est vrai qu'il mourut encore jeune, à cinquante-deux ans, enrichi par son dur labeur, rasséréné, après avoir reconquis, malgré les désordres de son existence, sa véritable personnalité, sa dignité, toutes les vertus qui devaient infailliblement être siennes, voué qu'il était, ou destiné, à cette même gloire que François Villon, poète moins marquant

though still a great poet, acquired with even worse social claims to it

In Shakespeare all wass in excess His affective faculty, for instance, is the most eloquent proof of it Have not his admirable sonnets, if not ignored or misunderstood, been interpreted in the sense of excess by odious slanderers or over-zealous advocates? Amongst the latter we may name that conscientious translator, F V Hugo, who thought it his duty to change, in defence of a cause which has never been seriously in question (besides, what could it matter to Art or oven to the great man's name?), the order adopted by the first editors, and no doubt by the poet himself in his original table of contents

peut-être, mais déjà grand, conquit après une existence encore plus desordonnée

Chez Shakespeare tout était surabondant, sa puissance d'aimer en est la preuve, la plus eloquente N'avons-nous pas vues admirables sonnets, — quand ils n'étaient pas ignorés ou incompris — interprétés dans un sens abusif par d'odieux calomniateurs ou de trop zélés avocats? Parmi ces derniers, citons ce consciencieux traducteur François-Victor Hugo, qui crut de son devoir de modifier, pour défendre une cause qui n'a jamais été attaquée sérieusement, et d'ailleurs quel sort cela ferait-il à l'Art ou encore au nom du grand homme, l'ordre adopté par les premiers éditeurs, sans nul doute par le poète lui-

The pleasure of existence, the love of living and of seeing others live, either in his infinitely creative imagination or in his large strong heart, was, I believe, really his great idiosyncrasy, and while his brain — and how strong it was too! — vents its enthusiasms and raptures in a grand lyrism, alternately terrible and charming, sometimes both together, this joyousness, this love of life constitutes in my eyes the great quality, the peerless charm of Shakespeare's work; on the other hand, we cannot ignore an abuse of excess which characterizes his elastic spirit, and his shrewd wit, nor the bad taste, less of the age than of the author, a giant in this as in everything else.

même, dans sa table des matières originale.³ La joie de l'existence, l'amour de la vie et du spectacle de celle d'autrui, sont réellement, dans son imagination créatrice à l'infini ou dans son vaste cœur robuste, je le crois, sa grande idiosyncrasie, et, tandis que son cerveau — si robuste lui aussi — attise ses enthousiasmes et ses ravissements dans un lyrisme grandiose, tour à tour, terrifiant ou plein de charme, parfois l'un et l'autre, cette joie, cet amour de la vie, constituent à mes yeux la qualité première, l'inaltérable attrait de l'œuvre de Shakespeare. D'autre part, nous ne pouvons ignorer quelque abus dans la surabondance qui caractérise son génie souple et subtil, ainsi qu'un mauvais goût qu'il faut imputer à l'auteur lui-même — et non à son époque — un géant ici comme partout ailleurs.

Yet we find in his work a delicacy and refinement unrivalled elsewhere. The portrait of Queen Mab, the roll of Mercutio, the whole comedy of *As you Like it*, are full of these qualities, and, scattered everywhere in a thousand passages, the truest beauties are found side by side with orgies of emotion.

Nevertheless this excess despotically rules the immense ensemble and the endless details of the poet's works, just as it reigned uncontrolled over, at least, the first half of the man's life — an excess, which I have clearly distinguished from abuse, by affirming without indignation or regret that our author, like so many others — not that I do not feel the defect intensely — was contaminated by the blemish of abuse, in an age when excess was a

Nous rencontrons cependant dans son œuvre une délicatesse, un raffinement introuvables ailleurs. Le portrait de la reine Mab, le rôle de Mercutio, toute la comédie de *Comme il vous plaira* sont pleins de ces qualités, qui reflètent répandues partout, en mille passages, les plus évidentes beautés côte à côte avec des orgies d'émotion. Pareille surabondance, toutefois, domine en despote l'ensemble immense et le détail infini des œuvres du poète, elle règne de même, sans contrôle sur la première moitié, du moins, de la vie de l'homme — une surabondance que j'ai clairement distinguée d'abus, en affirmant sans indignation comme sans regret — non que je ne ressente fortement pareil défaut — que notre auteur, comme tant d'autres, fut contaminé par

sign of the times But that excess does not imply any fatigue for the reader of Shakespeare's works his inexhaustible eloquence, whatever forms it may borrow, the most vulgar or sublime, never repeats itself and never rants wildly It is a beautiful, at times, a terrible torrent, a majestic stream of a river winding among grass of flowers, à dreamily murmuring if not a babbling merry brook

This is so, yet since the course of this article logically takes me back to the « divine Racine » as Victor Hugo describes him, in the precocious but sweeping « Preface to Cromwell » — is Racine who is the most fluent of talkers, as well as a great poet, wearisome at all? *Bon dieu non!* but a cer-

l'épidémie de l'abus, à une époque où l'excès était un signe des temps Mais cet excès n'implique aucune fatigue pour le lecteur de Shakespeare son inépuisable éloquence, quelque forme qu'elle revête, la plus vulgaire ou la plus sublime, ne se répète jamais, pas plus qu'elle ne tourne à la grandiloquence C'est un superbe, parfois terrible torrent, c'est le cours majestueux d'un fleuve serpentant à travers les prés et les fleurs, un ruisseau rêveur qui murmure ou gazouille gaïement

C'est vrai! Mais puisque le cours de cet article me ramène logiquement au *divin Racine*, comme l'appelle Victor Hugo dans la hauteaine préface de « Cromwell », Racine est à la fois, un grand poète et le plus éloquent des causeurs et jamais lassant *Bon Dieu non!*¹ Mais

1 En français dans le texte

tain regularity, a beauty, perhaps, that rather lacks variety, in his pure, easy language, might, though very unjustly, be considered monotonous in some passages, and I shall now endeavour to prove my deep conviction that such an accusation is quite unfounded. It is evident that the despotic metre created by Ronsard and Malherbe, and subjected to the severe test of Corneille's handling which Racine was forced to use for his tragedies, contributed to the appearance of excessive regularity, in as much as the author of the *Plaideurs* had already evolved the most wonderful instruments of rhythm and rhymes which the cleverest, most skilful modern versifiers, like Banville have chiefly adopted from

une certaine régularité, une beauté manquant peut-être un peu de variété en son langage pure et facile, pourrait, quoique bien injustement, être considérée parfois comme monotone, je vais donc m'efforcer de justifier ma profonde conviction quant à la fausseté d'une semblable accusation.

Il est évident que l'impérieuse métrique, créée par Ronsard et Malherbe, puis soumise à l'épreuve sévère de l'application cornélienne, que Racine se vit contraint d'employer pour ses tragedies, a contribué à cette apparence d'excessive régularité, mais il ne faut point oublier que l'auteur des *Plaideurs*, avait déjà élaboré les plus merveilleux instruments de rythme et de rimes, et que les plus lucides, les plus habiles des modernes artisans du vers, tel Banville les avaient employés en les emprun-

the « master » and reverentially ascribe to him. But all this more strongly confirms me in my assertion that Shakespeare, in spite of his prolixity which is never tedious, or even of his few rare insipidities, which come upon us as pure surprises — one would think they were put ther on purpose — is always and under all circumstances amusing — amusing in the sense in which Baudelaire applied the word to the *Iliad* and to Edgar Poe's stories — always interesting as legend, as philosophy, almost as theology (for instance, in passages of *Hamlet* and of several other plays, the titles of which have escaped my memory), and also as fairy and ghost lore! It is this quality of being a story, tragic, grotesque, philosophical,

tant surtout au maître, en lui en rendant révérencieusement hommage — Mais tout ceci ne fait que raffermir mon affirmation, à savoir que Shakespeare, en dépit de sa prolixité jamais lassante, ou même de ses quelques rares et si surprenantes platitudes — (l'on pourrait croire qu'elles y furent mises exprès) — est en toutes circonstances amusant dans le sens que Baudelaire employait pour l'*Iliade* et des histoires d'E. Poe, — son œuvre toujours captivante, en tant que légende, philosophie, théologie même (par exemple dans certains passages d'*Hamlet* et de plusieurs autres pièces dont les titres m'échappent), contes de fées, et de fantômes. Aussi c'est le fait d'être un conte, tragique, grotesque, philosophique ou fantastique, attribut particulier au

or fantastic, the special attribute of the Shakespearean drama, which renders it perpetually amusing since, be it understood, the master's touch is always present — Racine's tragedy, on the other hand, to quote the words of Napoleon I in speaking of French tragedy in general, is a crisis in its passion reaches its culminating point it has nothing to do with anecdotes, it is Venus, it is Mars, always some keen feeling,

(A leur proie attaches)

Hence the tension of the style is adequate to the tension of the action, and it is obvious that the poetry itself, divested of all parasitic ornament and

drame Shakespearien, qui le rend perpétuellement amusant, d'autant plus que, bien entendu, la griffe du maître s'y retrouve toujours De plus la tragédie Racinienne, pour citer le mot de Napoléon I^{er}, au sujet de tout l'art tragique français, est une « crise » La passion y est à son comble rien, oh! rien de l'anecdote, c'est Vénus, c'est Mars, toujours quelque sentiment porté à son plus haut degré

A leur proie attaches

La tension du style est attachée à la tension de l'action, et il est évident que la poésie elle-même débarrassée d'ornements parasites, et tendant vers la fin pro-

entirely directed to the immediate end, contracts a stiffness, and a certain inevitable dryness from its very precision — Still Racine knew how to cover and mitigate these necessary sacrifices with his harmonious language, the most harmonious of all French language, without ever weakening their effect. We must therefore give more credit and feel more grateful to Racine than to all other French dramatists worthy of the name (I allude to Corneille, Rotrou, sometimes Crébillon the elder, and even Voltaire), for the literary interest, for the literary amusement even, if I dare so to speak, attaching to the famous and severely — modelled French drama of more than one or two centuries ago

chaine, contracte quelque raideur et quelque inévitable sécheresse à chercher cette grande précision. Mais Racine savait voiler et atténuer ces sacrifices nécessaires sous son style harmonieux, le plus harmonieux de la langue française, sans jamais en affaiblir les effets. Il nous faut donc accorder plus de crédit, témoigner plus de reconnaissance à Racine qu'à tout autre dramaturge français digne de ce nom (je fais allusion à Corneille, Rotrou, parfois Crébillon l'ainé, même Voltaire) pour l'intérêt, l'amusement même, si j'ose ainsi m'exprimer, dignes d'un lettré, qui nous attachent à la forme sévère du drame français d'il y a plus d'un ou de deux siècles

From all that I have said in Racine's praise do I mean to infer that Shakespeare, when the situation requires it is lacking in the necessary gravity and sobriety? Not by any means! Do Macbeth and his worthy spouse declaim so many metaphors and inflame their passions in such interminable speeches as that would imply? Does not Othello, when he once makes up his mind, fall into a superb fury that is quite natural and direct? Does not even the hesitating, troubled Prince Hamlet rush at last, almost without a word, upon Polonius, after dismissing his mother with a quiet gesture? But there it is! the texture of the Shakespearean drama would not, until the very end, permit the use of this sober language, perhaps too much so for the

Par tout ce que j'ai dit à la louange de Racine, entends-je insinuer que Shakespeare, quand la situation le réclame, manque de gravité et de sobriété? En aucune façon! Macbeth et sa digne épouse profèrent-ils un flot de métaphores, crient-ils leurs passions en d'aussi interminables harangues qu'il le faudrait? Othello, sa décision enfin prise, ne succombe-t-il pas à une fureur parfaitement naturelle et directe? L'hésitant, le tourmenté prince Hamlet, lui-même ne se jette-t-il, en fin de compte, presque sans un mot, sur Polonius, après le congé signifié à sa mère d'un simple geste? Mais voilà! la construction même du drame Shakespeareien ne pouvait autoriser, avant l'extreme fin, l'emploi de ce sobre langage — trop sobre peut-être, au

taste of many people, which is the supreme honour of the, in other respects and even in spite of this quality, truly, intensely, essentially, poetic Racine, who can also justly claim the lyric crown, for he and Victor Hugo are certainly the greatest French lyrists. Read his canticles, his translation of some of the Psalms of David and, above all, the sublime choruses of the Esther and the Athalie

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?

If we now speak of it, who had more of it than Shakespeare? No one. And how it sparkles upon a dazzlingly luminous background! White upon

goût de bien des gens — qui reste l'honneur suprême de ce Racine, essentiellement, sincèrement, profondément, — et malgré, si l'on veut, cette qualité — lui qui peut à bon droit revendiquer aussi le sceptre du lyrisme, car lui et Victor Hugo sont certainement les plus grands lyriques français. Lisez les cantiques, les traductions des psaumes de David, et surtout les chœurs sublimes d'Esther et d'Athalie

D'un cœur qui t'aime
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?

Puisque nous en parlons, qui plus que Shakespeare avait ce don? Personne! Et comme son lyrisme étincelle sur un fond de lumière éblouissante! Blanc sur

white, as in Whistler and a few other painters, who are so modern as to be existing almost in the future' His dialogue is inexhaustibly diverting in the noblest sense of the word witty both in the French and English meaning of the word spirituel and full of the English high spirits and animal spirits, expressions which can scarcely be translated in to French, for the words *belle humeur* and *bonne humeur* convey no adequate idea of their meaning

Well, Racine is supremely gifted with this *belle humeur*, this *bonne humeur*, it ist first seen in the *Plaideurs*, which is a rolling fire of wit, also in his epigrams, which are at times so cruel, in most of his prefaces, and lastly in his youthful letter to the « Messieurs » of Port Royal, in which

blanc, comme chez Whistler et quelques autres peintres, si modernes, qu'ils semblent n'exister que dans l'avenir ! Son dialogue est un inépuisable divertissement, au plus noble sens du mot « spirituel », et rempli des « high spirit » et « animal spirit » des Anglais, expressions peu traduisibles en Français, car les mots « belle humeur » et « bonne humeur » n'offient qu'une idée inexacte de leur sens

Eh bien ! Racine est supremement doué de cette *belle humeur*, de cette *bonne humeur* Voyez d'abord les *Plaideurs*, jeu pétillant d'esprit, puis ses épigrammes, parfois si cruelles, la majorité de ses préfaces, enfin sa lettre juvénile à ces « Messieurs de Port-Royal », où il

he lashes their crass pedantry and odious *devocieux*-*seté* if I may risk the ungainly word

The nature of the mind of these two great men, though essentially the same was evidently modified in each case by their early education and the life that ensued

Racine, the son of a state fonctionnaire, had the advantages of a thorough education and a pecuniary competence. He was brought up in habits of sincere piety, but still a little too much in the fashion of his age to be deeply influenced by the fanatical or the enthusiastic in religious matters, he was brought up, more over, in Paris, and was precociously clever, soon he became a courtier (indeed, a very worthy one) of dignified and most

fouaille leur lourde pédanterie, leur odieuse *dévochieuseté*, si j'ose employer ce mot peu élégant. La nature du génie de ces deux grands hommes, la même quant à l'essence, fut évidemment modifiée dans les deux cas par leur éducation première et l'existence qui s'en suivit. Racine, fils d'un fonctionnaire de l'Etat, eut les avantages d'une éducation solide et de l'indépendance pécuniaire. Élevé avec des principes de piété sincère, un peu trop cependant dans le style du siècle, pour être profondément influencé par les enthousiastes ou les fanatiques en matière religieuse, élevé de plus, à Paris, et précocement éveillé, il devint de bonne heure courtisan (et combien précieux !) de conduite infiniment digne et respectable,

respectable behaviour, and although amongst the most brilliant of his rank, he was even then greatly honoured as a man of letters, a courtier, in short, whom death broke sooner than bent-what a contrast to the poacher, the theatre call-boy, etc., etc., the son of a butcher, who in the prime of his youth, already precocious at fifteen, « killed his oxen with sonce pomp » as a biographer says.

Shakespeare was quite an unpolished youngster, able only to read with fair ease, to write badly, and to count in a way. He completed this most elementary instruction by desultory reading of fables, Mother Goose's stories, chronicles, songs, more often learnt through the ears than from

et, quoique entouré des plus brillants de ses pairs, il fut encore hautement honoré comme homme de lettres, — un courtisan, en somme, que la mort enleva précocement. Et quel contraste avec le braconnier, le bonimenteur de théâtre, etc., le fils d'un boucher qui, dès sa prime jeunesse, déjà précoce à quinze ans, « tuait ses bœufs, non sans une certaine pompe », dit un biographe.

Shakespeare fut un jeune homme tout à fait fruste, sachant tout juste lire à peu près couramment, écrire mal, et compter approximativement. Il compléta cette si élémentaire instruction par des lectures décousues : fables, contes de Ma Mère l'Oie, chroniques, chansons apprises plus souvent en les entendant que dans les

books, he possessed the classics, Plutarch, etc., only in translations, most frequently from the French, Racine, on the other hand, to annoy his masters, once learnt by heart and copied from memory a Greek novel, Theogenes and Chariclea¹

So Shakespeare borrows his jests from all sources, and invests them with a charm peculiarly his own, free, fantastic reminiscent of the artisan, the peasant, even the courtesan, if needful, and always entirely original, genuine and genial, cleverly graceful, or extremely grotesque, like Cellini's figurines, like architectural masks, heraldic serpents and tarasques Racine's gaiety, light and smart as it is, slightly savours of the student and the gentleman The Attic salt often (though not

livres Il ne possédant les classiques, Plutarque, etc., que traduits, du Français le plus souvent Racine, par contre, pour tracasser ses maîtres apprit un jour par cœur, et écrivit de mémoire une nouvelle grecque, « Théogène et Chariclée »¹

Aussi Shakespeare puise-t-il ses plaisanteries à toutes sources, et les imprègne-t-il d'un charme éminemment à lui, aisé, fantasque, à saveur d'artisan, de paysan, de courtesan même s'il le faut, et toujours parfaitement original, personnel et génial, spirituellement gracieux, ou tout à fait grotesque, telles les figurines de Cellini, les masques architecturaux, les serpents ou les tarasques héraldiques

La gaieté de Racine, si légère et brillante qu'elle

too of ten) seasons his Gallic humour—very Gallic when necessary

Tirez, tirez, tirez

(*Les Plaideurs*)

There exists therefore between the two geniuses, so apparently dissimilar, not a little through the fault of curiously special conditions in each case, a similitude on the whole which seems to me the result of the kind of parallel which I have dared, dwarf as I am, to venture upon in regard to the work and a little in regard to the life of these giants. It is true, that so many stupidities and platitudes respecting them have been vomited forth in French, English, German, and every other European lan-

soit, sent quelque peu l'érudit et le gentilhomme. Le sel attique souvent (quoique un peu trop souvent) excite son humeur gauloise, très gauloise quand il le faut

Tirez, tirez, tirez

(*Les Plaideurs*)

Il y a donc tout compte fait, entre ces deux génies d'apparences si différentes, souvent du fait de circonstances curieusement particulières à chaque cas, une similitude qui me semble devoir être la conclusion de l'espèce de parallèle que j'ai osé, nain que je suis, risquer au sujet de l'œuvre, et un peu aussi de la vie de ces géants. Il est vrai que, sur leur compte, tant d'inepties et de platitudes ont été vomies en Français, en Anglais, en Allemand et en toutes autres langues d'Eu-

guage that this modest and only too justly timid study of mine might in some sort make me proud For what has been left unsaid, if we start from Voltaire, who damned Racine with faint praise, blasphemously attacked Corneille and lost all his intelligence when it came to Shakespeare, down to fat Dr Johnson, that malicious pedant, and even to the literary myrmidons of every land, of both sexes, I was about to say, of every gender?

Shakespeare was peculiarly unfortunate in this respect Generally known as a sort of buffoon and stage-player, he suffered immediately after his death, the most extraordinary eclipse that was ever heard of in literary astronomy As for his personality, his

rope, que cette modeste analyse, sans prétention, et timide avec trop de justes raisons, pourrait en somme, me rendre fier Car que n'a-t-on pas dit, depuis Voltaire, qui assomma Racine à coups de louanges feintes, blasphéma Corneille, en l'attaquant et perdit toute raison quand il s'agit de Shakespeare, jusqu'au lourd Dr Johnson, ce pédant malicieux, et même jusqu'aux myrmidons des lettres de tous pays, des deux sexes, j'allais dire de toutes les espèces

Shakespeare fut sur ce point particulièrement malheureux Généralement vu sous les traits d'une sorte de bouffon, de baladin, il subit immédiatement après sa mort la plus extraordinaire éclipse qu'enregistre l'astronomie des Lettres Quant à sa personnalité, ses biographes

biographers, who might be compared with some of those hyenas who, almost in our own days, rent Edgar Poe in pieces especially busied themselves in aspersing his moral character, dealing by the way a blow with tusk or claw at his work. As to the latter, into what an abyss of obscurity did it fall when after the Commonwealth which was indifferent to art, preoccupied with other things, and rather hostile than otherwise because Puritan, the Restoration was established which proved even more injurious than the Commonwealth in its effect upon art. This « classic taste » reigned supreme, and what taste ! What tragedies ! What comedies ! after our really grand tragedies our truly great comedies, and what a sudden disappearance of every kind of sincerity

— tels ces hyènes qui presque encore de nos jours mettent E. Poë en lambeaux — s'employèrent tout spécialement à le noircir au point de vue moral, griffant en chemin ou déchirant son œuvre à belles dents. Quant à cette dernière, dans quels abîmes d'obscurité ne tomba-t-elle pas, quand après la République indifférente à l'art, absorbée par d'autres soucis, et plutôt hostile en sa qualité de Puritain, vint la Restauration, plus nuisible encore, si l'on envisage son influence sur l'Art. Dès lors « le goût classique » régna en maître, et quel goût ! Quelles comédies, quelles tragédies pour faire suite à la véritable grandeur de nos tragédies, à nos comédies, à nos comédies formidables ! Et quelle soudaine disparition de toute sincérité, même dans le langage ! Et cette

even in the language ! And this epoch, which dates from Charles II, was only superseded, after great efforts, under the last of the Georges, thanks to Byron, Shelley, Moore, Reats, and in a minor degree to Bulver and his « disciples » up to our down days, when reparation has been made to the great national and Shakespearean tradition, and there has been a return for good to that admirable and dear English literature

How difficult and how slow was the renascence of Shakespeare ! His plays were acted by Garrick in a corrected form, and Garrick did not content himself with making excisions in the venerable text, but even rejected whole scenes. Shakespeare was also « Adapted » in France by « good Ducis » (why, good ?) who christened Lady Macbeth Frédégonde,

époque, datant de Charles II, n'a été supplantée — après quelles luttes ! — que depuis le règne du dernier des Georges, grâce à Byron, Shelley, Moore, Reath, et, plus modestement, Bulver et ses « disciples », jusqu'à nos jours, où justice fut rendue à la grande tradition nationale et Shakespearienne, et où un retour heureux fut accompli vers cette admirable et chère littérature anglaise

Combien difficile et combien lente fut la renaissance de Shakespeare ! Garrick joua ses pièces, mais remaniées, ne se contentant pas de coupures dans le texte vénérable, mais supprimant encore des scènes entières. Shakespeare fut également « adapté » en français par le « bon Ducis » (pourquoi bon ?), qui baptisa Lady Macbeth · Frédé-

and as poor dear Albert Glatigny expressed it ·

Par un trouble d'esprit bizarre
Dit au traître Iago de s'appeler Pezarre

Letourneur's translation followed, which was characterised rather by good intentions than anything else, and which Voltaire, into the bargain, anathematised in his best style, treating the translator, a *bonhomme étonné* anading to Victor Hugo (in the preface to the work of his son François Victor) as an *imbécile*, and Shakespeare as a « drunken savage » It was not before the advent of romanticism and Alfred de Vignys admirable *Maure* and *Marchand de Venise*, the *Roméo et Juliette* of Emile Deschamps,

gonde et, comme l'a dit ce pauvre cher Albert Glatigny

Par un trouble d'esprit bizarre,
Dit au traître Iago de s'appeler Pezarre

Puis vint la traduction de Letourneur, remplie mais, c'est à peu près tout, de bonnes intentions, et sur laquelle Voltaire, pour comble, jeta l'anathème en son meilleur style, traitant le traducteur de *bonhomme étonné*¹ comme Victor Hugo (dans la préface de l'ouvrage de son fils François) d'*imbécile*², et Shakespeare de « sauvage ivre »

Il fallut l'avènement des romantiques, les admirables *Maure* et *Marchand de Venise* d'A. de Vigny, le *Roméo et Juliette* d'Emile Deschamps, peu après l'*Hamlet* d'A. Dumas

1 et 2 En français dans le texte

a little later the Hamlet of Alexandre Dumas and M Paul Meurice, the Parolles and the Falstaff of the latter and M Auguste Vacquerie, the King Lear and the Macbeth of Jules Lacroix, besides the definitive translations by Benjamin Laroche, M Guizot, François Victor Hugo, and M Montaigut, it was not before this that his work and name were established and consecrated amongst the French

But now, both his work and his name are familiar in France Every year we see youth fuldramatic or lyrical works appear that have been directly imitated from a manifestly inspired by Shakespeare's dramas, comedies, and fairy plays His name and work are known and admired by all who read, and

et M Paul Meurice, le *Parolles* et le *Falstaff* de ce dernier et de M Auguste Vacquerie, le roi *Lear* et de *Macbeth* de Jules Lacroix, et de plus les traductions définitives de Benjamin Laroche, M Guizot, François-Victor Hugo et M Montaigut, il fallut tout cela pour que son œuvre et son nom eussent conquis droit de cité et fussent consacrés en France

Mais aujourd'hui son œuvre et son nom sont connus Chaque année nous voyons des drames ou des œuvres lyriques de jeunes directement imités ou évidemment inspirés des drames, des comédies ou des féeries de Shakespeare Son nom, son œuvre sont connus et admirés de tous ceux qui lisent Il est presque aussi populaire

are almost as popular as the great French dramatists, if not more so, in some cases And so much the better, but what a long time this halting justice has taken !

Racine had different fortune Glory fell to his lot, that success which is called glorious when it comes in a man's lifetime, he was appreciated by both court and city, esteemed by those in power and by the fair sex and he died in honourable disgrace in the midst of those dear to him, all of whom were filled with admiring and grateful respect towards him, so that his death, on the day after the *Esther* and *Athalie*, was the hour of his triumph Criticism had, all the utmost, only scratched him when his *Phèdre* appeared, but what a revenge over Pra-

que les grands dramaturges français, sinon plus, parfois Et c'est tant mieux Mais que de haltes au cours de cette lente justice

Racine eut un sort différent La gloire fut son lot, ce succès que l'on appelle gloire quand il vient à l'homme encore vivant, il fut estimé à la cour comme à la ville, choyé par le beau sexe et par les puissants, et il mourut — en disgrâce honorable — au milieu des êtres qui lui étaient chers, qui le vénéraient avec admiration et reconnaissance, si bien que dès sa mort, au lendemain d'*Esther* et d'*Athalie*, sonnait l'heure de son triomphe La critique l'avait tout juste égratigné à l'apparition de

don' — And after his two sublime biblical plays

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable a-t-il pu faire ?

He has received during more than two centuries, a perpetual ovation, not only in France, but everywhere else, in England, where it was immoderate, since it was at the expense of Shakespeare and the national literature, and in Germany where Goethe and Schiller translated his works. It is true that in France there was a momentary revolt towards 1830. Indeed one man, who later on himself laughed at his youthful freak, M. Granier de Cassagnac (the father of the impetuous Bonapartist ex-deputy) made

Phèdre, mais quelle revanche sur *Pradon* ! et après ses deux œuvres bibliques, sublimes

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable a-t-il pu faire ?

Il bénéficie pendant plus de deux siècles d'une ovation ininterrompue en France et partout ailleurs, en Angleterre, où elle fut excessive, puisque ce fut aux dépens de Shakespeare et de la littérature nationale, en Allemagne, où Goethe et Schiller traduisirent ses œuvres. — En France, il est vrai, il y eut une révolte momentanée vers 1830. Quelqu'un même (il se railla lui-même plus tard de sa boutade de jeunesse), M. Granier de Cassagnac (le père de l'impétueux ex-député bonapartiste) se rendit

himself celebrated, before he became the important personage that every one knows, by daring to print the monstrosity

Racine est un polisson ¹

Others called the author of *Iphigénie*, with Rotrou, Corneille, Molière, and all the great men of the great epoch, « *buste, perruque, ganache* » and other graceful names. But just as in the case of Pradon, what a revenge he had, with Rachel down to Sarah Bernhardt, upon every stage in the two worlds ! Our best writers of this century — Chateaubriand, Hugo (whose expression, « *divine Racine* » I have already quoted, Sainte-Beuve, who wrote the ode, « *Les*

célèbre, avant de devenir l'important personnage que chacun sait, en osant imprimer cette monstruosité

Racine est un polisson ^{1 2}

D'autres traitèrent l'auteur d'*Iphigénie*, en compagnie de Rotrou, Corneille et Molière, et de tous les grands hommes de la grande époque, de « *buste* »¹, « *perruque* », « *ganache* »² et autres noms gracieux. Mais comme dans le cas de Pradon, quelle revanche il prit avec Rachel et Sarah Bernhardt, sur toutes les scènes des Deux-Mondes. Les meilleurs écrivains de ce siècle, Chateaubriand, Hugo (dont j'ai cité le *divin Racine*), Sainte-Beuve, qui écrivit l'ode *les larmes de Racine*, nos plus récents poètes, nos

1 2, 3 En français dans le texte

larmes de Racine », our latest poets, our literary reviews, the most advanced (as they say) in æsthetics, every one, amongst us and everywhere else, sings the praises of his glory. A pure glory if ever one existed, perhaps the most beautiful, the whitest, the purest in a word, that has ever passed through revolutions without losing the least of its splendours, of its dazzling brilliancy, of its archangel plumes, and wings of genius, of its godlike (whether pagan or Christian) radiance. Did not Napoléon, at Saint-Helena, thinking of his son, from whom he had been pitilessly separated, often repeat the lines of the Andromaque

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils

Je ne l'ai pas encore embrassé aujourd'hui

revues littéraires les plus avancées (ainsi disent-elles) en fait d'esthétique, chacun parmi nous et partout chante les louanges de sa gloire. Gloire pure, s'il en fut, la plus belle peut-être, la plus diaphane, la plus immaculée, en un mot qui ait jamais traversé les révolutions sans rien perdre de sa splendeur, de son éblouissant éclat, de ses plumes d'archange, de ses ailes de génie, de son rayonnement semblable à Dieu, aussi païen que chrétien. Napoléon à Sainte-Hélène, songeant à son fils dont il avait été cruellement séparé, ne répétait-il souvent ces vers d'Andromaque

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils

Je ne l'ai pas encore embrassé aujourd'hui

A statue of Racine was erected long ago in his native town thought not in Paris (except in the Théâtre Français) an omission bound to be redeemed, with many others in the French capital, which is too much devoted to politics and to its public men who, as a rule, are mediocre or mischievous

England, so hospitable to foreigners, even to their dead, as Westminster Abbey proves, has not adopted the custom of erecting their statues in public places. She cannot be reproached for not raising a monument to a poet who was quite a stranger to her, although, indirectly, she came in contact with him. Her son Louis Racine, produced the first French translation of « Paradise Lost ». Still, let us con-

Depuis longtemps une statue de Racine a été élevée dans sa ville natale mais pas à Paris, si ce n'est au Théâtre-Français, lacune que l'on est sûr de voir combler, ainsi que tant d'autres, dans la capitale française, trop souvent livrée à la politique et aux politiciens, médiocres en général ou malfaisants

L'Angleterre, si hospitalière aux étrangers même morts, Westminster Abbey le prouve, n'a pas adopté la coutume de leur élever des statues sur les places publiques. On ne peut lui reprocher de n'avoir pas élevé un monument à un poète qui lui fut totalement étranger, bien qu'elle l'ait indirectement rencontré, ce fut, en effet son fils Louis Racine qui fit la première traduction française du *Paradis Perdu*. Mais l'eli-

gratulate her upon the homage, tardy it is true, now paid to Shakespeare, in Leicester Square, at one time so squalid with its dead turf and zinc horse, from which one of the Georges had fallen, and which was repainted with a different colour every night by practical jokers, sometimes of a malodorous species, but now, after arranging a pretty garden in the square, she has adorned it with a fine statue, in white marble, of her first poet and her greatest man But let us applaud our Paris, at times so blameworthy, so frivolous, and always calumniated, for possessing a Rue Milton — and a statue of Shakespeare

citons-la de l'hommage, tardif à la vérité, rendu à Shakespeare dans Leicester Square, naguère si sordide avec son gazon grillé et son cheval de zinc, d'où l'un des Georges était tombé, et que des joyeux plaisants barbouillaient chaque nuit d'une couleur différente, parfois même avec des substances nauséabondes, aujourd'hui, après avoir dessiné un joli jardin dans lesquare, elle l'a orné d'une belle statue en marbre blanc de son premier poète et de son plus grand homme Mais félicitons notre Paris parfois si blâmable, si frivole, et sans cesse calomnié, de posséder une rue Milton, et une statue de Shakespeare

Traduction de M^{me} Rene DARBORD et de M. André de KNYFF

MY VISIT TO LONDON¹

On the 19th of november last, at nine in the evening, I took the train at the Gare Saint-Lazare for Dieppe-Newhaven. On reaching Dieppe, I found the buffet crammed with travellers, who had been kept by the bad weather from taking the preceding boats. The boat corresponding with my train was equally unable to put out to sea, on account of a storm which had already lasted twenty-four hours, and was to last, with redoubled violence, till the next evening. So there was nothing for it but, in company with a good hundred people, to spend part of the night on

Je pris à neuf heures du soir, le 19 novembre dernier, le train pour Dieppe-Newhaven. A Dieppe, buffet bourré de voyageurs empêchés par le mauvais temps, d'embarquer sur les précédents courriers. Celui qui correspondait à mon train ne put partir davantage, retenu par une tempête durant depuis vingt-quatre heures, et dont la violence redoubla jusqu'au lendemain soir.

Rien d'autre à faire que de tenir compagnie à une bonne centaine de personnes qui passèrent la nuit sur

¹ Ma visite à Londres

a bench, till the worthy host (to whom thanks and thanks again ¹) made me the offer, not indeed of a room but of a sofa in the dining room of his hotel opposite the station, and I was thus enabled, if not to sleep with much comfort, at all events to take a little rest, to the accompaniment of the boom of the sea, which reminded me of the two Parisian uproar and the cannonade of September 1870 to January, 1871. All the next day a deluvian rain fell, and consumed the time in dejeuners, lunches, and dinners, appetizers, coffees, and cigars at the said buffet. Of Dieppe I saw no more than the whitish cliffs against an irongray sky, across the lances as of a mass of armed men,

Les lances de l'averse

des bancs, quand enfin me fut offert par le précieux propriétaire d'un hotel situé en face la gare, non une chambre, bien sûr, mais un sofa dans sa salle à manger, si bien que je pus, je ne dis pas dormir confortablement, mais me reposer un peu, avec accompagnement du fracas de la mer qui me remettait en mémoire notre vacarme de Paris et la canonnade de septembre 1870 à janvier 1871. Le lendemain, pluie diluvienne, je tuai le temps en dejeuners, diners, soupers, apéritifs, cafés et cigares au dit buffet. De Dieppe, je ne vis rien de plus que des falaises blanchâtres sur un fond de ciel gris fer, grillagées comme par les lances d'une masse d'hommes d'armes,

Les lances de l'averse

The terrible downpour, under which the sea, gradually calming, growled like a gorged beast, still terribly, with a ravenous delight, one might have said, for many fishing-boats, alas ! had gone down and were still going down, with all hands on board, in the harbour and out at sea

At last, on the 20th of november at nine in the evening, there was some talk of setting out, and, hobbling along as fast as I could, I managed to secure half a birth in the second class cabin. When the bell had sounded for the last time, and the great white chimney, like a vast phantom in the opaque night, had uttered its lugubrious shriek. I felt, after some minutes of uneasy motion in port, a prodigious

de la terrible cataracte sous laquelle se calmait graduellement la mer. Celle-ci, telle un fauve repu, grondait, toujours terrible, avec une joie furieuse, semblait-il, car bien des bateaux de pêche, hélas ! avaient sombré, sombraient encore, corps et bien, au large ou dans le port.

Enfin, le 20 novembre à 9 heures du soir, l'on parla de départ, traînant la jambe avec toute la hâte que je pus, je réussis à m'assurer la moitié d'une couchette dans une cabine de seconde classe. Le dernier coup de cloche résonna, l'immense cheminée blanche, telle un énorme fantôme dans l'opaque nuit, fit entendre son lugubre hurlement. Je sentis alors, après quelques minutes d'un inconfortable balancement du vaisseau dans le port, un prodigieux tangage, puis un ample roulis, tous

pitching of the vessel, then a quite sufficient ralling, stupefying at first by their continuity and their almost rhythmical regularity, and becoming a literal rocking to sleep, at least as far as I was concerned, fatigued, as I already was by a sleepless night, or all but, and a day of interminable sorrow And there was something, too, in the immensity of the « caress », not unpleasing to a poet, and I made a little poem about it not long afterwards, which is to appear some day in an English paper¹ Anyway I slept the sleep of the just during the passage, and never opened my eyes till within sight of Newhaven, when, the sea being now quite calm, the boat glided along without needing to turn on steam, and the

deux, au premier abord, stupéfiants de continuité et de régularité presque rythmiques Ce devint ensuite, littéralement, un bercement endormeur, pour moi du moins, las que j'étais d'une nuit sans sommeil, ou presque et d'une journée d'interminable ennui Il y avait aussi dans l'immensité de la « caresse » quelque chose d'assez plaisant pour un rêveur, et j'en fis peu de temps après un court poème qui paraîtra quelque jour dans un journal anglais¹ En tout cas je dormis du sommeil du juste pendant toute la traversée, et n'ouvris les yeux qu'en vue de Newhaven, alors que le bateau, sur la mer enfin calmée, glissait à puissance réduite, si bien que

1 Il a paru dans la *Nouvelle Revue* Ed « Savoy »

very lull and comparative silence awoke me as pleasantly as possible

When I reached London at two in the morning, and had a quarter of an hours drive to the Temple, in the fine moonlight, the wind quite bracing, I felt already good effect of what was really one of the best crossings I had ever had London so impressive as one passes its superb buildings from the formidable Tames towards Westminster. the rich, elegant London between Victoria Station and the Strand, seemed to me that night exquisite, delicate almost dainty, luminous

At the Temple awaited me the poet Arthur Symons (as, afterwards, Herbert Home, poet him-

l'apaisement et le silence relatifs me réveillèrent le plus agréablement du monde

Des mon arrivée à Londres, à deux heures du matin, et après une course d'un quart d heure en voiture jusqu'au « Temple », sous le beau clair de lune et dans le vent vivifiant, je commençai à me sentir enchanté d'une des meilleures, en vérité, de mes traversées Londres, si impressionnant pour qui longe ses superbes bâtiments, de la Tamise formidable jusqu'à Westminster Londres et ses quartiers élégants entre la gare Victoria et le Strand, me parut cette nuit-là exquis, délicat presque coquet, lumineux

Au « Temple » m'attendait le poète Arthur Symons, qui devait me donner (comme ensuite Herbert Home,

self, and architect) was to give me a charming hospitality. He had been to look for me three or four times in vain at Victoria Station, and, imagining after these fruitless errands that I should not come till night, he had waited up for me, and come to welcome me at the very door of his house which he inhabits in that vast caravansarail of the Law, and of Silence (For how exquisite a corner of London, in which there are so many exquisite and infamous corners so few common or vulgar!) My host led me up into his charming little flat, from which, next day, I was to have one of the most ravishing and peaceful views, in the exceptionally fine weather, as if made on purpose for the traveller, which bathed in London sky and the whole aspect of the

poète lui aussi, et architecte) une charmante hospitalité. Il s'était rendu trois ou quatre fois en vain à la gare Victoria, et pensant, après ces courses inutiles, que je n'arriverais plus avant la nuit, il avait veillé et était venu me recevoir à la porte de la maison qu'il habite, dans ce vaste caravansérail de la Loi — et du Silence — (car quel coin délicieux est celui-là, dans Londres, qui en compte tant d'exquis ou d'infâmes, si peu de communs ou de vulgaires, Mon hôte me conduisit dans son charmant petit appartement, d'où je devais admirer le lendemain le plus ravissant, le plus paisible des panoramas, par un temps exceptionnel, fait exprès, semblait-il, pour le voyageur que baignait le ciel de Londres, et

immense City of pale rose and pearl grey Blithe birds, blackbirds even, on the infinitely twisted branches of those beautiful immense English trees, to the left, in a paved and grassy angle, regular to the point of being beautiful in its way, the fountain, which gives its name to the place (Fountain Court), with its babbling jet of water But for the moment I was hungry fagged out by those hours of vehement sea, and Symons, following my example, ate — while we talked, for two good hours, about everything under the sun, Paris, poetry, money too (Poets think of nothing else and with reason¹), my future lectures — an entire box, one of those long, tall, tin

la vue de l'immense cité rose pâle et gris perle Des oiseaux agiles, et même des corbeaux, se voyaient dans les branches nouées à l'infini, de ces superbes et énormes arbres d'Angleterre, et à gauche, dans un coin herbeux et pavé, belle de la beauté d'une régularité sans mélange, la fontaine qui donne à la place son nom (Cour de la Fontaine), mais avec son jet d'eau mélodieux

Mais pour l'instant, j'étais affamé, épuisé par la traversée de cette mer démontée, et Symons, à mon exemple, dévora, — tandis que nous devisions durant deux bonnes heures, de toutes choses sous le soleil Paris, poésie, fortune (les poètes ne pensent à rien d'autre et à juste titre) —, une boîte entière, une de ces longues, hautes boîtes en fer-blanc, de biscuits pour le the,

boxes, of tea-biscuits, « muffins » in English¹ washed down with plenty of gin and soda² and perfumed with vague cigarettes. And it was, I assure you, one of the best and gayest meals I ever had in my life!

But I had not come to London merely as a tourist. The very date of my arrival is sufficient evidence to the contrary. I had to give two conferences, or rather two lectures, as they say, most justly more simply, and more modestly in English: one at London, the other, on the following day, at Oxford. The London one was to take place next day (or rather the very day of my archi-mututinal arrival)

« Muffins »¹ en anglais, avec force gin et soda² pour faciliter la descente, le tout parfume de vagues cigarettes. Et ce fut, je vous en donne ma parole, l'un des meilleurs repas, l'un des plus gais que je fis de ma vie.

Mais je n'étais pas venu à Londres comme un simple touriste. La date même de mon arrivée prouve assez le contraire. J'avais à faire deux conférences, ou plutôt deux « lectures » comme disent très justement, avec plus de simplicité et de modestie, les Anglais, l'une à Londres, l'autre, le lendemain, à Oxford. La Londonnienne devait avoir lieu le jour suivant (plus exactement le jour même de mon arrivée extra-matinale), à

1 C'étaient des biscuits Osborne. Ed. « Savoy »

2 Il n'y avait pas de soda, Ed. » Savoy »

at 8-30 pm at a Hall in Holborn, at which I shall have something to say in a few moments

Our conversation, much against our will, finally came to an end, in spite of its twofold interest, intellectual and gastronomic, for « the Sandman », as Hoffman says, « Madame la Poussière », as they say in my mothers country, Arras, to represent sleep, had passed, and a well deserved repose parted us until eleven, when the very sympathetic journalist M Edmund Gosse, came to take us out to lunch in a sumptuous restaurant near by, where my forces were sufficiently recuperated to enable me to put the finishing touches to my causerie for the evening.

I say nothing of many other visits, among which I remember those of William Heinemann, the great

8 h 30 du soir dans une salle d'Holborn, dont je parlerai sous peu

Notre entretien, bien à contre cœur, dut enfin finir, malgré son double intérêt, intellectuel et gastronomique car « le Marchand de 'Sable », dit Hoffman, « Madame la Poussière », dit-on dans le pays de ma mère, Arras, pour désigner le sommeil, était passé. Un repos bien mérité nous sépara jusqu'à onze heures, quand le très sympathique journaliste M Edmond Gosse vint nous chercher pour déjeuner dans un somptueux restaurant du voisinage, où je ranimai assez mes forces pour me permettre de faire les retouches finales à ma causerie du soir. Je n'insisterai pas sur bien d'autres visiteurs, parmi ceux-ci William Heinemann

publisher, Home, Rothenstein, whom I had met the summer before, and who had sketched, in the Hôpital Broussais, a portrait of me which has since appeared in the « Pall Mall Budget », Lane, the publisher of « les Jeunes » and others whose names I forget

The evening came, and our little band, after a dinner à la française, not less copious than the morning's lunch, set out, in a confusion of vehicles, towards the spot where I was to speak of « Contemporary French Poets » It was, as I have said, in Holborn, the long, immemorial street of the venerable capital I knew London long since, and I remembered to have seen, in Holborn, almost at the intersection formed by the Viaduct, a row of

le grand publiciste, Home, Rothenstein, que j'avais rencontré l'été précédent, et dont un croquis de moi à l'hôpital Broussais, a depuis paru dans le *Pall Mall Budget*, Lane, éditeur des *Jeunes*, et d'autres dont j'oublie les noms

Vint le soir, et notre petite bande, après un dîner à la française non moins copieux que le déjeuner, se mit en route dans un brouhaha de véhicules, pour l'endroit où je devais parler des « Poètes Français Contemporains » C'était, je l'ai dit, dans Holborne, la longue rue immémoriale de la vénérable capitale Je connaissais Londres de longue date et me souvenais avoir remarqué dans Holborne, presque à l'intersection du Viaduc, une ran-

some dozen houses, as picturesque as could be and extremely old, dating from at least the time of Elizabeth. I was not so very much surprised, guided as I was by artists and poets, to find myself, after passing through indefinite corridors, in an extraordinary hall, very ancient, of a sort of rustic Gothic. There is a little too much Gothic among our neighbours (and yet even their modern Gothic is so charming!) as, among us, there is an outrageous deal too much Roman, and what not! in architecture, but the Gothic of Barnard's Inn is sincere, natural, and marvellous in its simplicity. There is some talk of pulling down this intimate remnant of the end of the Middle Age (Barnard's Inn formerly served for corporate meetings and ceremonies). In our

gée d'une douzaine de maisons pittoresques en vérité extrêmement vieilles, datant au moins du temps d'Elizabeth. Je ne fus donc pas particulièrement surpris, guidé que j'étais par des artistes et des poètes, de me trouver, après d'interminables couloirs, dans une salle extraordinaire, très ancienne, d'une sorte de gothique rustique. Il y a quelque peu trop de Gothique chez nos voisins (et cependant même leur Gothique moderne est plein de charme) tout comme chez nous se voit beaucoup trop de Roman sans compter le reste, en architecture. Mais le Gothique de Barnard's Inn est sincère, naturel et merveilleux en sa simplicité. On parle de démolir ce vestige parlant de la fin du Moyen Age (Barnard's Inn servit primitivement aux assemblées et aux cérémonies corpo-

days the hall is used for private exhibitions, and the artists protest vigorously against this act of vandalism. If the voice of a humble stranger can be heard in this most reasonable hue and cry, here is mine, and loudly

In front of me was a platform, where, behind a bare table of oak, lit by an old bronze lamp, rose an armchair of oak, also bare, and of colossal proportions, in which there was room enough for even the ventripotent syndics of old « Merry England »

I, « Chétif trouvère de Paris » intimidated by the imposing place, and the rude, majestic furniture, but encouraged by the numerous and very select audience, installed myself as best I could in

ratives) De nos jours la salle est utilisée pour des séances privées, et les artistes protestent avec indignation contre cet acte de vandalisme. S'il se peut que la voix d'un humble étranger soit entendue dans ce très raisonnable concert, voilà la mienne, énergiquement

En face de moi, une plateforme sur laquelle, derrière la nudité d'une table en chêne, éclairée par un vieux lampadaire de bronze, s'élevait un fauteuil de chêne également nu et de dimensions colossales, où il y aurait eu place même pour les ventripotents syndics de la vieille « Merry England »

« Chétif trouvère de Paris », intimidé par la grandeur de l'endroit et le rude et majestueux mobilier, encouragé d'autre part par l'auditoire nombreux et très choisi, je m'installai de mon mieux dans la chaise immense,

the immense chair, at the immense table, and unfolding a roll of notes, expressed myself much as follows

« Ladies, Gentlemen I should be unworthy of the title of poet — of the glorious, and sorrowful, and thereby the more glorious, name of poet — if I were to forget that I speak here in the country which is par excellence that of poetry. Some acquaintance (Alas ! but imperfect), with your language, and necessarily incomplete readings in that language, have taught me modesty. Frenchman as I am, and modesty is not specially the portion of us Frenchman in regard to this as to many other truths. Thus it is not without timidity that I ask for the indulgence of this picked audience

derrière l'immense table, et, déroulant mes notes, m'exprimai ainsi

« Mesdames, Messieurs, je serais indigne du nom glorieux et misérable, et d'autant plus glorieux alors de poète, si j'oubliais que je parle ici dans le pays par excellence de la poésie. Quelque connaissance (mais imparfaite, hélas !) de votre langue, et des lectures fatalement incomplètes en cette même langue, m'ont enseigné la modestie, tout Français que je suis, et bien que la modestie ne soit pas spécialement notre fort à nous Français, en ceci comme en bien d'autres vérités. Ce n'est donc pas sans timidité que je réclame l'indulgence de cet auditoire d'élite

« Nevertheless I shall venture, since I have been so graciously invited, to attempt here the most difficult of all endeavours, and, asking forgiveness for not doing it in English, the English which a great writer of ours, Barbey d'Aurevilly, declared was evidently the idiom spoken at the beginning of the world by our grand-mother Eve, I begin

« I am not wanting in experience of lectures. Last year I went to Holland and to Belgium, where I met with some success. Quite lately I visited Nancy and Lunéville, and I was touched at receiving so warm a welcome from my compatriots, for I belong to that part of the country, I was born at Metz, and it was here in London, in 1872, that I declared for the French nationality.

Cependant, en échange d'une invitation si gracieuse je vais m'aventurer dans la plus difficile des entreprises, et, m'excusant de ne pas employer l'anglais, cet anglais que notre grand écrivain Barbey d'Aurevilly proclame avoir été la langue de notre grand'mère Eve lors de la création, je commence

L'expérience des conférences ne me fait pas défaut. Je m'en fus l'an dernier en Hollande et en Belgique, non sans succès. Tout dernièrement j'ai visité Nancy et Lunéville, et fus touché de l'accueil si chaleureux de mes compatriotes, car j'appartiens à cette région, je naquis à Metz, et c'est ici, à Londres, en 1872, que j'optai pour la nationalité française.

But under the present Circumstances. I cannot repeat too often, I experience a quite special kind of emotion, and I would specially ask your kind attention

« May I merit it ! »

« I shall speak, too, during these few moments, so flattering and so formidable for me, of things of which I have some knowledge, for I have taken part in them to the best of my ability I allude to contemporary French poetry

I take the opportunity of making them the transition to my « last word » or rather the ending

Mais en ce moment, je ne puis trop le dire, j'éprouve une émotion bien particulière, et je voudrais vous demander instamment votre bienveillante attention

Puis-je la mériter !

Le sujet dont je vous parlerai durant ces quelques instants pour moi si flatteurs et si émouvants, j'en ai certes quelque connaissance Car je l'ai vécu au mieux de mes moyens Il s'agit de la Poésie française contemporaine

Puisque le tour de ma causerie et son développement m'ont conduit à terminer sur ces vers

O dieux cléments, gardez-moi du malheur
D'a jamais perdre un moment si charmant,

je m'en servirai comme de transition à mon « dernier

with them, thanks, then, once more, ladies and gentlemen, for the delicious hour in which I have felt your sympathy about me, as I have spoken of my own country in a country I so greatly love and admire of things and men dear and precious to me thanks for the attention you have given to the words of a guest, for whom this evening will remain memorable and honourable among all the hours of a life which has all been devoted to the cause of Letters »

The English press, both London and Provincial, was, on the whole, favourable to me, and I would here offer my best « shake-hand » to the staff of many papers particularly the « Times » the « Pall Mall Gazette », the « Star » (which, I may add in

mot », ou plutôt ils seront ma conclusion Merci donc encore une fois, Mesdames et Messieurs, de cette heure délicieuse où j'ai senti autour de moi votre sympathie, tandis que je parlais, dans cette contrée tant aimée et admirée de mon pays, d'hommes et de choses qui me sont chers Merci de l'attention prêtée à la parole d'un hôte pour qui cette heure demeurera l'une des plus mémorables et honorables d'une existence toute consacrée à la cause des Lettres ».

La presse anglaise, londonienne et provinciale, me fut, dans l'ensemble, favorable, et je voudrais adresser mon cordial salut à la rédaction de bien des journaux, notamment le *Times*, le *Pall Mall Gazette*, le *Star*

parentheses, has published a portrait of me in which I trace more resemblance to my friend the excellent Breton poet, Le Goffic), the « Saint-James's Gazette », the « Liverpool Post », the « Manchester Guardian », the « Sketch », etc., to all of which my warmest gratitude is due. Certain articles, intended to give more precise information, require perhaps a few corrections. But what difference will any contradictions, any improbabilities, on my account, puzzling to posterity as they are likely to be, what name will they do to my good or bad reputation a thousand years from now? What real harm?

Next day I was off to Oxford, where I lunched with my friend Rothenstein, in company with the distinguished professor, York Powell, and a French

(qui, entre parenthèses, a publié de moi un portrait où je reconnais plutôt mon ami, l'excellent poète breton Le Goffic), la *Gazette de Saint-James*, le *Liverpool Post*, le *Manchester Guardian*, le *Sketch*, etc., qui tous ont droit à ma plus chaude gratitude. Certains articles qui prétendaient donner des détails plus précis méritent sans doute quelques rectifications. Mais quelle est la critique, quels sont les jugements douteux me concernant, si bizarres qu'ils paraîtront sans doute dans l'avenir, qui grandiront ma réputation ou lui porteront tort dans mille ans?

Le lendemain je m'en fus à Oxford, où je déjeunai avec mon ami Rothenstein, en la compagnie du distingué professeur York Powell et d'un poète français

poet, M. Bonnier, long since settled in England, an ideal companion, full of stories and recollections. Then, with the aid of hansoms, we were able to see some of the town, deliciously dainty, almost rustic, in its commercial quarters, tiny shops as it were illuminated with cheap confectionaries, and goods of popular sorts, sweets for little people and little purses, sweet little houses, little gardens full of red, trees showing their last red leaves above the red, comfortable, flat roofs, somewhat like the proper and modest little streets of Boston, of which I have spoken in another paper, and unique in its médiæval majesty, its buildings, colleges, churches, of the

M. Bonnier installé de longue date en Angleterre, idéal compagnon, fourmillant d'histoires et de souvenirs. Puis, en « hansom »¹, nous fûmes visiter un peu de la ville. Elle est délicieusement coquette, presque rustique dans les quartiers commerciaux, avec leurs minuscules boutiques ornées de confiseries bon marché, douceurs pour petites gens et petites bourses, de charmantes petites maisons, de petits jardins bien reposants, des arbres dont les dernières feuilles rouges pointent au-dessus des toits d'ardoises plats et cossus. Cela rappelle un peu les petites rues propres et discrètes de Boston, dont j'ai parlé dans un autre journal. Enfin, uniques pour leur médiévale majesté, ses monuments, collèges, églises

1 Fiacre spécial où le cocher était juché derrière et plus haut que le toit (Note du traducteur)

good periods (I refer neither to our century, nor to the two centuries and a half before it)

My lecture took place in a hall, situated at the end of a labyrinth of rooms crammed with books, an ancient hall, with an arched roof of stone and wood, severely furnished, where, under the presidency of Professor Powell, I gave once more, with such change as the place demanded, the lecture which I had given the previous night, before an audience mainly of students, most of them in the historic dress of the university, a black robe, short or long, according to the « degree », and completed, out of doors, by the traditional plat square cap, which gives them, as to their professors, a half clerical, half magisterial air, well in keeping with

de la bonne époque (il ne s'agit ni de notre siècle, ni des deux et demi qui précèdent)

Ma causerie eut lieu dans une salle située à l'extrémité d'un labyrinthe de chambres bourrées de livres, une vieille salle, avec un toit voûté, en pierre et en bois, et un mobilier austère. J'y renouvelai, sous la présidence du professeur Powell, la conférence de la nuit précédent, avec telles modifications qu'exigeait le lieu, devant un auditoire uniquement composé d'étudiants. La plupart avaient la tenue historique de l'université, la robe noire, courte ou longue selon le « degré », et complétée, en plein air, par la coiffure traditionnelle, le bonnet plat et carré. Elle leur donne, comme à leurs professeurs, un air mi-clergé, mi-magistrature bien en

those faces, grave with the majesty of young or matured learning, and all friendly and welcoming with smile or greeting

On my return to London, I spent a few days in seeing the city which I once knew so well, and which I found, at all events in its purely « Continental » quarter, much changed, and much to its advantage, from the point of view, somewhat narrow perhaps, of an old Parisian, and all this did but increase my long and profoundly felt sympathy for a city which I have praised so often for its force, its splendour, its infinite charm, too, in fine weather and foul, and which I am forced, in all good faith, to praise now for its charm of the moment, and a limitless hospitality, the understanding of taste, the forgiveness of short comings, the appreciation of

harmonie avec ces visages empreints de la gravité du savoir, jeune ou mûr, d'un accueil souriant et avenant

De retour à Londres, je consacrai quelques jours à visiter la cité que je connaissais bien, naguère, et que je trouvais, en ses quartiers « continentaux » du moins, bien changée et en mieux. C'est le point de vue, étroit peut-être, d'un vieux Parisien. Et tout ceci ne fit qu'augmenter ma sympathie pour une ville dont j'ai si souvent loué la puissance, la splendeur, le charme infini, sous le beau temps comme sous le mauvais. Il me faut aujourd'hui la louer pour son hospitalité sans limite, son goût compréhensif, le pardon accordé à

merits, of defects even I do but speak, be sure, of elegant, respectable defects

Early in December I set out for Manchester, leaving by the admirable station of St Pancras, all brick, marble, pointed arches and bell towers, which was in course of building at the time of my first visit to London in 1873-1873 to 1894, a good age for an « old dog ! »

This town, proverbially a business town, black and splendid, a marger Lyon, struck me as being all swathed in smoke, with open promenades by the side of a lowlying river I only saw Salford, which forms half of the rival or Liverpool, and my visit, as at Oxford, only lasted twenty four hours. I was

l'insuffisance la juste estime portée au mérite, même aux défauts Je ne parle, soyez-en sûr, que de défauts élégants et respectables

Dans les premiers jours de décembre, je m'en fus à Manchester Départ par l'admirable gare Saint Pancras, brique, marbre, arches en ogive et clochers, encore en construction lors de ma première visite à Londres en 1873-1873-1894, un bel âge pour un « old dog »

Cette dernière ville, proverbialement ville d'affaires, noire et splendide, un Lyon en plus grand, me frappa par son manteau de fumée et ses larges promenades sur les bords d'une rivière encaissée Je ne fis qu'apercevoir Salford, qui forme la moitié de la rivale de Liverpool, et ma visite, comme à Oxford, ne dura que vingt-quatre

received by Mr Theodore C London, a young clergyman of the Congregational Church, and by his sister and brother, a lad of eighteen or nineteen, all more friendly one than another

A friend of Mr London, a charming young man, professor at the Grammar School, M Emile Bally, a Swiss from Geneva, who, naturally, spoke french as his mother tongue, and English with absolute perfection, came to see us during the day. Both were steeping in literature to the finger-tips and ardent admirers of poetry, and it was they who looked after the lecture which I had been invited to give, I had a most sympathetic audience for my speechifying, which was similar to those I had already given I was well aware that Manchester, apart from its im-

heures Je fus reçu par M Théodore C London, jeune prêtre de l'Eglise de la Congrégation, par sa sœur et son frère, jeune garçon de dix-huit ou dix-neuf ans, tous plus aimables les uns que les autres Un ami de M London, jeune homme charmant, professeur dans une école secondaire, M Emile Bally, Suisse de Genève, parlant, bien entendu, le français comme sa langue maternelle et l'anglais à la perfection, vint nous voir pendant la journée. Tous deux jusqu'au cou dans la littérature, s'occupèrent de la Conférence que l'on m'avait invité à faire. J'eus un auditoire des plus sympathiques pour ma causerie, identique aux précédentes Je savais que Manchester était, outre une grande ville

mense industrial importance, formed an important intellectual and artistic centre. If I had had the time, I should have made some endeavour to get a sight of a large picture which had attracted deserved attention at the Salon of 1872. The picture was signed Fantin-Latour, the title « Coin de Table »; the persons, Léon Valade, Camille Pelletan, Ernest d'Hervilly, Jean Aicard, Arthur Rimbaud, — and your humble servant.

Then all too soon, the time came for me to leave England, and, after some days of delightful dawdling through a London of theatres (a very fairyland), Music-halls (a very paradise!), of good and excellent visits received and returned, after having shaken so many really friendly hands, William Heine-

industrielle, un centre intellectuel et artistique important. En eussé-je eu le temps, j'aurais tenté d'apercevoir un grand tableau que l'on remarqua justement au Salon de 1872. Il était signé Fantin-Latour, son titre « Le Coin de table », les personnages Léon Valade, Camille Pelletan, Ernest d'Hervilly, Jean Aicard, Arthur Rimbaud et votre humble serviteur.

Enfin, mais trop tôt, vint le moment de quitter l'Angleterre, après quelques jours de flânerie à travers les théâtres (un vrai pays de féerie), les music-halls (un vrai paradis) de Londres, après quelques bonnes visites reçues et rendues, après avoir serré tant de mains de vrais amis. William Heinemann, William Rothenstein.

mann, William Rothenstein, A. Symons, H. Home, H. Harland, E. Gosse, Image, Lane, Frank Harris, the sympathetic editor of the « Fortnightly » I embarked once more, this time on a sea as still as glass, happy, certainly, at the thought of seeing France again, but veary happy, too, at the thought of so agreeable a visit and of such good and enduring memories !

A. Symons, H. Home, H. Harland, E. Gosse, Image, Lane, Frank Harris, le sympathique éditeur de la Revue « Fortnightly », je m'embarquai de nouveau, par une mer unie, cette fois, comme un miroir. J'étais heureux, bien sûr, à l'idée de revoir la France, mais bien heureux aussi à la pensée d'un si agréable séjour et de si excellents et durables souvenirs.

Traduit en anglais par Arthur Symons

Traduction française de M. André de Knyff

PRÉFACES DE PAUL VERLAINE

I

SODOME ¹

par Henri d'Argis

Le livre que nous présentons, conformément au désir que l'auteur a bien voulu nous en exprimer, est triste, pensif et tendre, sans plus d'indulgence qu'il ne semble requis en un pareil sujet.

Nous avons longtemps non pas hésité, mais réfléchi avant de nous livrer à une tâche aussi grave, mais, tout balancé, nous en assumons la responsabilité, et les quelques lignes qui suivront seront sincères comme l'ouvrage, et nettes, et claires, et, nous osons l'espérer, définitives, autant qu'il est permis, comme lui.

Sauf le cas de M. Auguste, roman brillant et superficiel, un peu bien ridicule peut-être, même dans sa pitié digne d'ailleurs de cet écrivain qui n'eut guère, en somme, que de l'esprit, sauf quelques

¹ Alphonse Piaget, 1888

aberrations accessoires de Vautrin, les magnifiques et terriblement troublants sonnets de Shakespeare et de très rares choses de Goëthe, nous ne croyons pas que nulle littérature moderne se soit occupée d'une façon un peu spéciale du sujet que M. Henri d'Argis a traité si bien et si chastement, ainsi qu'il convient de le reconnaître et de le proclamer.

L'exception morale dont il s'agit est, depuis l'avènement du christianisme, devenue un problème douloureux, une question absolument digne d'attention et des réflexions les plus profondes, de simple lieu commun et de léger paradoxe qu'elle se trouvait être dans l'antiquité païenne, depuis *l'Iliade* pour parler de temps déjà héroïques, jusqu'aux dialogues de Lucien, en passant par le *Banquet*, jusqu'à l'empire romain et la décadence

Le moyen âge ne semble pas s'être douté, sinon dans les méticuleuses prévisions et précautions de ses théologiens, d'un trouble aussi grave du cœur. il fallut que ce que l'on appelle la Renaissance, époque néfaste, éclatât d'une splendeur diabolique, pour apporter dans la simplicité bénie des fortes mœurs de nos arrière-ancêtres la langueur de telles mœurs.

Nous disons « langueur », car, bien que ces mœurs aient été celles des Grecs et des Romains, elles furent toujours considérées par leurs écrivains comme une exception, nous voulons le répéter

Mais ces considérations sont purement historiques on attend peut-être autre chose de nous, il nous semble utile de chercher une cause à ces exceptions morales, à ces cas intellectuels (il ne peut être question ici, et dans l'ouvrage même, que de ceux-là, on l'a sans doute compris), et nous voulons dire en quelques mots ce que l'on trouvera dans *Sodome*

Une surexcitation de l'intellect, avec un sentiment plastique peut-être exagéré, des déboires dans un amour qui devait rendre heureux, voilà, croyons-nous, l'origine habituelle d'une erreur qui, pour n'avoir pas eu cette excuse et n'être pas restée un cas intellectuel et moral, est punie si terriblement dans la Bible

Peu de personnages, dans ce livre très simple un prêtre, deux hommes, une femme n'est-ce pas là un microcosme dans lequel peuvent évoluer tous les sentiments et tous les instincts de notre pauvre humanité · voilà les acteurs que M. d'Argis a choisis pour jouer ce drame poignant qui commence par des scrupules et finit par un remords, seul châtement, mais combien affreux, d'une faute qui fut si peu commise !

Vous le voyez, le livre, avant tout, est chaste et juste.

Et cependant, mon cher d'Argis, laissez-moi vous le dire, ne craignez-vous pas les reproches ? Votre Soran, en somme, est coupable, et n'avez-vous pas

fait ce coupable trop sympathique ? Car il est séduisant, votre Soran il est beau d'abord, et puis si généreux et si grand, si spontané (cela ne suffit-il pas pour être bien malheureux) ! mais ce n'est peut-être pas être innocent que d'être malheureux, et celui qui s'alanguit, qui se laisse aller, qui ne lutte pas, n'est-il pas, en quelque sorte, criminel ? Et puis, ce titre que vous lancez comme un anathème ne vous semble-t-il pas audacieux ?

Voilà ce que l'on vous dira, mais, moi qui suis votre ami, je vous dis : Votre roman, j'allais dire votre poème, est bon puisqu'il est humain et sévère, après tout, comme la science, et droit et direct, dans le tâtonnement d'un tel début, comme votre talent si simple, si naturel, et si franc, mais si timide comme tout ce qui est simple, et si complexe comme tout ce qui s'affirme ou veut s'affirmer

Vous avez la volonté, l'élan, l'effort et mieux encore que tout cela — l'essor vers une littérature *vraiment* amère

Donc, courage et laissez dire.

II

L'INFAMIE HUMAINE ¹

par Eugène Vermersch

« Je ne suis tant farouche et
implacable que vous penseriez »

(*Épigramme du Testament du Sieur
Vermersch, empruntée à Rabelais*)

J'ai beaucoup aimé Eugène Vermersch qui fut un de mes plus fidèles amis. La façon dont se fit notre connaissance pouvant présenter quelque intérêt pour l'histoire des Lettres contemporaines, il sied de la raconter en quelque détail.

*
* *

Lors de l'apparition chez Alphonse Lemerre du recueil intitulé *Poèmes Saturniens*, quelque polémique s'engagea autour de ce livre de tout jeune homme. Un petit journal dirigé ou plutôt inspiré par Alexandre Dumas père et qui s'intitulait *Le Mousquetaire*, par la plume du très regrettable Charles Bataille, railla, non sans raison dans un

¹ Alphonse Lemerre, 1890

sens, la forme parfois excentrique de ces vers plus fenantins qu'autre chose Vermersch alors, qui goûtait tout particulièrement la série de poèmes : *Paysages tristes*, eut la bonté de me défendre jusqu'au point de faillir avoir un duel Naturellement j'allai le remercier au café de Suède où il fréquentait, et je trouvai le plus simple, le plus franc en même temps que le plus spirituel des garçons Blond, un peu replet, avec une bonne figure pleine de santé, il me plut tout soudain ; il accueillit l'expression de ma très sincère gratitude par une poignée de mains dont l'étreinte devait durer jusqu'à sa mort Dès lors une forte amitié nous unit

Puis la vie nous sépara La Guerre et la Commune survinrent. Lors de l'écrasement de celle-ci je fus légèrement compromis et dus, par prudence, me retirer à Bruxelles, puis à Londres où je retrouvai Vermersch à qui son *Père Duchesne* — un chef-d'œuvre à mon sens, en dehors d'idées politiques non miennes, absolument non miennes — avait valu la peine capitale, alors si libéralement décernée un peu à tort et à travers par de braves militaires exaspérés d'avoir été vaincus par l'Allemand

Il vivait d'écrire au journal *Le Grelot* sous un pseudonyme, bien entendu, de quelques leçons et de

traductions Il ne tarda pas à épouser une jeune femme charmante qui lui donna un fils J'ai bien souvent charmé les ennuis de l'exil en allant partager le modeste mais si cordial repas du jeune et vaillant ménage

On évitait les questions politiques toujours irritantes même entre amis que diviserait même de simples nuances, à plus forte raison de profondes divergences de vues, et l'on parlait plutôt littérature, science, France surtout ! Car nous étions Parisiens d'abord, mais principalement lui lillois, moi par ma mère arrageois si, par mon père, ardennais des Forêts.

Ensuite c'étaient les jeux des souris blanches qu'élevait en toute sollicitude le pauvre ami que pendant ce temps-là une presse inqualifiable qualifiait d'assassin, d'incendiaire, et, le croiriez-vous ? de bonapartiste Il est vrai qu'on a traité aussi de bonapartistes les pauvres gens par trentaine de mille qui se firent tuer pour trente sous par jour !

Quant à Vermersch qu'on accusait d'être « un chef », j'atteste qu'il était très pauvre, le plus pauvre peut-être de toute la proscription de Mai, et que sa veuve, au témoignage de son beau-père, qui me l'écrit, voyage, pour vivre, « avec une famille riche » Singulier soudoyé, avouez-le !

*
* *

Quoi qu'il en soit, Vermersch est né à Lille le

5 juin 1843 Il fit dans sa ville natale d'excellentes études au cours desquelles il obtint le premier prix de poésie au concours d'Arras A dix-huit ans il collaborait à *L'Écho du Nord* et vint à Paris pour y prendre des inscriptions d'étudiant en médecine il obtint son brevet de médecin deux ans plus tard C'est à ce titre qu'il devait servir comme aide-major pendant la guerre Mais il ne poursuivit pas la carrière médicale. Les Lettres l'appelaient impérieusement C'est avec une sorte de fièvre qu'il se livra à Elles corps et âme, et biens, pourrais-je ajouter, — car sa famille, semblable en cela aux trois quarts des familles, tenta d'abord de s'opposer à cette vocation, terrible en vérité, on finit toujours par plus ou moins le reconnaître, puis finalement rompit avec lui sans esprit de réconciliation

*
* *

Vermersch, qui sentait sa force, accepta ce verdict infiniment sévère et dès lors sa production fut immense, consistant principalement en poésies pour la plupart fantaisiste, un peu imitées de Banville (qui n'a dans ses primes ans suivi, fût-ce de trop près, l'irrésistible Maître ?), parallèles à du Monselet, souvent supérieures aux jolies choses de ce très fin esprit On réunira sans doute quelque jour ces fleurs de jeunesse, et ce sera, je ne crains pas de l'affirmer,

un des plus beaux, sinon le plus beau bouquet de la poésie fugitive de la période finale du second Empire

Entre temps, d'innombrables articles de *omni rescibili* paraissaient dans des journaux vraiment littéraires, quoique ou parce que légers, pour la plupart fondés ou dirigés par lui. Combien d'esprit du meilleur aloi, de bonne outrance, de bon sens aigu, parfois méchant, jamais amer, Vermersch dépensa dans ce genre exquis au fond, quand bien manié, ce n'est rien, comme on dit chez moi, que de le dire

Vermersch, parmi ce travail, ne perdit point de vue la haute poésie

Adoptant la forme nette, claire, brève et si bellement française, — sans la rajeunir que dans les justes proportions de la langue actuelle, — du grand Villon, il fit, comme c'est le droit de chacun, ce me semble, son testament lui aussi ! Ce, avec une verve véritablement endiablée, par moments injuste (mais dans un testament !), par moments aussi follement amusante (mais dans un testament français !), — mais d'un style, d'une syntaxe, d'un parfait, d'un net, d'un clair ! j'y insiste !

*
* *

Écoutez comme, d'ailleurs, le ton s'élève très

souvent dans ce poème avant tout ironique et révolutionnaire, sans oublier que Vermersch affectait d'être matérialiste, à tort, selon moi, car ce fut avant tout une belle et bonne âme

LVII

Les Hommes ! les Hommes sacrés !
Bons, fraternels, forts, doux et justes,
Éclairés, les Hommes augustes !
Par les bons instincts conjurés,
Par la parole et par le livre !
Les cultes, les abstractions,
Les dogmes, nous nous en moquons,
Car ce que nous voulons, c'est vivre !

LVIII

Et vivre bien ! c'est notre droit !
Nous méconnaissions la nature
Lorsque nous souffrons sans murmure
L'inaction, la faim, le froid,
Nous manquons aux lois de nos êtres
Lorsque nous souffrons sans combats
Est-ce donc pour ne vivre pas
Que nous ne voulons plus de maîtres ?

LIX

Et ne pensez pas que pour nous
S'empêcher de mourir soit vivre !

Le but que nous devons poursuivre,
C'est le bonheur égal pour tous '
C'est, avec le droit, la puissance
De boire, d'aimer, de manger,
De travailler, de se loger,
De pénétrer dans la science '

(Je n'ose ici transcrire certain passage où, parmi d'ailleurs des invectives absolument erronées sur la plupart de mes excellents maîtres et camarades du Parnasse contemporain, il me restait trop sympathique, sans doute, mais que donc noblement affectueusement confraternel.)

Ces idées farouches, ou plutôt âpres, furent reprises par Vermersch en exil, plusieurs plaquettes en vers et en prose, *Les Incendiaires*, *La Grève*, d'autres encore, parues chez le libraire-éditeur Barjou, de Londres, et qui sont d'ailleurs dignes par le style, la logique à mon sens excessive, et toutes qualités littéraires, de faire partie de l'œuvre complète de ce poète, qui trouve entre temps le moyen d'être un *citoyen* véhément, violent, trop violent,

penseront d'aucuns de qui je suis en partie, mais sincère en somme, jusqu'à l'héroïsme.

*
* *

Le Roman avait toujours tenté Vermersch. Cette forme, si difficile, souvent si ingrate, exige encore plus de maturité peut-être que l'Histoire, la Critique et les suprêmes spéculations de la Philosophie. Mon pauvre ami l'avait compris, qui n'aborda le genre qu'après la Guerre et la Commune, dont les événements si terribles pour lui l'avaient rendu avant l'âge expérimenté, observateur, perspicace, passablement désabusé aussi, comme il sied, comparable aussi bien à tant d'autres de notre génération infortunée, et comme s'il pressentait qu'il dût mourir tout jeune encore, il s'y mit, ainsi qu'il faisait d'ailleurs en toute entreprise, ardemment.

*
* *

L'Infamie humaine est surtout une œuvre de psychologie très élevée et très intense. C'est l'histoire d'un jeune homme pris entre trois femmes. La sienne qu'il a épousée vieille, par intérêt, et qu'il finit par investir d'une sorte de reconnaissance quasi filiale qui ne va pas certes jusqu'à l'amour mais y confine, une fille adorée jadis, presque dédaignée

maintenant, une autre fille choisie à dessein parmi les plus bas rangs de la société féminine et qui sait se faire, elle, aimer jusqu'à la frénésie

*
* *

Le roman est par lettres, comme *La Nouvelle Héloïse*, comme *Clarisse Harlow*, comme tant d'œuvres de ce si littéraire XVIII^e siècle

Cette manière de concevoir et de procéder me semble et semblera sans doute plus particulièrement vivante et directe que toute cette psychologie purement descriptive qu'affectent nos « modernes ». Malheureusement, l'œuvre est incomplète

Vermersch y rêvait un dénouement terrible mais logique. Son héros, Berneville, devait mourir fou, selon une parole de Vermersch à quelqu'un des siens un jour qu'ils passaient proche un asile d'aliénés de Genève — cette Genève où il s'était réfugié après avoir été successivement expulsé de Belgique et de Hollande pour se tout à fait fixer à Londres, où il contracta le germe de sa maladie, résultat d'un excès de travail qui devait anéantir sa propre raison *

*
* *

Eugène Vermersch mourut fou, en d'affreuses douleurs, le 9 octobre 1878, à l'asile de Colney

(Hatch, Angleterre), — âgé de trente-trois ans et deux mois¹

Il laisse, outre le roman inachevé que nous publions aujourd'hui, plusieurs ouvrages inédits, parmi lesquels un volume de vers *Galerie de tableaux* et une traduction de Perse avec notes et commentaire, qui montrera le poète latin sous, paraît-il, un jour tout nouveau.

1 Nous tenons ce précieux renseignement de M de Somer, beau-père de notre Vermersch

III

DAME MÉLANCOLIE¹

par Émile BOISSIER

Le recueil de vers que voici est l'œuvre d'un très jeune homme, mais n'allez pas vous y tromper !

Sous la forme d'une sorte de « Récit », ou plutôt de « Vision symbolique » (dans le meilleur sens du mot), l'auteur se dépeint, en tant que poète, lui-même

« Dame Mélancolie » qui doit lui rester et à qui il doit rester fidèle, joue ici le principal rôle, ainsi d'ailleurs que l'indique le titre général — Aussi bien, les poèmes désignés par les sous-titres sont une marche lente vers un but qui n'est autre que cette idée « Les rêveurs doivent être préférés aux gens raisonnables »

Cette conclusion, ainsi que les prémisses et les pièces intermédiaires, se présente dans le livre d'Émile Boissier, revêtue d'une forme parfaite — ou presque, puisqu'ici-bas rien n'est complètement

parfait, — solide, souple et brillante comme une arme de luxe bien trempée.

D'ailleurs, vous allez vous convaincre de tout ce qui vient d'être affirmé par la lecture et, je vous le prédís, par la lecture à nouveau et à nouveau de ce superbe premier livre qui engage fort l'auteur.

Noblesse oblige

IV

CHANSONS D'AMOUR¹

par Maurice BOUKAY

Voici donc enfin retrouvée la « bonne chanson », si j'ose m'exprimer ainsi, non plus celle si piquante de Désaugiers, si correcte de Béranger, si bourgeoise, dans le bon sens, de Nadaud, mais plutôt, à mon avis, la chanson simple et vivante, dans le goût de Pierre Dupont, avec je ne sais quoi de la grâce du XVIII^e siècle et de la poésie vraie.

Oh ! la simplicité ! l'amour sincère et sans nulle crainte d'être ingénu, l'expression de cet amour franc, net, chaste, — parce qu'il est sincère et pur, puisqu'il est ingénu, l'accent juste sans plus ; le cri, en quelque sorte, de la passion, le cri non pas tout à fait, le chant vibrant, la note vraie du cœur, — et des sens aussi.

Dans le recueil que nous donne aujourd'hui le nouveau poète que j'ai le plaisir de vous présenter, vous trouverez l'émotion, la belle candeur, tour à

tour forte et charmante de la jeunesse — la jeunesse ! Cette fête grandiose et si courte, mais immense.

Immense, mais si courte ! Et quelque mélancolie ne peut que se mêler à ce jeu Et vous serez, je ne dis pas frappés, ni surpris, ni étonnés, — mais charmés du ton du livre

En effet, en ces temps de faciles, de fades, d'insipides, de banales et d'au fond odieusement et abusivement bourgeoises macabrerries, il est digne et sain d'enfin entendre une voix qui chante bien, un cœur qui souffre bien, et de se complaire à voir parfois un sourire qui sied bien

Et maintenant, poète, chante-nous les Stances à Manon, les Regrets à Ninon, et tous les Soirs d'Amour

ÉPHÉMÈRES ¹

par le Comte de COLLEVILLE

Dans un « conseil aux jeunes gens », M le vicomte de Colleville leur dit, en deux vers excellents, à propos de jeunes filles modernes — et éternelles !

« Pour le bien bercer, à des tourterelles
Empruntez la voix un peu rauque encor ! »

Et je crois que précisément, en tête de ces quelques mots de sympathie profonde, voilà l'épigraphe qu'il faut

Car les vers de ce trop mince recueil, trop mince, mon cher confrère, bien trop mince — et c'est, entre peu d'autres, leur pire défaut, — bercent nos mélancolies, nos ennuis plutôt

« Nous bercent un temps notre ennui »

(comme dit, à peu près, ce terrible et charmant

¹ Bibliothèque de la Plume, 1895

Molière) — car tout est ennui et ne vaut pas qu'on s'attriste — bercent, disais-je, cette indéfinissable chose, toujours émue, qui vit en nous, jusqu'à en mourir — d'un beau rauquement ironique et douloureux, pareil en effet, à celui des tourterelles dans le large bois qu'on traverse avec un peu de peur mêlée à la grande joie d'être sur de la terre vierge et sous de libres frondaisons parmi les âpres maternelles senteurs primitives¹

Et tout de suite on a cette intuition que l'auteur de ces deux vers sans art excessif, mais d'une spontanéité savoureuse au possible, est un franc, — et j'ajouterai pour ma part, moi, paraît-il, un raffiné, un « roublard » du rythme et de la rime, sans me vanter beaucoup plus qu'il ne sied, de l'éloge ou de la censure, un naïf dans la meilleure acception du mot, quant aux grosses malices du métier poétique.

Parbleu ! je sais bien qu'on peut, qu'on va, sans doute me dire : « Comment vous ! le créateur subtil de « rythmes, le rimeur rusé s'il en fut » — et telles et telles complimentalleries plus ou moins, plutôt moins, sincères — « vous venez nous préconiser ces vers pour la plupart médiocrement rimés et d'une allure parfois maladroite, gauche » — et tous les et cœtera de partisans, au fonds et au tréfonds, de mauvaise foi, d'une impossible impeccabilité

Mais moi, je réponds, que dans ce volume trop, et par trop, modestement intitulé *Éphémères* M le vicomte de Colleville, a — par-dessus toutes oiseuses et odieuses considérations de *menuiserie en mots*, — émis la note vraie, nette, naïve, j'y insiste, d'un cœur et d'une âme tout à l'idéal sain et clair qu'on chercherait longtemps parmi les œuvres d'un « talent » plus prétentieux

Ajoutons, pour finir, que l'auteur d'*Éphémères* est un folkloriste — un vrai, ce qui n'est pas un mince éloge par ce temps de fumisterie et de pastiche déguisée en originalité. La preuve en est dans mainte et mainte prière de ce recueil pas besoin de citations, puisque le volume suit ce que vous allez lire, j'en suis sûr, avec le plaisir que j'y ai mis et que je mets à écrire cette très sincère et très cordiale préface.

OPINIONS SUR LA LITTÉRATURE ET LA POÉSIE CONTEMPORAINE

ORIGINES IMMÉDIATES

J'aurais bien des choses à dire en avant-propos de ces lignes, qui ne sont elles-mêmes que l'introduction à un long travail sur des choses toutes modernes qui me semblent devoir être traitées ainsi de loin

De très loin ? Vous allez voir que non

Cette question d'ailleurs, ne se rapportant pas immédiatement au sujet traité ici, laissons-la ou plutôt réservons-la, pour aborder un autre côté des présentes réflexions et en finir rapidement avec elles, la plus grande partie de ce qu'il y avait à dire dans l'occurrence étant à peu près suffisamment dit, ou du moins proposé

Il n'y a pas que les poètes, j'entends ici « poètes » dans son acception la plus étroite, celle de faiseurs de vers, d'ouvriers du vers, sur qui dut réagir,

disons, de préférence, agit cette non pas fortuite, mais logique, mais fatale conjonction de Shakespeare et de Racine dans l'œuvre capitale du vicomte de Chateaubriand. Des prosateurs, moins nombreux, et pour la plupart moins éclatants que les poètes, — débutaient, qui se ressentirent dès lors de l'évolution irrésistible. Nodier, modifiant visiblement sa première manière, qui fleurait par trop du Voltaire des *Contes*, Jules Janin, de qui l'*Ane mort ou la Femme guillotinée* semblait promettre un romancier plus que le délicieux critique, si j'ose m'exprimer ainsi, « délicieux ! » « critique ! », qu'il devait devenir et rester, Soulié, qui promit plus qu'il ne tint et finit, comme tant d'autres, sans que la misère excuse un crime ou délit littéraire, par le roman-feuilleton, Dumas, à qui l'on pardonne tout, en raison de sa verve qui touche au génie, George Sand, le génie fait femme avec Desbordes-Valmore, Balzac enfin ! — tous, à travers, évidemment et naturellement, Voltaire plus ou moins et Jean-Jacques beaucoup, procédèrent du grand Vicomte, lui-même imbu, je ne puis que le répéter, de Shakespeare et de Racine, et ce, dans une presque indéfinissable et plus apte à être sentie, ressentie, j'insiste sur les deux mots de tout à l'heure et j'appuie sur l'inversion présente, — manière d'indépendance qui devait engendrer la complète liberté dont nous jouissons maintenant en fait d'art littéraire, en attendant, sans la désirer,

l'anarchie qui nous menace aussi bien que tout le monde, dans ce petit « coin d'or semé d'azur » de la société, où nous vécûmes jusqu'ici, nous les écrivains, sinon bien tranquilles ni trop heureux, ni par trop unis, du moins installés !

Si bien qu'au moins jusqu'à présent, ma thèse me semble bonne et que, si l'on doit m'en croire, ce qu'il faut qui plane sur notre aventure encore en train jusqu'à l'imminent peut-être cataclysme dont question, c'est ce vol entrelacé d'archanges, cette conjonction précise du génie racinien, l'Esprit seul, la Poésie dégagée, toute nue, mieux même que la Vérité, l'Humanité pure,

— De ces vains ornements ne chargez plus ma tête. —

et du génie de Shakespeare, la nature entière, fruste et savoureuse dans ses miels et dans ses poisons, torrents et volcans, forêts et montagnes, fleurettes aussi, ruisselets aussi, avec l'homme comme comparse très important, mais accessoire, — somme toute, un monde dont nous serions, nous, artistes du Concept et du Verbe, selon un vers de ce Victor Hugo, notre Maître, notre « Provincial » de France,

Le jour et peut-être la nuit.

Ces quelques lignes furent écrites il y a juste huit ans¹

Longuam humanis œvi spatium¹

et naturellement, le poète devait en voir encore, comme on dit, et des grises¹ comme on dit aussi

Mais ça ne vous regarde pas. — L'intérêt de ceci est de vous faire savoir que Verlaine a réalisé toutes les promesses contenues au cours de ce petit travail.

Amour et *Bonheur*, ainsi que *Parallèlement* ont paru, plus un quatrième volume de vers catholiques, *Liturgies intimes*, et quatre petits livres « galants » : *Chansons pour Elle*, *Odes en son honneur*, *Élégies*, *Dans les Limbes*, puis *Dédicaces*, livre amical. Le « Théâtre » de Verlaine consiste en deux piécettes, l'une en vers et l'autre en prose. Celle en vers fut jouée, le 20 mai 1891, au Vaudeville, en bénéfice.

¹ Ce passage écrit par Verlaine en octobre 1894 pour la réimpression du numéro des *Hommes d'aujourd'hui*

L'autre, tout récemment, au café Procope deux succès d'estime, — et j'ai lieu de penser que l'auteur ne voudra pas prendre sa revanche à moins que ¹

Tout de même et malgré tant de déboires, il vit encore en dépit de ses cinquante ans bien trop sonnés, et travaille comme un nègre Il a sur le chantier cinq volumes pour Vanier *Invectives, Lvre posthume, Histoures comme ça, Essais, Croquis de Belgique*, en prose ces trois derniers Il publie au *Fin de Siècle* le premier volume de ses *Confessions* Il a donné, ici même, en ces « Hommes d'Aujourd'hui » une trentaine de biographies de ses camarades de lettres En 1893 il entreprit une série de conférences littéraire à Nancy, en Angleterre, en Belgique et en Hollande d'où il a rapporté un livre
15 JOURS EN HOLLANDE Ces conférences eurent du retentissement et un certain succès Et il ne désespère pas, si Dieu lui accorde la guérison qu'il mérite peut-être après huit années de mauvaise santé, d'encombrer la littérature française d'œuvres, alors impersonnelles, critique et historique.

1 La mort l'a surpris laissant inachevées une pièce en trois actes, en vers, plutôt littéraire que théâtrale, le premier acte est un long monologue de Louis XVII au Temple Cette pièce dont nous n'avons qu'un acte et demi devant s'appeler *Louis XVII*, puis *Vive le Roy*

APPENDICE

APPENDICE

VIEUX COPPÉES

I¹

Pour charmer tes ennuis, ô temps qui nous dévastes,
Je veux, durant cent vers coupés en dizains chastes
Comme les ronds égaux d'un même saucisson,
Servir aux amateurs un plat de ma façon
Tout désir un peu sot, toute idée un peu bête
Et tout ressouvenir stupide mais honnête
Composeront le fier menu qu'on va licher
Muse, accours, donne-moi ton ut le plus léger
Et chantons notre gamme en notes bien égales,
A l'instar de Monsieur Coppée et des cigales

II²

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis,
Où sont-ils ? En ce mil-huit-cent-soixante-dix

1 Cette pièce a été imprimée avec de nombreuses variantes qui la transforment dans *Parallèlement* (Oeuvres complètes, II, p. 157) sous le titre *Lunes, I*

2 Ce dizain a paru transformé en sonnet dans *Dédicaces*. On le trouve ramené à sa forme primitive, mais avec variantes, dans *Invectives* (*Souvenirs de prison, 1874*)

(Vous souvient-il ? C'était du temps du bon Badingue)
On avait ce tour un peu cuistre qui distingue
Le Maître¹, et l'on faisait chacun son acte en vers
Jours enfuis¹ Quels autrans² soufflèrent à travers
La Montagne² le maître est décoré comme une
Châsse, et n'a pas encore digéré la Commune,
Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,
Je gémiss sur la paille humide des cachots

1 « Le Lui de chez Lemerre, M « de l'Isle », pour ne pas le nommer » *Note de Verlaine*

2 Allusion au poète Emile Autran

LES PRINCESSES

(Sonnet Bandore)¹,

BÉRÉNICE².

Son front mignard parmi *sa main toute petite*,
Elle rêve, au bruit clair *des cascades lointaines*,
Et dans la plainte langoureuse des fontaines
Perçoit comme un écho charmant du nom de Tite

Elle revoit, fermant ses yeux de clématite
Qui font songer à ceux des biches thibétaines,
Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,
Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse,
Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,
Du rang impérial, toute reine étrangère

1 Abreviation familière des nom et prenom de Théodore de Banville (note d'Emile Blemont)

2 Les variantes de ce poème paru dans *Jadis et Naguere* sous le titre de « La Princesse Berenice » sont en caracteres italiques

Ah ! ne pas être une humble esclave qu'Il épouse !
Et dans l'épanchement de sa douleur jalouse
La Reine hélas soupire et doucement défaille !

TH DE B

1 « Il va sans dire que l'absence de rime n'est là que pour exprimer toute la langueur locale » Th de B

A ARTHUR RIMBAUD

(Variantes)

Mortel, ange et démon, autant dire Rimbaud,
Tu merites la prime place en ce mien livre,
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud
Imberbe, et de monstre en herbe, et de potache ivre,

*La prime place encore au Temple de Mémoire,
Tous les flots de l'encens, tous les accords de lutte !
Ton nom resplendissant chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut*

Les femmes te verront, grand jeune homme très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée
Avec une attitude undolemment osée

L'Histoire t'a sculpté triomphant de la mort
*Poète tout-puissant et vainqueur de la vie,
Tes pieds blancs posés sur les têtes de l'Envie*

1 Les vers en caractères italiques constituent les variantes de cette
pièce parue dans *Dédicaces*

TRAVERSÉE¹

*Je me rembarque sans motif
Meilleur que celui de me plaire
A justifier mon motif*

La mer est douce comme un cœur
Et je rentre dans la patrie,
La mer est forte comme un cœur

Mon cœur est doux comme la mer
Et je salue encore la France
Mon cœur est fort comme la mer

La mer est dure et mon cœur dur
Comme la vengeance et la haine,
La mer moins que mon cœur bat dur

La mer est calme, et mon cœur, donc !
Tout est passé, trombe et bonace —
Mon cœur est calme, mais tant, donc '

¹ Les variantes de ce poème publiées dans le tome I^{er} des *Œuvres Posthumes* sont en caractères italiques

La mer est immobile, et moi¹
Je suis impassible au possible
La mer est immobile —² et moi³

Moi je suis la mer et la mer
C'est moi pire et meilleur encore,
Moi je suis pire que la mer,

Et meilleur qu'elle et bien meilleurs
Et bien pire mesires et
Mes amours crachant morts et fleurs

Fleurs et pleurs et mon cœur avec
Mon cœur qu'escortent des mouettes
Gaîment tristes, claquant du bec

Comme de froid et voletant
En coquets et magnards caprices
Comme sur du feu voletant,

Du feu qui sourdrait de ce cœur
Ému comme la mer est calme
Mieux et pis qu'elle, pauvre cœur,

Pauvre mer d'orage et de pleurs
Plus salés que toutes les vagues,
Pauvrê cœur d'orage et de pleurs¹

Salut France ! Et quoi m'attend donc
Puisqu'enfin voici la patrie²
Le calme, sans doute, et tant donc¹ .

On n'est pas toujours accueilli
Ainsi qu'on s'attendait à l'être
Qui donc est toujours accueilli ?

Qui donc est toujours recueilli
Des absents qu'on n'attendait guère ?
Qui donc a toujours accueilli ?

O mer douce comme mon cœur,
O mon cœur plus doux qu'elle encore,
Vous si durs aussi, mer et cœur,

Vous si calmes, ô cœur, ô mer,
Immobile mer, impassible
Cœur, qu'attendie ici, cœur et mer,

Sinon plutôt du doux-amer ?

Douvres-Calais, décembre 1893

SAGESSE¹

(Prelude)

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire
Elle est discrète², elle est légère
Tels, jadis, vos pieds dans la mousse³

La voix vous fut connue (et chère⁴)
Mais à présent elle est voilée,
Comme une veuve desolée
Ecoutez la chanson légère

(Ici je change le texte et je l'abrège, pour musique
L'Altesse a le texte complet) *

Ah ! croyez la douleur bien sage
Qui prédit la mort éternelle
A la Haine sem-pi-ter-nelle
Là ! chantez la chanson bien sage¹

Septembre 78

Cette première version de l'un des poèmes de « Sagesse » dont Verlaine remit le manuscrit à sa femme, est extraite d'une lettre de Verlaine à des amis. Les trois notes de Verlaine qui suivent sont marginales dans la lettre

- 1 Demander à la *Princesse* (charmante) le manuscrit de Sago
- 2 Vel *distracte*.
- 3 Vraie signification : tels jadis vos pieds dans la neige
4. L'Altesse Mathilde Maute de Fleurville, que Verlaine épousa en 1870

SOUVENIRS D'UN MESSIN ¹

Destinées ¹

² Mon père, né dans le département des Forêts, dut, lors du démembrement de 1815, opter pour la nationalité française, encore qu'il se fût, à seize ans, engagé dans les armées de Napoléon

Et moi, né à Metz, je me vis obligé, après la paix de Francfort, de choisir entre l'Allemagne et ce pays-ci

Ne pas balancer était tout dicté à quelqu'un ayant toujours vécu ou presque toujours à Paris, *accompli tous ses actes publics*, depuis son entrée en ce monde, à Paris, enfin ne parlant que le français et n'ayant aucune notion, même scolastique, d'allemand. N'importe, je suis né à Metz, et bien que n'ayant aucune attache de famille en cette ville, dont me voici par un hasard de garnison, mon père étant capitaine au 2^e génie, je revendique d'autant plus ma qualité de Lorrain et de Messin, que la Lorraine et Metz sont plus malheureuses, plus douloureuses. Et puis aussi, je suis Français, double-

¹ Article paru dans « *La Lorraine Artiste* », le 3 septembre 1892

² La phrase en italique a été recueillie dans les *Œuvres Posthumes*, t. I

ment Français, et le patriotisme en ceci me guide ou plutôt dicte ma conduite, car je me flatte d'être patriote, voire « chauvin » Le patriotisme, cette forme, disait saint Thomas, de la charité ! Le patriotisme, dernière vertu sociale, dernier rempart, en vertu même de son étroitesse et de sa persistance quand même, de tout État qui veut et sait se défendre, par ces temps d'anarchie et de nihilisme d'ailleurs plus stupides encore qu'ignorants !

Et j'aime Metz et je m'en souviens quelque peu, ayant sept ans quand je le quittai pour ce Paris de bonne et de mauvaise aventure — et ces vagues bribes de réminiscences puériles me sont plus précieuses, plus chères que bien de plus sonores et fanfarons rappels de mémoire, amour, ambition, même bien des échos de haine, — la haine est parfois si douce !

Et d'abord, la cathédrale si bizarre, un peu folle avec son unique tour centrale, brusquement terminée en une sorte de belvédère, et son affreux portail du xviii^e siècle, mais ce cas n'est pas la faute du noble monument. En revanche, la nef ! Je ne sais si les vitraux ont quelque mérite. Ne sont-ils pas, modernes, d'un M. Maréchal ? Toujours est-il qu'à mes yeux d'enfant leurs couleurs parlaient, si féeriquement. l'esplanade et la musique, française alors, hélas ! *sa terrasse sur la Moselle très large et très en bas, la cathédrale*

à *main droite*, le mont Saint-Quentin en face et à gauche les retraits au soir dans les belles rues larges la neige qui persistait des semaines et restait des mois, brillante et dure la rue Haute-pierre et son numéro Deux, où je naquis pour mes péchés à venir la rue aux Ours, si ma mémoire est bonne, où babillait l'école primaire tenue par une demoiselle, dont le nom m'échappe, et d'où je sortis sans savoir lire, enfant « en retard » que j'étais et gâté, l'école d'application d'où, sous nos fenêtres, tous les matins sortait le cortège équestre des futurs officiers d'armes spéciales, les cavalcades du Graouli (j'écris comme j'entendais prononcer) et le monstre en carton qui me faisait peur, le polygone, dont les détonations ébranlaient nos vitres et mes jeunes nerfs, la Mute, perçue de loin comme une gigantesque plainte, le couvent des Dames de Sainte-Chrétienne où était élevée une mienne cousine du côté maternel, orpheline que mes parents avaient recueillie et qui devait mourir quinze ans plus tard, pour mon regret éternel, et, tout proche du couvent, le chemin de fer alors tout neuf qui m'était une joie mêlée de crainte au passage des trains, enfin, la gare, dont en 1851 nous partions à trois pour cette Capitale de bonne et de mauvaise aventure, où je reste le seul survivant

O Metz, patrie de Fabert l'honneur même, et ma

patrie littéraire, cordiale depuis 1870, salut¹ — et au revoir peut-être et sans doute, alors que²

SOUVENIRS D'UN MESSIN (suite)³

¹ *L'Esplanade, sa musique du 2^e génie, valse de Strauss, polkas de Musard (l'ainé), mosaïques et fantaisies sur des opéras d'Auber et de déjà Ambroise Thomas ou ma mémoire me traînait singulièrement, soli, duos, tutti, le tour de l'estrade, les beaux officiers en plastrons de velours noir, en belles, franches et françaises épaulettes or, au lieu de ces torsades équivoques prises, hélas' non, empruntées aux Prussiens; les dames en schalls de cachemire de l'Inde, en écharpes de crêpe de Chine, en volants gorge-de-pigeon. caca-dauphin, et toutes nuances comme il faut, soie, satin, moire, et toutes étoffes cossues, aux capotes panachées de plumes rares et dont le bavolet, grâce à de savantes inclinations — toute la ville, le Tout-Metz à saluer, — ne cachait pas autant la nuque et les frisons d'or ou rouge, d'ébène noir ou mordoré, qu'on eût pu le*

¹ Ici s'arrêtait l'article paru dans « *La Lorraine Artiste* » du 3 septembre 1892

² Article paru dans « *La Lorraine Artiste* » du 18 septembre-1892

³ Les parties en italique ont été recueillies dans les *Œuvres posthumes*

redouter, — ô remembrances infantiles de quand, insoucieux moutard, je poussais et tapais mon cerveau, novice entre les pantalons à bandes rouges, à liserés noirs des militaires, de nankin ou de casimir ou de coutil des citadins fumeurs de cigarilles

L'Esplanade les « fois » de musique ! bon Dieu, que j'y aspirais ! Et comme je hâtais le pas, aux jours tant souhaités, tirant ma mère par la main, par les plis de la robe, m'étourdissant de paroles et de questions, inquiet du temps couvert ou renaissant Et le jeu ni la musique, cependant si aimés, n'entraient pas pour tout dans mes impatiences J'étais amoureux !

Oui, un amoureux de cinq ans *Elle s'appelait Mathilde* (je devais retrouver ce nom dans ma vie). Six ans, elle, ou environ Je ne la vois plus très bien . autant que je puis l'évoquer, blondinette, aux coques gentiment nombreuses sur la tête et autour, laissant voir la conque mignonne des oreilles néanmoins ou bonne part d'elles, teint rose ardent Quels yeux ! grands pour sûr et bleus très sans doute, à moins que violets. *Des taches de rousseur plutôt opportunes*, sorte de mouches ingénues, rares d'ailleurs. Une bouche un peu grosse, rouge, fraîche et brûlante alors que, comme nous avions couru comme des fous, dès entr'aperçus, *au devant l'un de l'autre*, elle me baisait trois ou quatre fois sur les joues, caresse six ou huit fois rendue par votre petit serviteur

d'alors On jouait, on se fâchait, on se raccommo-
dait toujours, et l'on ne se brouilla jamais *Nous étions
devenus proverbiaux parmi les promeneurs. « Paul
et Virginie », disaient les lieutenants et les capitaines,
tandis que les officiers supérieurs, plus foncés en lit-
térature, grommelaient indulgemment « Daphnis
et Chloé. » Le colonel de mon père, lequel colonel
devait devenir le maréchal Niel, prenait un extrême
plaisir à notre petit couple, tantôt dans le sable jus-
qu'aux coudes, brouettant, bêchant, de vrais sapeurs
en miniature, tantôt bras dessus, bras dessous, dis-
cutant et disputant, minaudant peu, flirtant moins
encore, en revanche nous talochant fréquemment,
toujours entre deux « bibises ».*

*Qu'est-elle devenue ? Fille d'un magistrat, elle a dû
faire un beau mariage, avoir un train qu'elle n'a pu
qu'augmenter depuis Riche sans doute, mère et
peut-être grand'mère O mes infantiles remem-
brances ! Pense-t-elle, a-t-elle jamais pensé à son
premier amour, et que nous dirions-nous, si un
hasard qui peut se présenter — et pourquoi pas ? —
nous mettait tout d'un coup face à face ?*

*Nous souririons, je veux le gager, — et la bonne
poignée de main bellement amie, n'est-il pas vrai,
chère madame ?*

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	I
---------------	---

VERS

LE BON DISCIPLE.	1
ASPIRATION	1
FADAISES	4
UN SOIR D'OCTOBRE	6
PROMENADES ET INTERIEURS	7
RETOUR DE NAPLES	9
FAUT HURLER AVEC LES LOUPS	10
LES ECREVISSES ONT MANGE	12
Ἰησοῦς χριστοῦ Θεοῦ υἱοῦ Σωτηρ	13
VERS DORÉS	14
LE MONSTRE	15
AU PAS DE CHARGE	17
DES MORTS	21
CHANT D'AMOUR BRUTAL	24
A MA FEMME	26
A MONSIEUR ET MADAME T	29
LONDRES	30
CRAINTES	32
BIBLIO-SONNETS	34
I Bibliophibe	34
II Bibliomanie	35
III Bibliothèques	36

IV	L'arrivée du catalogue .	37
V	Edition originale contemporaine	38
VI	Desappointement	39
VII.	Pauca mihi	40
VIII	Les quais .	41
IX	Bibliophobes	42
X.	Bibliotaphe	44
	DÉBUT D'UN RECIT DIABOLIQUE	47
	MARCELINE DESBORDES-VALMORE	48
	POUR UNE AFFICHE DU SALON DES « CENT »	49
	CONQUISTADOR	50
	LONDON BRIDGE	51
	ÉCRIT EN MARGE DU « VILHELM MEISTER »	53
	IMPROMPTU	54
	LA MORT	55
	ÉCRIT ENTRE CHAMBÉRY ET AIX	57
	L'APOLLON DE PONT-AUDEMER	58
	IN THE REFRESHMENT ROOM	59
	REÇU. .	60
	VIEUX COPPEES	61
	POÈMES D'ARTHUR SYMONS	62
I	Prélude aux London Nights	62
II	Aux Ambassadeurs	64
III	Prière à saint Antoine de Padoue	65
IV.	Dans la vallée de Llangollen	66
	CRIMEN AMORIS — MYSTÈRE	67

PROSE

LES IMBECILES	75
CASE DE LETTRES	78
UNE PENSÉE	82
MÉTAPHORES D'UN VEU	85
LES	91
JULES TELLIER	93